numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Pratique progressive de la confession et de la direction d'après la méthode de St Ignace

Auteur :Beaudenom, Léopold, 1840-1916

Date :1911

Cote : SJ A 346/B 051

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104811562

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

PRATIQUE PROGRESSIVE

DE LA CONFESSION

ET DE LA DIRECTION

D'après la méthode de saint Ignace
Et dans l'esprit de saint François de Sales

TOME I

NOUVELLE ÉDITION

(du 51e au 56e mille)

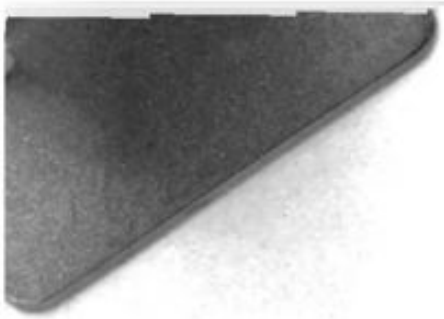
DE LA TIÉDEUR A LA FERVEUR

(Ce volume est indépendant du second)

PARIS VIe

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE, 6

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
22, RUE CASSETTE 22



Maison SAINT-LOUIS
JERSEY

PRATIQUE PROGRESSIVE

DE LA CONFESSION ET DE LA DIRECTION

Ce livre, touchant aux questions les plus délicates de la vie spirituelle, a besoin, pour être utile, d'être accepté avec une entière confiance; c'est pourquoi nous nous décidons à insérer ici, malgré ce qu'il a de trop flatteur, le rapport présenté à Mgr l'Archevêque de Paris par l'éminent professeur chargé d'en faire l'examen canonique en vue de l'IMPRIMATUR. Il a bien voulu y consentir d'une façon chaleureuse dont nous lui restons très reconnaissant.

RAPPORT

Sur la première édition de l'ouvrage intitulé :

PRATIQUE PROGRESSIVE DE LA CONFESSION

« *Je suis heureux d'attester que cet ouvrage m'a* « *paru digne d'éloges et* **sans restriction** (*Souligné* « *dans le texte*). *Doctrine absolument orthodoxe, forte* « *et précise. — Rédaction sobre et de très bon goût.*

« *Ma conviction raisonnée est que de tels écrits* « *honorent leur auteur et rendent meilleurs ceux qui* « *les lisent.*

« *C'est en toute justice et sincérité que je rends le* « *témoignage ci-dessus.* »

IMPRIMATUR

Die 6 decembris 1899.

† FRANCISCUS, Card. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

Permis d'imprimer une nouvelle édition (la 5e).

Paris, le 7 mai 1905.

O. ODELIN, *v. g.*

Tous droits réservés

PRATIQUE PROGRESSIVE

DE LA CONFESSION

ET DE LA DIRECTION

D'après la méthode de saint Ignace
Et dans l'esprit de saint François de Sales

TOME I

NOUVELLE ÉDITION

(du 51e au 56e mille)

DE LA TIÉDEUR A LA FERVEUR

(Ce volume est indépendant du second)

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS VI°

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE, 6

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
22, RUE CASSETTE 22

AVIS

POUR L'USAGE DE CE LIVRE

Vous rencontrerez tout d'abord (p. 9) la **préparation immédiate** à la confession, comprenant une méthode très efficace, des considérations capables de bien disposer et des examens très précis.

De nombreux renvois signalent les pages du livre qui contiennent les développements. Vous les lirez à votre loisir et selon vos besoins. Rien de mieux que d'employer à cet usage le temps qu'on est parfois obligé d'attendre devant le confessionnal.

***

Viennent ensuite deux chapitres qui sont la base commune des deux volumes. Le chapitre premier expose la **méthode progressive,** son esprit, sa division et sa marche (p. 79); et le chapitre II, les **principes** touchant la confession : règles sur l'accusation, la contrition, le bon propos et la satisfaction. — Chapitre à étudier d'abord, puis à relire de temps en temps. Beaucoup de personnes ont sur ces sujets des idées trop étroites et surtout peu nettes.

***

C'est alors que commence l'étude de LA TIÉDEUR. Elle débute par des NOTIONS GÉNÉRALES [1].

La tiédeur se subdivisant en tiédeur EXTRÊME et tiédeur MOINDRE, chacune fera l'objet d'un traité spécial, composé de deux chapitres : chapitre I, CARACTÈRES et CAUSES; chapitre II, Remèdes ou TRAITEMENT SPIRITUEL.

***

Nous appelons particulièrement l'attention sur ce dernier sujet. Le traitement de la tiédeur **extrême** offre un résumé suffisant des devoirs de la vie **chrétienne ordinaire** : — prières et exercices religieux, — combat contre les défauts les plus dangereux, — moyens de toucher la miséricorde.

Le traitement de la tiédeur **moindre** forme une véritable initiation à la vie **pieuse.** Les personnes avancées en vertu pourront, elles-mêmes, trouver des indications utiles et surtout un résumé pratique de ce qu'elles ont lu ailleurs.

***

Des **signes** de progrès, assignés à chacun de ces états, permettent de constater ce qui est acquis et ce qui manque encore.

***

1. Ainsi que nous l'expliquerons ailleurs, la tiédeur n'est pas simplement une langueur, ni une paresse spirituelle, mais une *mauvaise disposition de la volonté*, peu soucieuse du péché véniel. Ceci dit pour rassurer dès l'abord certaines âmes craintives.

Le livre se termine par un chapitre supplémentaire, spécialement consacré au **relâchement,** ce mal si digne de pitié (p. 255).

***

N'oubliez pas le petit tableau de la page 286. Dans sa simplicité, il offre un infaillible moyen de perfectionnement. Ayez le courage de le remplir, vous aurez ainsi le sujet principal de votre examen et de votre accusation.

PRÉPARATION

IMMÉDIATE

A LA

CONFESSION

Dispositions préalables

Pas de dissipation en allant à confesse. — Si l'on est obligé de parler, y mettre de la retenue. — Éviter de trop regarder autour de soi.

En entrant dans l'église, marcher lentement, prendre de l'eau bénite **avec attention,** choisir une place tranquille. — Il est très bon de se rapprocher le plus possible du tabernacle.

Après cela, 1° on se met en la présence de Dieu, et 2° on lui demande son assistance.

1° Présence de Dieu

Comment évoquer votre image, ô mon Dieu, Une âme tiède est une âme pour qui vous restez voilé. Elle peut s'affirmer votre présence; elle n'en sent pas l'impression. Dans le cours de la vie, votre pensée lui est d'ailleurs si peu familière !

***

Comment vous trouverais-je? je ne vous cherche pas. Vous ne m'êtes pas un ennemi, sans doute, mais, hélas ! un étranger ! La raison me dit que nous vivons en Vous comme l'oiseau vit au milieu de la lumière et le poisson au sein des mers. La foi m'assure qu'à chaque instant vous me donnez la vie, le mouvement et jusqu'à

la force d'exister; que je vous suis plus intimement uni qu'à moi-même; que rien n'échappe à votre regard; que rien n'est indifférent à votre cœur. Hélas ! ce sont là pour moi des vérités sans lumière, quelque chose de factice, des idées reçues dont le sens m'échappe.

***

A cette heure même où je vous demande d'avoir pitié de moi, de fixer mon esprit, de me faire sentir votre présence, je ne trouve pas encore un élan de désir !

Que du moins ma misère et mon aveu vous touchent ! Que mes besoins suscitent la miséricorde d'un cœur que l'on n'invoqua jamais en vain !

***

Votre immensité m'enveloppe. Votre majesté plane au-dessus de moi. Les anges, qui vous contemplent, s'étonnent de mon insensibilité Oh ! du moins, pénétrez-moi de cette conviction que vous êtes là, me donnant audience, **me regardant** et inclinant votre oreille pour m'entendre.

***

« *Faites passer en ma chair un frisson de crainte.* » Repoussez loin de moi le tourbillon envahissant des pensées vaines. Prenez mes facultés, saisissez ma mémoire et mon attention, fixez-les uniquement sur cet acte important qui doit changer mon âme et la rendre à votre amour.

O Jésus ! vous êtes vraiment dans ce tabernacle que je vois au-dessus de l'autel. Vous y vivez. Jour et nuit vous y restez pour moi. Et moi, quand je viens ici, je ne songe pas que c'est bien vous qui êtes là et que vous m'attendez ! J'entre, je m'agenouille et je sors, très souvent, sans vous avoir parlé ! Je vous traite comme une statue ou une image qui ne rappelle qu'une personne absente. Votre présence réelle m'échappe tristement.

***

O Jésus, qui m'aimez au point de passer sur ces oublis, sur ces dédains de mon indifférence, aimez-moi assez pour vous faire sentir à mon cœur ! Me voici à genoux. Vous le voyez, je vous adore, je reconnais ma nullité, ma misère ; je courbe la tête dans la confession de mes torts. De grâce, pénétrez-moi du sentiment de votre présence, de cette impression du réel qui me saisisse !

2° Demander assistance

Qu'est-ce que je veux? Je veux faire une confession sérieuse, voir clair en moi-même, bien connaître mes péchés, l'état de mon âme ! Je veux me repentir et réparer ; je veux sortir de cette vie tiède où je languis.

Je ne fais bien souvent, hélas ! qu'une recherche superficielle de mes fautes : ce n'est

pas assez pour se connaître ! — Je mets trop peu de temps et trop peu de soins à m'exciter au regret : ce n'est pas assez pour changer de vie ! Non, ce n'est pas ainsi qu'on sort de la tiédeur !

***

Mais, ô mon Dieu, quand on est tiède, on est incapable de bien s'examiner, de se bien repentir; on est incapable même de le bien vouloir ! Ce que je ne peux pas, votre grâce le peut. Elle peut tout. Vous avez tout promis à la prière, et ma prière en ce moment supplie, réclame, espère !

***

— Comment discerner mes fautes? Je m'observe si peu ! — Comment en sentir l'inconvenance? J'ai le cœur si peu délicat ! Dès qu'il ne s'agit pas de péché grave, rien ne me paraît mal. L'habitude de commettre le péché véniel m'a fait perdre le sens qui s'en émeut et jusqu'à la conscience qui le condamne.

***

Je ne vous demande pas, ô mon Dieu, de me donner, vous tout seul, la vue et le regret de mes fautes; je vous demande de m'aider à les conquérir. Je veux chercher moi-même parmi les ténèbres de ces jours écoulés, je veux provoquer mon cœur à protester et ma volonté à réagir. Éclairez-moi, excitez-moi, soutenez-moi !

***

O Jésus, de grâce ! faites que je vous console aujourd'hui ! Je veux regarder surtout votre peine, je veux m'élever à l'espoir de devenir meilleur pour que vous soyez content ! Pauvre et instable je le suis. Découragé, je ne veux pas l'être. Je vais me faire bien filial, bien confiant. Vous m'ouvrirez votre cœur, ce cœur où tant de sentiments se remuent en ma faveur. Le cœur du père de l'enfant prodigue était moins indulgent et moins tendre que le vôtre, car il n'en était que l'image. O Jésus, vous êtes meilleur que tout ! J'ai confiance en votre secours, du moment que, par ma bonne volonté, je vous rends la liberté d'agir en moi !

Invocation au Saint-Esprit

— O Esprit saint, lumière infinie, révélez-moi mon âme ! O Esprit saint, chaleur créatrice, ranimez les bons sentiments qui peuvent rester en moi, et au besoin, faites descendre du ciel ceux qui me manquent ! Je vous le demande par Marie, par Jésus, par vous-même, au nom de votre mission qui est de nous transformer; au nom de votre grande œuvre dont je suis, quoique indigne, un agent prédestiné.

Faites luire votre lumière afin que je comprenne; agitez-moi de vos mouvements sacrés afin que je sente ! Dans l'ordre de la foi, je ne puis apporter que mon désir et ma prière; et là encore, pour désirer et pour prier, j'ai besoin

d'une grâce... Oh ! montrez-moi Jésus avec ses mains percées, son cœur ouvert, et faites-moi sentir comment ces blessures sont mon œuvre !

Invocation à Marie

O Marie, si, par impossible, vous aviez opposé à votre fils la plus légère résistance, dites, qu'auriez-vous éprouvé et qu'auriez-vous fait? Quelles larmes vous eussent paru suffisantes pour laver cette offense? Quelles expressions déchirantes n'eût pas inventées votre douleur? Quel surcroît de tendresses nouvelles n'auriez-vous pas fait jaillir de votre cœur?

O Marie, qui êtes au ciel et qui tenez vos yeux fixés sur la terre, regardez votre pauvre enfant; plaignez-le, n'épargnez rien pour le sauver. Est-ce qu'une mère calcule? Vous pouvez tout; je ne vous demande que de toucher deux cœurs, le cœur de Jésus et le mien. N'est-ce pas que vos deux enfants doivent être réunis, et réunis par vous?

Nota. — Vous sentez-vous sans courage, sans espoir, plein de malaises? ne regardez pas tout cela, ce serait inopportun. Faites plutôt comme si vous n'étiez pas vous et qu'il y eût à votre place un enfant de Dieu bon et fidèle. Évoquez autour de vous et sur votre tête une atmosphère d'immense bonté, d'infinie miséricorde. Respirez, prenez confiance, dilatez votre cœur.

Examen

Pour une personne qui se confesse souvent, l'examen doit être **court et sans préoccupation;** — court, sans quoi il envahit le temps réservé à l'œuvre plus importante de la réforme; — sans préoccupation, car enfin l'accusation des fautes vénielles est facultative [1].

1° Commencez par vous rappeler le genre de péchés que, dans la confession précédente, vous vous êtes **spécialement proposé** d'éviter. Ce conseil est d'une importance capitale; il est le nerf de notre méthode, fondée tout entière sur celle de l'examen particulier.

2° Ensuite, cherchez les fautes relativement graves que vous avez pu commettre.

3° Cela fait, parcourez l'un des questionnaires spéciaux que voici.

— Ne vous laisse pas aller à retenir toutes les accusations qui s'appliquent à vous d'une façon quelconque. Bornez-vous à celles qui vous sont **spéciales** et plus particulièrement à celles qui sont **certaines** et **importantes.**

Méfiez-vous de la routine. Comme les fautes habituelles se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, avant de les accuser, voyez si réellement vous les avez commises.

1. Voyez p. 91. — Se rappeler aussi que l'absolution atteint tous les péchés véniels accusés *implicitement* sous cette formule : « Je m'accuse de toutes les fautes de ma vie »; pourvu toutefois, que la contrition soit excitée par un motif d'*ordre général,* comme le sentiment de l'ingratitude etc. — Voir p. 97.

Questionnaire pour l'état de tiédeur

PREMIÈRE PARTIE

Fautes qui privent d'aliment la vie spirituelle

(*Commune à toutes les âmes tièdes*)

1° Prières du matin et du soir omises, abrégées, faites trop vite (habituellement? fréquemment? quelquefois?) — Ne m'être pas recueilli avant de les commencer (Signe auquel on reconnaît les avoir mal faites : je sens que je n'ai vraiment pas parlé à Dieu !)

2° Messe du dimanche. Je l'ai entendue sans esprit de foi — sans profit — ne m'aidant pas d'un livre, ou le lisant nonchalamment. — Inconvenances : regards curieux, paroles inutiles. (Signe auquel on reconnaît n'avoir pas bien entendu la messe : je n'ai pas pensé que Notre-Seigneur était là. Je n'en ai rapporté aucun sentiment religieux, aucun désir d'être meilleur). — Je n'ai accompli ce jour-là aucune autre pratique pieuse. — Je me suis permis certains travaux défendus (les désigner).

3° J'ai fait gras le vendredi, pour telle raison. — Je me suis laissé dominer par le respect humain. — J'ai risqué des plaisanteries sur la religion, sur les prêtres...

4° J'ai omis tel ou tel exercice de piété : lecture, chapelet, visite au Saint-Sacrement (par oubli? par ennui?) — je les ai faits sans soin,

— l'examen du soir n'a été que vague et superficiel (Signe auquel on reconnaît l'importance de ses omissions : mécontentement de soi, langueur générale).

5° Ma vie avec Dieu dans la journée a été presque nulle; rarement j'ai pensé à lui — rarement j'ai agi en vue de lui plaire — je ne songe pas à lui demander son secours dans les occasions. — L'idée du ciel et de l'enfer me reste étrangère (Ce silence de l'âme indique un grand alanguissement de la vie).

6° Au lieu de prier et de me relever après mes fautes, j'ai tout abandonné — je me suis découragé pour moins que cela, par exemple à la suite de simples contrariétés, ou par manque de goût.

7° J'ai négligé de prendre une résolution sérieuse à ma dernière confession — j'ai fait une communion sans amour et sans profit, par manque d'efforts. (Surtout si l'on omet la préparation et l'action de grâces).

Nota. — Une fois pour toutes, qu'il soit bien entendu que dans nos examens, plusieurs des accusations indiquées ne sont point des fautes. Mais si, de la sorte, elles ne relèvent pas de la confession entendue au sens rigoureux, elles sont du domaine de la direction; or le but de cet ouvrage est avant tout la réforme de la vie.

DEUXIÈME PARTIE

Fautes qui compromettent la vie de l'âme

NOTA. — Il n'en est point de ces fautes comme de celles qui concernent l'alimentation de l'âme; celles-là sont différentes selon l'âge et la position; c'est pourquoi nous donnons en note un questionnaire spécial aux élèves des pensionnats 1.

1° Pour la sainte vertu, chacun doit voir à quelles tentations il est sujet. — A tout âge, les pensées mauvaises sont à craindre. — Fautes rendues presque inévitables par les occasions ou les habitudes (Ne pas prendre de moyens, c'est consentir à retomber). — Erreur de croire qu'à l'âge mûr, on a le droit de lire de mauvais livres et de parler de toutes choses. — Au sujet des plaisirs, bien interroger sa conscience : s'ils troublent, s'ils causent des

---

1. *Pour les élèves des pensionnats* : 1° Dissipation habituelle qui éloigne la pensée de Dieu et rend indifférent aux choses sérieuses, comme travail, devoir d'état, respect, etc. — Trouble apporté dans la classe (Responsabilité du mauvais exemple). — Perte de temps, application insuffisante, paresse — (Conséquences personnelles : mécontentement, irritation à la suite de reproches et de punitions pourtant méritées).

2° Esprit d'indépendance à l'égard des personnes qui ont autorité. — Sentiment d'aversion. — Réponses impolies et murmures. —

émotions dangereuses, on a le devoir de les modérer, de les fuir peut-être. — Certains désirs de plaire ayant un caractère malsain.

Accusez les fautes de gourmandise, de mollesse et de sensualité (Elles disposent à des fautes plus graves).

2° Antipathies, aversions, haines : il y a une personne que je déteste — tout ce qu'elle fait me déplaît — je dis du mal d'elle — je lui rends la vie pénible — et, toutes les fois que je pense à elle, je suis de mauvaise humeur. Il s'agit d'une personne que je devrais aimer et respecter.

3° Je m'irrite facilement contre les peines, et, à leur occasion, je me révolte contre Dieu, — Je prie, et, n'étant pas exaucé, je me laisse

---

Refus d'obéissance. — Mauvais esprit (Le remède serait de voir Dieu dans toutes ces personnes).

Manque de reconnaissance et d'affection (on se le reproche à peine).

3° J'entretiens des affections dangereuses ou excessives — j'y pense trop — je suis agité d'inquiétude, de jalousie, de colère. — Mauvaises pensées, mauvais désirs (gardés volontairement, ou éloignés faiblement, sans regards vers Dieu, sans tentative de diversion). — Rêveries amollissantes. — Conversations suspectes. — Lectures peu convenables. — Regards et libertés coupables, etc. (Pour tout ce qui précède, suis-je résolu à cesser?)

4° Disputes entre égaux. — Paroles inju-

aller au doute... Parfois, certaines lectures et certaines conversations m'ont entretenu dans cette impression découragée; je n'ai point réagi.

4° Je vis beaucoup par l'amour-propre (spécifiez : orgueil de la position, de la science, du luxe, de la beauté, etc.), ce qui fait que souvent je cherche à rabaisser les autres, et qu'au besoin, j'ai recours à quelque fausseté.

5° Je mène une vie si agitée, si absorbée, que je n'ai pas le temps de me reconnaître et de prier. Je n'ai fait aucun effort pour modifier cette situation.

6° Je m'inquiète avec excès des intérêts matériels; à côté d'eux, les choses saintes me paraissent insignifiantes. — Je m'irrite contre ma position, je m'en prends même à Dieu.

7° Je me permets facilement de juger la conduite des autres et jusqu'à leurs intentions. Je

---

rieuses. — Petites perfidies envers une personne qu'on n'aime pas (faire des rapports malveillants, ou créer des brouilles).

— Songez-vous à faire plaisir? Savez-vous vous gêner pour les autres? — Donnez-vous aux pauvres?

5° Vanité et prétention. — Mépris des inférieurs. — Jalousie envers ceux qui sont plus estimés que vous. — Excessifs chagrins d'amour-propre. — Susceptibilité, etc.

6° Mensonges (Spécifiez le motif : j'ai menti pour me vanter, pour m'excuser, pour nuire à quelqu'un).

parle avec plaisir de leurs défauts et je tourne leur personne en ridicule.

8° J'ai dit quelques mensonges. (Les motifs sont plus importants à faire connaître que le mensonge lui-même).

9° Heures absolument perdues. — Paresse nonchalante. — Devoirs négligés. — Surveillance insuffisante ou maladroite. — Faiblesse dans le commandement. — Mauvais exemples donnés aux inférieurs.

Observation. — Les fautes graves se présentent d'elles-mêmes et, celles-là, il faut les accuser toutes. Pour les fautes vénielles, si elles sont nombreuses, il vous est permis et même il vous sera utile de n'accuser que les plus fâcheuses, les plus habituelles, les plus tenaces. — Ecartez toutes ces redites sans conviction qui ne font que du remplissage.

Signalez le **nombre,** du moins la fréquence de vos fautes (Obligatoire pour les péchés mortels — utile pour certains péchés véniels — encombrant et fastidieux pour les menus manquements).

Par dessus tout, faites bien connaître si la faute est **volontaire** et jusqu'à quel point elle peut l'être. Rien de plus essentiel et, le croirait-on? rien de plus généralement négligé !

Méthode pour la réforme de la vie

Rechercher la cause de nos fautes

Si vous voulez faire de grands progrès, poursuivez vos manquements jusque dans la cause qui les a déterminés. Pour vous faciliter ce travail, nous recherchons plus loin les **causes** de l'état de tiédeur (pp. 129 et 185). Reportez-vous donc, en ce moment, à l'un ou à l'autre de ces deux passages; lisez-les avec la plus grande attention. — C'est ici qu'il faut faire effort. Une lecture vague ne laisse rien découvrir. C'est ici surtout qu'il faut demander vivement à Dieu sa lumière : « O Dieu Père, montrez-moi l'obstacle qui m'arrête, le mal qui me ronge ! — O Jésus, faites que je voie ! — O Marie, ne laissez pas dans les ténèbres votre malheureux enfant !

Le résultat de ces réflexions doit être non pas l'**impression** générale d'un mauvais état de conscience, mais la vue **précise** d'un côté défectueux. Si vous vous dites : c'est cela, oui, sans cet obstacle tout irait parfaitement, tenez pour certain que vous avez mis le doigt sur la plaie.

— Passez ensuite à la contrition.

Contrition

— Arrivées là, quelques personnes inexpérimentées s'arrêtent, parce qu'elles sont allées plus loin que d'habitude et qu'elles voient plus clairement leur mal; il leur semble alors que le but est atteint, comme si la connaissance du mal dispensait du remède! Que dirait-on d'un médecin qui, après avoir parfaitement diagnostiqué la maladie, se retirerait sans formuler un traitement? Le point spécial du combat une fois connu, c'est le combat qui commence! Négligez un peu les autres objets, réservant pour ce principal assaut toutes vos ressources d'attention, de générosité, de prière.

— Occupez-vous d'abord de la contrition qui vous fera **rompre** avec le mal.

Pour rompre avec le mal, il faut le connaître si bien, qu'on le **condamne** sincèrement et, s'il est possible, qu'on le regarde avec horreur.

Nc vous contentez pas de réflexions superficielles. — Parcourez quelques-unes des pages qui suivent; elles ont l'avantage d'être en rapport avec votre état et en harmonie avec les diverses parties du livre. — Lisez peu; arrêtez-vous à ce qui vous frappe; laissez-vous pénétrer. — Mais surtout priez, priez en lisant! Nous devons nos efforts, mais c'est la grâce qui les rend féconds.

CONSIDÉRATION PRÉALABLE

Utile à toute âme

En face de Dieu

Tout péché, même véniel, est un acte injuste et insensé. Dieu, dans la plénitude de ses droits, nous intime certains commandements. Ces commandements, tous, jusqu'au moins important, sont inspirés par sa bonté et disposés par sa sagesse en vue de notre vrai bien. Or, voilà qu'à cette bonté, à cette sagesse nous répondons : Je ne veux pas ! cela me coûte ou me déplaît ! Je ne le ferai pas !

L'être humain est assez sot pour se croire permis de traiter d'égal à égal avec l'infinie Majesté. Il le fait inconsciemment, et c'est son excuse; mais cela n'en est pas moins misérable.

Saint Ignace, pour déterminer exactement nos places respectives, nous propose une méthode merveilleuse dans ce texte fameux qui commence par ces mots : « *Minuendo meipsum : J'irai me rapetissant de plus en plus moi-même* » par des confrontations successives auprès d'immensités grandissantes.

I

Que suis-je en face de tous les hommes? Je promène mon regard à travers tous les continents et toutes les îles de la terre. Je vois des foules d'hommes de races variées répandus partout, tantôt massés, tantôt épars. Je fixe mes yeux sur une grande ville et ses agglomérations incommensurables. Contemplées d'un endroit élevé, ces successions de toitures semblent atteindre des horizons inconnus. Ces grandes rues font l'effet de fentes étroites où filtre un peu de lumière. Des piétons qui s'y mêlent aux voitures donnent l'idée sensible d'une fourmilière... M'arrachant tout à coup à cette contemplation, je jette les yeux sur moi-même... Ah! que je suis petit et que je compte peu!

***

— Quoi, une telle foule devant moi! Et au loin tant d'hommes dispersés sur la surface du globe! — Mais j'y songe, cette multitude a remplacé une multitude semblable, réduite aujourd'hui à une mince poussière! Et celle-là, elle aussi, ne faisait que remplacer la précédente! Les siècles écoulés ont vu passer des générations sans nombre; les siècles à venir en compteront peut-être plus encore!

***

Mon imagination succombe sur cet envahissement sans trêve, jetant derrière moi, autour de

moi, ou devant moi, partout enfin, des millions et des millions d'êtres humains parmi lesquels les savants, les puissants, les grands de la terre sont comme s'ils n'étaient pas !

Ah ! que suis-je, que suis-je, moi?

II

Si je me sens comme perdu et noyé dans l'océan de la seule humanité, que sera-ce si j'essaie de promener mon étonnement parmi les légions angéliques. Ici, je ne rencontre pas seulement l'opposition du nombre. je me heurte à celle de la supériorité de la nature. Et là encore que de millions et de millions d'Anges, d'Archanges, de Principautés, de Puissances, de Vertus, de Dominations, de Trônes, de Chérubins et de Séraphins répandus à travers le ciel créé dont Dieu a voulu se faire un palais, qui, loin de limiter son Être, le laisse entrevoir sans limites, car les merveilles qu'il étale ne sont qu'un rayon de sa gloire.

***

Or, dans ce rayon, dans ce simple rayon plus étendu que toutes nos hypothèses, se meuvent des êtres plus beaux que les plus beaux de nos rêves. Nous leur prêtons des ailes d'or, des voiles d'azur, un vol impétueux, des reflets étincelants? Ombre que tout cela ! Leur beauté est faite d'une irradiation divine dont rien ne peut nous donner une idée et ces irradiations divines se répercutent de toutes parts, d'un chœur des

anges à l'autre, pour répandre et multiplier la gloire, le bonheur, à l'infini ! — Et devant mes yeux éblouis, ces ravissantes théories se déroulent interminables et semblent sortir de tous les horizons du ciel comme des éclosions toujours nouvelles se succédant sans fin !

Ah ! que suis-je, que suis-je, moi?

III

Tout cela, c'est le créé; or, le créé tout ensemble, sorti de Dieu, n'arrache pas à son être un atome de son infini; ou, pour mieux dire, tout cela émane non de son être, mais de sa **seule volonté,** comme des notes harmonieuses s'échappent d'un grand orgue, multiples et sonores, sans lui rien enlever. Son infini se déploie en lui-même, dans la double perspective du temps et de l'espace, si l'on peut parler ainsi de ce qui est positivement éternel et immense. Toutes les choses créées : beauté de la nature, hommes et anges restent en dehors, comme des ombres sans consistance aucune et sans valeur.

***

Quoi ! tous les hommes de tous les temps, quoi ! tous ces anges merveilleux, quoi ! ces hommes et ces anges groupés au milieu de la création matérielle, ne forment ensemble qu'un rien, qu'une ombre? Oui, une ombre, car ce qui vient du néant ne saurait être davantage.

***

Et Dieu, le Très-Haut, l' Être nécessaire, l'Infini, le Parfait, contenant tout, débordant de tout, se laisserait impunément traiter d'égal à égal par cet être imperceptible que je suis ! Et j'aurais la prétention de lui demander des comptes et je serais assez téméraire pour lui résister !

Ah ! que suis-je, que suis-je, moi !

IV

O Maître tout-puissant, laissez-moi courber mon front dans la poussière, je ne serai jamais assez bas devant vous ! Je sens s'écrouler le néant de mes prétentions et je comprends que toute désobéissance serait une folie.

***

O Maître tout-puissant, votre grandeur, votre immensité, tous vos attributs infinis se dressent devant moi, être infime, comme une montagne prête à m'écraser, comme un océan prêt à m'engloutir... Je pousse un cri, un cri qui est une ardente prière, et aussitôt je vois toutes ces forces, toutes ces grandeurs se faire maternelles. L'être qui s'humilie, l'être qui prie a fait surgir en vous l' Être qui pardonne !

PREMIÈRE SÉRIE DE CONSIDÉRATIONS

Plus spéciales à la tiédeur extrême

Vers l'abîme

I

Oui, vous marchez vers l'abîme, vous qui vivez sans vous contraindre et qui ne priez pas; vous qui conservez avec le mal de secrètes attaches, vous surtout qui, après l'avoir commis et confessé ne le poursuivez pas dans sa cause.

L'abîme, c'est le péché mortel établi et régnant en maître sur une âme qui a perdu tout sentiment de regret, tout espoir de relèvement, tout ressort de volonté.

***

O âme malheureuse! vous vous rassurez peut-être en pensant que vous n'êtes pas descendue si bas et que ces sombres pronostics ne sauraient vous viser?... Vous n'êtes pas descendue si bas! c'est vrai, mais à quoi le devez-vous? Regardez bien : ce n'est pas à votre force de résistance, mais à l'absence de tentations, d'occasions dangereuses, peut-être à la pitié de Dieu; peut-être encore à des prières particulières dont vous fûtes l'objet?

Tout en vous est ébranlé. Vous ressemblez à ces vieilles ruines qui restent debout... jusqu'à la prochaine tempête.

II

Vous vous faites donc illusion sur votre état : vous le jugez peu dangereux, parce qu'il n'est pas absolument un état de péché mortel... vous oubliez qu'il y prépare.

Vous vous endormez dans des fautes vénielles nombreuses et graves; vous ne vous endormiriez pas ainsi dans le péché mortel bien constaté.

A toujours éluder, la conscience perd sa droiture; à toujours céder, la volonté perd son énergie.

A toujours mécontenter Dieu, l'âme tiède le lasse. N'ira-t-elle pas bientôt jusqu'à l'irriter?

Ainsi, pauvre âme, votre force s'en va, et en même temps, du même pas, Dieu se retire.

Ah ! si vous compreniez ce que c'est que cet abandon progressif qui vous laissera bientôt seule, seule avec ce rien sans consistance que vous êtes ! Mais non ! ces vues ne vous frappent pas à cette heure. Dieu est trop loin, et il s'est montré si patient que vous vous persuadez tranquillement qu'il ne vous abandonnera jamais !

***

Ne le sentez-vous pas, vous opposez à sa grâce un double obstacle : le manque de dispositions et le manque de correspondance; or, Dieu ne veut pas se servir d'un instru-

ment rebelle; il n'entend pas non plus prodiguer ses avances à un être qui les repousse.

III

Il fut un temps où l'on parlait beaucoup de l'abus des grâces et des châtiments qu'il attire. Parfois peut-être le tableau était-il un peu trop chargé, mais aujourd'hui la tendance contraire a prévalu.

Elle résulte des fausses idées sociales appliquées au domaine religieux. L'on se croit l'égal de tous, même de Dieu, et cela avec une naïveté aussi périlleuse que ridicule. C'est de l'inconscience, mais c'est, de plus, du désordre. Il semble que Dieu n'ait qu'un rôle, celui d'être bon, et l'idéal de cette bonté serait l'extrême faiblesse. On oublie ainsi l'admirable pondération des attributs divins qui, par l'action combinée de la bonté et de la justice, attire et retient, impose des lois morales et en procure l'exécution.

Aimez donc à vous rappeler en ce moment quelques-unes de ces dures vérités dont on peut dire : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* »

1° Dieu n'a pas besoin de moi;

2° S'il traitait d'une égale façon celui qui profite de ses grâces et celui qui en abuse, il encouragerait le mal;

3° La grâce nous est absolument nécessaire;

4° Il y a des âmes que Dieu est réduit à abandonner;

5° Il y a un enfer. Plusieurs personnes meilleures que moi ont fini par y tomber.

— L'Évangile nous propose diverses paraboles qui confirment ces vérités et leur donnent une expression plus vivante. Méditez, en particulier, celles-ci :

1° Le figuier stérile coupé et livré au feu;

2° Le serviteur dépouillé du talent qu'il n'a pas fait valoir;

3° Les vierges folles tenues à l'écart pour une simple négligence;

4° Le sel affadi, jeté dehors et foulé aux pieds;

5° Le sarment détaché du cep, jugé inutile et réduit en cendres.

Dans l'abîme

Vous voulez vous arrêter à la limite du péché mortel. Prenez garde ! Elle est bien indécise et et les abords de l'abîme sont bien glissants ! il faut un pied très sûr pour côtoyer ces pentes, et le vôtre est sans vigueur; il faut aussi des guides, et Dieu n'en a point placé sur ces routes interdites. Vous comptez encore sans le vertige qui prend soudain. La limite, un jour, sera franchie, et ce jour là sera marqué comme un jour fatal.

Une fois descendue dans l'abîme, ô âme tiède ! vous n'en sortirez pas facilement, et voici pourquoi : Depuis longtemps, vous vous étiez familiarisée avec le mal par la pensée, par le voisinage, presque par le contact. Maintenant vous

ne le sentez plus, ou, du moins, vous ne le sentez plus comme une douleur. Des péchés véniels longuement entretenus ont agi comme un narcotique qui rend insensible, ou plutôt comme un dissolvant qui détruit un organisme. La lenteur de cette invasion fait sa force. Votre conscience s'est acclimatée dans ce pays de mort. Votre âme est atone, relâchée, décomposée, déjà, quand le péché mortel s'en empare.

Cette invasion est toujours à craindre; mais, ce qui est pire, c'est qu'elle peut se faire **sournoisement,** dans l'ombre et le silence : dans l'ombre de vos illusions, dans le silence d'une conscience endormie et qui n'entend pas.

L'ignominie

Saint Ignace compare le mauvais état de l'âme à un ulcère.

L'ulcère trahit la corruption du dedans. La tiédeur lâche traduit une âme viciée. — L'ulcère et la tiédeur sont répugnants; on en évite l'aspect, on en fuit les émanations. — L'un et l'autre peuvent conduire à la mort, et ils ne guérissent que si l'on s'attaque à la cause intime.

***

De la tiédeur comme d'un ulcère sortent les pires fermentations sous forme de désirs malsains, de sentiments dont on rougirait s'ils étaient connus, de fautes humiliantes finalement.

Un ulcère laissé sans soins se gangrène. La tiédeur qui s'abandonne lâchement aboutit au péché mortel. Le péché mortel, dans une âme saine jusque-là, n'eût été qu'un lamentable accident vite réparé; il est, au contraire, dans une âme viciée, l'évolution dernière d'un mal presque inguérissable.

***

Ces laideurs-là, c'est vrai, ne se voient pas, mais elles existent. L'âme en est revêtue et souillée; elle les porte comme ces malheureux qui, sous les plis de leurs vêtements, cachent des plaies. Qu'importe qu'on ne s'en doute pas, en perdent-elles leur virulence et leur malpropreté?

Nota. — Ce tableau est surtout celui de ces âmes avilies qui ne savent sortir du péché mortel que pour y retomber, et elles y retombent, parce que leur vie reste lâchement tiède. Elles vont au pardon, parce qu'il est facile; elles ne vont pas jusqu'à la guérison, parce qu'elle exige l'effort.

La tiédeur traînée au grand jour

Même dans cet état très misérable, une âme a rarement **pleine conscience** du mal qu'elle fait et surtout de la gravité des dangers qu'elle court. C'est ce qui explique certains retards étranges et la tactique du démon à empêcher

toute réflexion sérieuse. Cette âme songe simplement à aller vers telle chose parce qu'elle lui plaît, à s'éloigner de tel devoir parce qu'il lui coûte. Elle sent bien qu'elle a tort et qu'elle fait mal, mais cette conception de tort et du mal **reste confuse.**

Voici un conseil pour les cas extrêmes : **Traînez-vous au grand jour,** c'est-à-dire devant Dieu rendu vivement présent à votre esprit. — Si vous le pouvez, approchez-vous très près du Tabernacle, et là, à genoux, rappelez-vous les péchés qui constituent l'obstacle infranchissable, et dites nettement à Dieu : « **Je ne veux pas** renoncer à telle chose, — je ne veux prendre ni ce moyen ni aucun autre, — je ne veux pas me gêner. — Je sais que je vous blesse et que je suis ingrat, — je sais que je m'expose à tomber plus bas, — je sais que je peux finir par me faire abandonner de vous, — je sais que Jésus est là en ce moment, encore prêt à me relever, que je l'afflige en résistant... mais **je ne veux pas** faire ce que je sais être mon devoir; je veux continuer aujourd'hui même à me permettre telle chose, à négliger telle autre... »

Irez-vous jusqu'au bout de ces tristes litanies? Je ne le crois pas. Dès les premiers mots, vous sentirez que c'est trop fort et pourtant que c'est trop vrai.

Pour la première fois peut-être, le mauvais état de votre âme commence à vous apparaître; une impression de malaise vous étreint; faites-en une impression de crainte en méditant la considération suivante ;

Le silence de Dieu

« *J'ai péché, et que m'est-il arrivé de mal?* » (*Eccl.*, v, 4.) C'est que vous ne comprenez pas le silence de Dieu ! — Ce silence plane sur la création tout entière : les astres se meuvent; les êtres animés vivent, luttent et succombent; l'homme blasphème ou adore... et Dieu se tait.

***

Et cependant, pas un atome de poussière ne s'agite qu'il ne le distingue; pas un son ne retentit qu'il ne le perçoive. L'homme fait un mouvement, et Dieu le voit; il pense, et sa pensée s'étale sous ses yeux comme les pages d'un livre ouvert.

***

Que dis-je ! cet atome, c'est Dieu qui le soulève; ce son, c'est Dieu qui le fait vibrer. Ma main agit, et c'est lui qui la meut. Mes bras tomberaient inertes s'il ne les soutenait. Il anime de cette sorte et le souffle de ma poitrine et les battements de mon cœur, et mes sens et mes facultés, et jusqu'à mes déterminations libres.

Il fait cela et en tout, et partout, et toujours. S'il arrêtait son action, tout s'arrêterait; s'il se retirait lui-même, il ne resterait que le néant.

***

O mystère ! rien ne trahit sa présence, rien

ne manifeste son action : il est là, il agit et il garde un invincible silence.

Je suis malheureux, je gémis, je sanglote : il m'entend, il m'aime et il se tait.

Je pèche, je m'obstine à pécher; je le provoque : il est atteint et il se tait.

Je lui crie : Du moins, dites-moi si je suis en état de grâce? — Le grand, l'impénétrable silence d'en haut s'étend sur ma question, et sur ma plainte et sur mes fautes, comme le silence du néant.

Son heure n'a point sonné. Son heure est marquée à un point fixe sur le cadran de l'insondable éternité; il ne la devancera pas.

***

...Tremblons devant ce silence terrifiant : telle est sa grande leçon. Ce silence nous dit : Ne vous y trompez pas, rien ne m'échappe, rien ne tombera dans l'oubli. Je vois le mal, je l'ai en horreur, et je me tais; je vois la tiédeur, elle me soulève de dégoût, et je me tais. — Réveille-toi, secoue ta torpeur; quand je sortirai de mon silence, que ce ne soit pas pour te maudire !

Ni heureux ni bon

I

Misère, grande misère de vos fautes, elles ne vous rendent pas heureux ! On ne peut être heureux d'une façon stable que dans les con-

ditions normales établies par Dieu. Celui qui en sort, ressemble à un voyageur abandonnant la route tracée pour s'en aller à l'aventure par les fondrières.

Manquez-vous de bonté? de charité? vous n'êtes pas aimé et vous en souffrez. C'est bien pire, si vous nourrissez des aversions, des jalousies : vous portez dans le cœur un serpent qui le ronge.

Vivez-vous de rêves? vous vous heurtez durement à la réalité. — Si vous donnez toute votre âme à une affection, une affection égale ne vous sera pas rendue, ou vous délaissera. — Ce qui est pire peut-être, c'est de vous en dégoûter vous-même et de vous sentir après cela incapable d'aimer.

Nos fautes traînent après elles mille troubles, mille inquiétudes, et ces souffrances restent inconsolées : Dieu n'est plus là pour essuyer nos larmes !

II

Nos fautes n'atteignent pas que nous. Autour de nous, on souffre de notre humeur, de notre orgueil, de notre susceptibilité, de notre imprévoyance, de nos délaissements injustes. Et nous souffrons de faire souffrir; et, s'il arrive qu'on nous le montre, nous nous irritons et nous crions à l'exigence, sauf à nous révolter ensuite contre notre propre injustice... Ceux que nous aimons seraient plus heureux si nous n'étions pas sortis des sages barrières posées par les lois divines !

Le chemin du retour

L'âme découragée. — Je ne puis pas même vouloir ! Et à quoi bon faire un effort, je ne persévérerai pas ! je ne sens rien, je ne désire rien, je n'aime rien !

Jésus. — Pauvre enfant ! tu ne peux pas même vouloir ! que c'est vrai et que c'est triste ! Tu ressembles au malade qui ne peut ni se nourrir, ni se mouvoir. — Et si tu te relèves, comme l'oiseau blessé, tu retombes aussitôt lourdement sur le sol ! Tu ne sens rien, tu ne désires rien, tu n'aimes rien ; je le sais mieux que toi. Sentir, désirer, aimer, c'est vivre, et toi... tu vis à peine !

Enfant de Dieu, écoute. Tu viens de constater que la force n'est pas en toi ; eh bien ! c'est l'heure de la chercher en moi. — Désir, volonté, fermeté, tout te manque ; mais tout peut te revenir, si je t'envoie ma grâce.

La terre est toute desséchée ; les plantes sont flétries ; — une douce pluie tombe de mon ciel et tout revit. C'est l'image de ma grâce.

Il n'y a pas d'âme descendue si bas qu'elle ne puisse relever ; il n'y a pas de volonté si faible qu'elle ne puisse soutenir ; « *du plus misérable elle peut en un instant faire un être digne* ».

Ma grâce est une grâce **de Rédemption.** — Tout adaptée à la créature déchue, elle ne recule devant aucune laideur morale. — Toute-

puissante, elle crée au besoin ce qui manque — O pauvre enfant, prends confiance !

L'âme. — Que votre grâce soit puissante et qu'elle soit capable de relever, je ne refuse pas de le croire; mais que m'importe, si vous ne me la donnez pas, ce qui, d'ailleurs, n'est que justice : vous abandonnez l'âme tiède et, selon votre parole, vous l'avez en horreur.

Jésus. — C'est ton état que j'ai en horreur; cet état de **mauvais vouloir** qui se refuse aux renoncements nécessaires; c'est cet état de lâcheté qui se dérobe même à la prière. — Non, ce n'est pas ton âme. — Ton âme ! mais je redescendrais dans les sentiers de la terre pour la rapporter au bercail, tout joyeux. — Pour elle, je remonterais au Calvaire, sans hésiter. N'est-ce point là aimer?

Non, tu ne sais pas ce que c'est que ma miséricorde; c'est plus que la bonté, si grande soit-elle, c'est plus que l'amour d'une mère. Et pourtant, sous les haillons, sous les plus dégradantes souillures, une mère reconnaît son enfant, et, tant qu'il garde un souffle de vie, elle espère, elle attend.

Et toi, tu n'es pas un enfant mort qu'il faille ensevelir; tu n'es qu'un pauvre enfant malade qui peut guérir et faire de grandes choses.

Pour que je te relève, je demande si peu ! mais ne faut-il pas que tu me tendes les bras?

Si tu voulais prier ! Prier, c'est la loi. Prie, et j'aurai le droit de t'envoyer ma grâce.

Prie, éloigne-toi de tout ce qui te perd; place-toi sous de bonnes influences : ma grâce a besoin de ton concours. Fournir le remède, je

le peux, mais de le prendre c'est à toi. — Te pardonner ! mais c'est mon rôle. — Te secourir, c'est mon devoir. — T'aimer ! c'est mon bonheur. Oh ! fais que je puisse toutes ces douces choses ! Prie et espère.

Exhortation au renoncement et à la générosité

Jésus. — Je parlerai à mon pauvre enfant qui lève ses yeux vers moi, mais qui hésite encore ; car je l'aime, je l'aime et je le veux tout à moi.

L'âme. — O bon Jésus, faites violence à ma torpeur, arrachez-moi à mes demi-volontés, à mes demi-mesures ; dites-moi une de ces paroles qui décident tout à fait.

Jésus. — Voici ce qui t'arrête : tu ne veux pas renoncer à cette affection qui te trouble, à cette jouissance qui t'amollit. — Tu ne veux pas t'assujettir à cette pratique qui te rendrait plus fort. — Tu abandonnes la prière parce qu'elle t'ennuie, et, faut-il le dire : Tu ne crains pas de me faire souvent, bien souvent de la peine ; et cela pour te satisfaire ! Vois si c'est juste !

J'étais au ciel. Les anges à mes pieds m'adoraient. Le bonheur, de toutes parts, m'enveloppait. Je ne manquais de rien. Et pourtant, je suis descendu sur cette terre froide et cruelle. Et j'ai voulu me priver, souffrir, prendre de la

peine. Pour qui l'ai-je fait? pour toi, tu le sais bien; mais, j'en suis sûr, tu ne l'as jamais vraiment compris, tu serais trop ingrat!

Ce qui te frappe, c'est l'immense multitude d'hommes pour qui je suis mort, et tu te dis : je ne suis qu'une petite unité dans cet ensemble, je ne dois donc qu'une petite partie de reconnaissance, un millionième, pas même! C'est à l'Église entière d'honorer ce dévouement public, comme la Patrie honore ses héros morts pour elle.

Le héros qui meurt pour sa patrie ne connaît pas chacun de ceux pour qui il meurt, et moi, je te distingue parmi tous les autres, et pour **toi seul,** entends-tu, j'étais prêt à mourir : le plus grand des héros l'eût-il fait?

Apprends à connaître ce que c'est que l'âme d'un Dieu, cette âme humaine faite assez grande pour étreindre tout le créé : — Chaque jour, à chaque seconde, j'ai vu, je vois et je verrai tous les hommes et chaque homme. — Je t'avais près de moi à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire; je t'ai porté sans cesse dans mes travaux et dans mes amertumes. Je voulais, je veux et je voudrai toujours pouvoir t'aimer comme on aime un amour unique. Hélas! et je voyais tes fautes, et je souffrais toujours, toujours!

Tes fautes, toutes tes fautes, au Ciel je les vois encore, et si je n'en peux plus souffrir, je les déteste autant. — Mais ton repentir, tes résolutions, tes sacrifices, ton affection, non seulement je les vois, mais je les sens et j'en jouis, car ce sont des choses du Ciel; c'est

du bonheur, et mon bonheur les accueille pour s'en enrichir.

Déchirons tous les voiles : tu ne diras plus : que lui font mes fautes? — Tes fautes ! mais pas une n'aura été sans m'atteindre. Toutes se sont donné rendez-vous, se sont abattues sur ces années terrestres où je pouvais souffrir. — Tu ne comprendras qu'au ciel le profond martyre de ces trente-trois ans. Toutes les offenses de ta vie, celles d'hier comme celles de demain, ne sont point enfermées dans l'heure présente : **elles ont la portée de la prescience divine;** j'en ai subi la **vue** comme le fardeau [1].

Ce que tu vas faire maintenant, songes-y bien, aura été pour moi une douleur ou une consolation. Si tu pèches ce soir, demain, c'est une souffrance de plus que tu m'infliges. Si tu ne pèches pas, c'est une souffrance que réellement tu m'épargnes. Tu ne peux rien contre cet ordre de choses. S'il te paraît insondable, c'est que l'homme ne saurait tout comprendre; crois comme si tu voyais, car c'est la **vérité,** et ce que cette vérité t'inspire, fais-le !

1. Cette vue universelle et individuelle, s'étendant jusqu'à l'avenir, paraît étrange. On ne songe pas que Jésus a porté toutes nos fautes et qu'il fut un Rédempteur **pleinement conscient.** Chaque faute qu'il a expiée, il l'a vue et sentie; chacun de nos regrets lui a été une consolation. (On trouvera une étude sur cette question dans les *Sources de la piété*, p. 150.)

DEUXIÈME SÉRIE DE CONSIDÉRATIONS

plus spéciales à l'Ame qui progresse

Ce que Dieu voulait

Jésus. — Ame imparfaite, mais toujours chère à Dieu, fille de mon sang, veux-tu devenir meilleure?

L'âme. — Je le désirerais.

Jésus. — Eh bien! arrête-toi et regarde... Il y a au Ciel, dans la pensée de Dieu, un idéal pour toi. C'est ta vie écrite d'avance d'après les grâces qui t'étaient préparées. Quelle âme belle, et haute, et ferme! Quel amour pour Dieu! Quelles consolations fréquentes! Quelle paix intime!

Mais cet idéal, pour être réalisé, demandait des efforts. De proche en proche, de progrès en progrès, ta nature se fût débarrassée de ses défauts, ta volonté fût devenue résolue et active, ta conscience se fût formée droite et sensible, ton cœur se fût épris de ce qui est éternel.

Est-ce que parfois tu n'as pas entrevu ces choses? est-ce qu'à leur aspect tes aspirations ne se sont pas élancées au devant d'une vie plus parfaite? Grâces de lumières, grâces plus pénétrantes des sollicitations divines, qu'êtes-vous devenues?

L'âme. — Elles ont fui, et c'est à peine si, aujourd'hui, je comprends ce langage!

Jésus. — Veux-tu voir plus avant? ouvre les yeux sur ce qui se passe en toi-même. Où vont tes pensées et tes désirs? En dehors de l'idéal divin, as-tu songé à te faire un idéal quelconque? Aspires-tu à ce qui est grand, beau et généreux? Songes-tu beaucoup au bonheur des autres?

L'âme. — Oh! comme cette lumière me blesse! Je vis au hasard, sans but. Mes vertus ne sont guère que l'effet des circonstances, et quand je regarde au fond de moi-même, je rougis de l'égoïsme que j'y découvre.

Vous seul, ô mon Dieu, pouvez m'arracher à moi-même.

L'idéal que vous apportez, ô Jésus, vous l'avez conçu en contemplant votre Père des cieux; c'est l'Infini aimé et possédé! Qui n'a point cet idéal n'a point le vrai sens de la vie.

Jésus. — Ce sens de la vie, mon enfant, je ne l'ôte pas tout à fait aux âmes infidèles. Il adhère à leur baptême et à toutes les grâces reçues. S'il les guide quand elles sont dans le sentier du bien, il les y ramène quand elles se sont égarées. Il est l'aspiration chrétienne, que rien n'étouffe jamais. O mon enfant, ouvre-lui aujourd'hui ton âme plus largement qu'hier, et la tiédeur commencera à te déplaire.

L'âme. — Je me sens impuissante à me refaire.

Jésus. — Dieu reste éternellement **Créateur,** Il te **fera** lui-même un cœur nouveau.

Écoute encore : mon Père est si puissant qu'il sait faire, avec le mal qu'on regrette, un plan différent du premier, mais aussi beau, plus

beau peut-être, car l'amour puise des ardeurs incomparables dans le sentiment de son ingratitude. Regarde Marie-Madeleine, saint Augustin et tant d'autres. Regarde et espère.

L'âme. — Oh ! oui, j'ouvre mon âme à l'espérance : c'est si doux ce que votre Père veut de moi, c'est si beau ! Et vous, ô Jésus, n'êtes-vous pas la pitié incarnée qui relève, et aussi l'amour divin qui transforme !

Ce que Dieu voit

Nos âmes ont une physionomie, des traits, de la beauté ou de la laideur, comme nos visages. C'est une réalité que Dieu voit.

Saint Ignace enseigne que le péché resterait une laideur, alors même qu'il ne serait pas défendu.

Ce qui est péché, c'est ce qui est contraire à l'**ordre des choses** établi de Dieu, à son idéal, c'est donc une **déformation.**

Or, qu'est-ce que la tiédeur?

C'est le laisser-aller, et le laisser-aller d'une nature viciée dès son origine.

Tel qui, de prime-abord, vous dira de bonne foi : je n'ai rien à cacher, n'aura qu'à jeter un regard plus profond en lui-même et il rougira. Que d'intentions intéressées ou basses que l'on n'avouerait à personne ! Que de sot amour-propre ! Quels désirs ! Quels rêves insensés ! Que de circonstances inconnues qui, mises au grand jour, seraient un déshonneur ! Exemple :

une personne honorable surprise en flagrant délit de mensonge.

Plus on est près de l'idéal, plus on se reproche ces difformités. Ceux qui s'en sont détournés ne les voient plus; mais Dieu les voit et il s'en éloigne.

Ce que Dieu ressent

Rappelez-vous ce qu'Il a dit du tiède. Ce qu'Il a dit, Il le sent; et ce dont Il menace, Il le fait. « *Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche.* » Quoi ! cette parole est bien de ce Dieu qui aime et qui pardonne ! Comment peut-il se trouver dans ce même cœur, à côté des affirmations de l'amour le plus tendre, les menaces les plus méprisantes de son aversion? C'est que plus un cœur est aimant, plus il se révolte au contact de l'ingratitude.

Vous ouvrez vos bras à un ami en lui disant les plus douces paroles, mais au même instant vous le sentez dédaigneux; est-ce que vous ne vous éloignez pas de lui avec une sorte d'horreur? Non, les fautes les plus graves de ceux qui ne le connaissent pas ne sauraient affliger Dieu aussi sensiblement que les nôtres, fussent-elles plus légères. N'est-ce pas sur ses amis que l'on compte? N'est-ce pas par eux, hélas ! que l'on souffre parfois le plus !

A notre époque de défection générale, Jésus semble nous regarder avec ses grands yeux

éplorés qu'il promenait un jour sur un auditoire de Galilée. Il venait de révéler d'avance son Eucharistie. Il ne fut pas compris. Beaucoup de ses disciples scandalisés lui tournaient le dos et s'en allaient. Entendez-vous le Sauveur s'adressant à ceux qui restent : « *Et vous aussi voulez-vous me quitter?* » — Ceux qui restent à cette heure, c'est nous !

A cet accent, les disciples fidèles se pressent autour de leur Maître toujours aimé, en s'écriant : « *A qui irions-nous? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle* ! »

Méditez cette scène. Prenez un parti nettement.

Pas de milieu; de nos jours, il faut être avec Jésus-Christ ou le quitter ostensiblement.

Cela seul est digne — mais rester avec lui par position, par habitude ou par l'unique peur de l'enfer, sans amour enfin, c'est ineptie ou calcul, et Jésus n'en veut pas !

Responsabilité imprévue

Une considération à laquelle on ne pense presque jamais, c'est celle des responsabilités encourues.

Il s'agit ici des responsabilités à l'égard des autres, et en particulier de celles qui résultent de nos insuffisances coupables.

Vous avez autour de vous des personnes chères qui ne vivent pas chrétiennement; c'est

une peine pour vous, peut-être; demandez-vous si ce ne devrait pas être un remords.

Mais qu'y puis-je pourtant?

Ah ! si, plus jeune, vous vous étiez préparé à ce rôle possible; si, sans le prévoir, mais correspondant à la grâce qui vous le destinait, vous aviez acquis cette foi ardente, cet amour profond qui seuls se communiquent; si, fidèle à Dieu, vous vous étiez élevé à ce crédit qui ait sûrement écouter les prières; si votre caractère mieux formé et vos qualités plus frappantes vous avaient accrédité auprès de ceux que vous deviez sauver, vous n'auriez pas, à cette heure, cette tristesse et cette responsabilité.

Sachez-le bien, et cela donne l'explication de tant de prières et de tant d'initiatives stériles dans les milieux les plus chrétiens, c'est que **l'intensité seule est féconde** : féconde parce que Dieu la bénit; féconde parce que les hommes y voient comme la manifestation du divin; féconde parce que, seule, elle met en jeu toutes nos ressources. Et vous ne seriez pas résolu à sortir, coûte que coûte, de cette tiédeur qui vous rend incapable d'un bien que seul peut-être vous pouvez accomplir? — Vous ne prendriez pas en aversion ces défauts qui demeurent l'obstacle à votre influence et la cause des murmures qui discréditent la religion elle-même? Vous ne reprendriez pas les prières, les exercices de piété, les communions qui vous pénétreraient de Dieu et vous rendraient puissant sur son cœur?

Si vous êtes jeune, préparez-vous.

Si vous êtes âgé, réformez-vous et réparez.

Ne derelinquas me, neque despicias[1]

Abandonné : comme un pauvre enfant sur les grands chemins ! seul ! sans orientation... sans ressource... sans personne qui l'aime... O Dieu, ô Père, me délaisserez-vous ainsi parce que je suis coupable? Je le mériterais, je l'avoue; je lasserais toute patience qui ne serait pas la vôtre, j'en conviens.

Tant de fois vous avez essayé de me relever tout à fait; tant de fois vous m'avez indiqué le chemin qui conduit à la paix, à la lumière, vers les hauteurs. Tant de fois vous êtes allé jusqu'à me porter dans vos bras par la douceur que vous me donniez à me sentir pardonné, soutenu, aimé.

***

Vous fondiez sur moi de belles espérances; vous vouliez faire de mon âme une âme généreuse. Entourage, instructions, grâces intimes, vous m'aviez tout donné... et voilà que vous me retrouviez tiède, sans idéal, sans goût ! Voilà que je suis pour votre cœur une déception !

***

Si vous me délaissez, que deviendrai-je? Vous me verrez plus mauvais encore, plus indigne de vous. Si vous me délaissez, où irai-je? Sans doute, hélas ! vers toute chose humaine qui

1. Ne me délaissez pas, ne me méprisez pas !

me plaira... et vous me perdrez tout à fait, et je ne serai plus votre enfant, et l'on dira : Son père l'a abandonné !

***

Méprisé : Je serais méprisé par vous, méprisé comme un objet de rebut qu'on rejette, comme un être sans valeur dont on ne saurait rien attendre !

***

Et dire que c'est juste, que je n'ai ni beauté, ni vertu, ni force morale; qne j'ai tout affaibli, tout rapetissé, tout terni, dans cet être sanctifié par le baptême, par la première communion, par un nombre de grâces incalculables...

***

Mes qualités humaines ont partagé cette déchéance : je ne suis pas vraiment bon, indulgent, patient, désintéressé. J'afflige ceux mêmes qui me sont chers, et ce que je déplore aujourd'hui je le recommencerai demain !

***

O mon Dieu, malgré tout, « *ne me dédaignez pas, ne me méprisez pas, ne me rejetez pas* ! » vous seul n'en avez pas le droit, car vous êtes mon Père ! Est-ce qu'un père d'ici-bas ne garde pas toujours quelque espoir en son fils? et si ce n'est là chez lui qu'une pure illusion, illusion sublime qui n'a d'autre raison d'être que

l'amour paternel, illusion sainte qui tient ouverte la porte du repentir, elle lui vient de la nature; de cette nature que vous avez vous-même pétrie de vos mains et faite à votre image. Et vous l'auriez donnée comme une perfection à un être borné, et vous ne la garderiez pas dans l'infini de votre miséricorde? Alors ne laissez plus répéter dans vos églises cette parole d'espoir et d'amour qui ne serait plus vraie : « *Nul n'est aussi père que Dieu !* »

Ut quid Domine, recessisti longe? [1]

Ce lointain brumeux où tout se noie... cette impression vive de solitude dont on est saisi... ce sentiment de frayeur à se voir si petit, si faible et si seul !... « *O mon Dieu, pourquoi vous retirer de moi si loin !* »

***

Autrefois, je marchais confiant près de vous; je suivais paisiblement la route que m'indiquait votre regard. Dans la fatigue ou le danger, je me suspendais à votre main par la prière. Il y avait le long du chemin beaucoup de fleurs et sur mon front beaucoup de lumière. « *O mon Dieu, pourquoi vous être retiré de moi si loin !* »

1. Mon Dieu, pourquoi vous retirer de moi si loin?

si loin que je ne puis distinguer rien de vous ! si loin que je ne puis me faire entendre !

***

« *Je crie vers vous et toujours le même silence !* » Mon gémissement serait-il trop faible? Votre cœur resterait-il muet? Quoi ! pas une parole, aucun accent d'amour, de foi, de repentir sensible ne s'éveille au sein de mon âme troublée ! C'est le vide; et ce vide ressemble à la mort.

***

Je crie vers vous, je prie ! Tel un pauvre enfant qui se lamente sur le seuil de la maison paternelle, fermée pour lui ! S'il interrompt sa longue plainte, c'est pour prêter l'oreille. Peut-être va-t-on lui répondre? Peut-être entendra-t-il des pas qui s'avancent vers lui?

***

Oh ! pourquoi ce silence? Parlez-moi, parlez-moi, ne fût-ce que pour me reprocher mes fautes, mes indélicatesses, tant de promesses non tenues, tant de sacrifices refusés et ces indignes préférences qui ont blessé votre cœur; mais de grâce, ô mon Père ! pas de silence, il ressemble par trop à la mort !

***

« *Respice in me !* » Fussiez-vous près de moi, si vous ne me regardez pas, nous sommes bien

loin l'un de l'autre. Oh ! ce regard qui se détourne, comme il sépare ! Le regard, c'est l'âme qui s'ouvre. Regardez-moi afin que je sache ce qu'il y a dans votre âme pour moi.

***

« *Regardez-moi !* » non pas de ce regard universel qui s'étend à tout être, mais de ce regard de tendresse qui est le regard du Père, cette tendresse fût-elle une tendresse attristée.

***

Oh ! des regards qui se rencontrent enfin, des yeux qui, de part et d'autre, se remplissent de larmes, larmes de repentir et larmes de pardon, larmes d'amour des deux côtés. Qu'on voit de douces choses à travers ces larmes qui troublent la vue délicieusement !

***

Votre regard, ô mon Dieu, quand me le rendrez-vous? Votre voix, quand me la ferez-vous entendre? Votre présence tant désirée, quand la retrouverai-je? Je me repens, je souffre et j'implore !

Appel à la confiance

Jésus. — Mon enfant tant aimé, penche ton front sur ma poitrine; viens te ranimer au

contact de mon cœur, je ne te veux plus tiède, oh ! plus jamais !

***

Je vois ce qui te décourage : tu voudrais devenir meilleur, mais tout d'un coup, mais sans défaillances nouvelles. C'est trop vite et ce serait trop beau ! Tout arrive par gradation : le jour avance par petits progrès, la plante s'élève par petites poussées, l'âme s'améliore par efforts successifs... Tu me sais très bon. Fais un pas aujourd'hui et, si tu tombes, je te relèverai. Abandonne à ma Providence le jour de demain. La misère humaine est le triomphe de ma bonté toute-puissante : elle devient la sainteté et elle reste humble.

***

Ce prodigieux amour t'étonne. Est-il donc bien réel? Est-il si persistant? — Écoute, tu vas comprendre quelque chose de ce mystère; le Ciel te le montrera plus avant, mais ses profondeurs resteront éternellement plongées dans l'infini. Je t'aime ainsi, parce que tu es de ma race, « *de ma chair et de mes os* » : mon sang circule dans ton être régénéré. — Mon amour pour toi n'est pas un amour de bienveillance, de bonté, d'amitié seulement, c'est un amour de **paternité** : tu es cette extension de soi que le père poursuit dans son enfant [1].

1. Dieu n'est vraiment le Père de l'homme que par la communication de sa grâce. En le créant, il ne lui donne rien de sa nature. Ainsi, le chrétien seul a « *le droit de lancer vers lui ce cri* qui attendrit ses entrailles : *O mon Père, in quo clamamus : abba, Pater* ! »

Ces liens sacrés, seras-tu le seul à ne les point sentir quand rien ne me les fait oublier? Et si je te demande, si je t'adjure en ce moment de t'en souvenir, c'est pour obtenir de toi une seule chose, ta confiance! mais une confiance décidée, vaillante, indestructible. Pauvre découragé, lève-toi! Pauvre esclave, brise tes chaînes! Enfant de Dieu, laisse-toi conduire par la main à des destinées plus heureuses!

Protestations et prières

En vous entendant, ô Jésus, j'ai senti passer sur mon âme un souffle d'en haut. Fraîcheur d'espérance, appel divin, écho d'un amour ignoré, ce souffle vainqueur m'apporte la vie. Une âme nouvelle tressaille en moi, et le monde, et le devoir, et l'éternelle destinée m'apparaissent dans une clarté sereine.

Je me sens vouloir enfin, et vous n'attendiez que cela! Vouloir, c'est vous tendre la main loyalement; vouloir, c'est se ranger à votre suite; vouloir, c'est écarter les obstacles et prendre les moyens, et je le veux. — Plus de demi-volonté; plus de demi-mesures; plus de ces secrètes attaches, qui, silencieusement, ramènent à l'esclavage; plus de tiédeur enfin; je veux prier, agir, aimer.

Ah! que n'ai-je voulu plus tôt! Que d'années mortes et que de forces éteintes! Que de souffrances pour votre cœur!... Et je vous parlais des lèvres et je vous recevais dans la Communion et je ne vous connaissais pas, vous sans qui l'on ne peut ni vouloir, ni vivre!

Et je ne vous connaissais pas, parce que je

n'élevais pas, je ne plongeais pas mes regards dans la prière. On ne distingue vos traits qu'à la clarté qui vient du ciel !

O prière confiante, parce que tu t'adresses à une bonté toute-puissante ; prière humble, parce que tu pars de ma misère ; prière continuée en dépit des froideurs les plus désespérantes, tu seras mon salut !

***

O Jésus, la grâce que je vous demande, grâce des grâces, c'est la grâce de prier toujours. Je le sais, la prière n'est pas essentiellement un transport ou une douceur, elle est plus que cela, elle est l'aide nécessaire, **le moyen** : moyen de retour, moyen de persévérance, moyen de sainteté parfaite ; — moyen normal dans l'ordre surnaturel où rien ne nous est dû ; — moyen voulu du Père céleste pour établir des rapports incessants entre l'indigence universelle et l'inépuisable richesse... O prière, instrument de pitié et de grandeur suprême, tu resteras mon solide espoir !

***

O Marie, mère tout à fait mère, par qui toujours Jésus nous vient, c'est par vous que je le retrouve ! — Oh ! que vos bras ont dû se lasser à le tenir si longtemps devant mon indifférence et que je vous aime de n'avoir pas désespéré de mon cœur. — A mon tour, présentez-moi, donnez-moi à Jésus. Il est trop votre fils pour dédaigner cet être inutile, pauvre, tremblant, qui a besoin de Lui ! O mère, tout à fait mère, faites que, désormais, vos deux enfants ne se séparent plus !

Ferme Propos

La contrition a ranimé vos bons désirs; vous vous sentez tout changé! Mais vous n'êtes changé, remarquez-le bien, que dans l'ordre du **sentiment,** du bon vouloir; vous ne serez changé foncièrement que lorsque votre vie sera améliorée; or, l'amélioration ne se produit que par des **résolutions** éclairées, prudentes et précises.

C'est à cela que doit aboutir votre préparation, sous peine de n'avoir soulevé que des désirs sans lendemain.

Dans l'examen de vos fautes et dans la recherche des causes qui les ont amenées, vous avez déjà découvert le défaut qui s'oppose le plus à votre progrès. Le moment est venu de déterminer les **moyens** de le réduire.

Vous les trouverez en abondance sous ce titre : **Traitement** (pp. 144 et 205). Servez-vous-en lorsque vous disposez d'un temps assez long. — Des indications plus courtes vous sont données vers la fin du volume sous ce titre : **Se perfectionner** (p. 248). Elles ont l'avantage de signaler plutôt la qualité à acquérir que le défaut à combattre, ce qui est une méthode plus large et plus encourageante.

Tout en lisant, tout en cherchant votre sujet, tout en le disposant pour le mieux, arrêtez-vous de temps en temps pour adresser quelques invocations pressantes au Saint-Esprit, au Sacré-Cœur, à la Très Sainte Vierge, à tel saint en qui vous avez une particulière confiance :

« O Esprit-Saint, éclairez-moi. — O ma bonne Mère, aidez-moi; je vous en supplie par le Cœur de votre divin fils ! » — Toute œuvre de salut doit être baignée de prière.

Arrivez-en à déterminer un point tellement net que vous disiez avec satisfaction : c'est cela ! et que vous puissiez le proposer de vous-même au confesseur, car son rôle n'est pas de vous épargner ce travail.

Le tableau indicateur, qui se trouve à la dernière page du volume, vous sera du plus grand secours pour obtenir cette clarté. Tenez-le sous vos yeux; répondez mentalement aux quatre questions qui y sont posées; et, si vous en avez le courage, mettez par écrit, au premier moment libre, la réponse qui s'est déjà fixée dans votre esprit.

Voici, du reste, quelques sujets de résolutions disposés d'après ces données; ils pourront toujours vous servir d'exemple et quelques-uns probablement s'adapteront à vos besoins. Vous en trouverez aussi de fort utiles dans notre petit livre intutilé : *Pratique de l'Examen particulier*, d'après saint Ignace. (Voyez surtout p. 35 et suivantes).

Sujets d'examen particulier

1° Je m'observerai sur **mes prières.**

2° Je prends, comme moyen, de n'en faire aucune sans m'être mis **sérieusement en la présence de Dieu.** ((Chaque soir, constater le résultat).

1° Je m'observerai sur les **aspirations** vers Dieu.

2° Je prends comme moyen, d'en faire une à chaque changement d'occupation.

Ou bien deux le matin et deux le soir. (Marquer le résultat).

1° Je m'observerai par rapport à telle **affection excessive.**

2° Je prends comme moyen, de faire un **acte d'amour** de Dieu **chaque fois** que la pensée de **cette affection me saisira.** (Marquer le résultat.)

1° Je m'observerai sur telle **aversion.**

2° Je prends comme moyen de me forcer à **penser aux qualités** de cette personne, de chercher l'occasion **d'en dire du bien** et **d'éloigner** toute pensée défavorable, fût-elle fondée. (Combien de fois l'ai-je fait?)

Je m'observerai sur la **dissipation.**

Je prends comme moyen de **renouveler** cette résolution dès mon lever, puis deux fois dans la matinée et la soirée. — Autre moyen, m'imposer une **pénitence** quand je me serai laissé

aller véritablement à la dissipation — ou encore me fixer des **moments de silence** absolu de temps en temps.

Je me propose de recourir particulièrement à la **miséricorde.**

Divers moyens : 1° Je choisirai quelques courtes **invocations** au Sacré-Cœur, et à la Très Sainte Vierge; je les réciterai de temps en temps; chaque soir, j'en marquerai le nombre.

2° Je chercherai l'occasion de **faire plaisir à Dieu** au moins deux fois par jour, mais très nettement et en le lui faisant filialement remarquer.

3° Je raviverai le **sentiment de ma misère** à certains moments, par exemple avant chaque prière — ou en me mettant **à genoux exprès** et **baisant la terre** à tels moments.

Je m'observerai sur les **rêveries** et **pensées fâcheuses.**

Je prends comme moyen de porter ailleurs mon attention dès qu'elles se présenteront. — (Si l'on a un assez grand esprit de foi) : je jetterai un coup d'œil sur Dieu qui lit dans mon cœur, sur le Ciel et l'Enfer. — Si on le peut, baiser un crucifix ou mettre la main sur son cœur en signe de protestation.

Je veux cultiver le sentiment de la **dignité personnelle.**

Je prends comme moyen de n'agir jamais, même dans les moindres occasions, par un motif que je n'oserais pas faire connaître —

ou mieux de donner à mes principales actions un motif élevé. — (Marquer le nombre des actes faits ainsi durant la journée). — Autre moyen : je maintiendrai une dignité aisée dans ma manière de parler, de rire, etc. (Soyons distingués, disait le P. de Ravignan à son frère lorsqu'ils étaient encore dans le monde.)

Je veux développer en moi **la bonté.**

Nombreux moyens : 1° je m'appliquerai à ne faire **de la peine** à personne et j'y porterai toute mon attention. — Je me punirai même des fautes de surprise (contrarier, contredire, traiter avec quelque mépris ou dureté, laisser voir qu'on s'ennuie, etc.)

2° Je serai plus **expansif** avec mes amis et surtout j'entrerai mieux dans leurs goûts au lieu de penser aux miens. Je me demanderai le soir si je les ai laissés contents de moi.

3° Je serai **aimable** envers chacun sans affectation; je le ferai non en vue de l'estime, mais vraiment pour être bon. Je m'appliquerai à faire parler les autres plutôt qu'à parler moi-même, etc. — (Me demander le soir à qui j'ai fait plaisir dans la journée).

4° Si je surprends quelque mouvement d'égoïsme, je le réprimerai sérieusement (prendre la place la plus commode, choisir ce qu'il y a de meilleur, occuper trop de soi, etc.).

Je me surveillerai sur l'**égalité d'humeur.** — (Changement brusque à la suite d'une contrariété, mouvements de gaieté exubérante, em-

portement dans les contradictions, tristesse subite, air maussade, etc.)

Comme moyen : me retenir, m'apaiser, même **au-dedans.** — Au contraire, sortir de moi pour éloigner la tristesse.

Je m'observerai sur le manque de **surnaturel** : 1° dans ma vie (suivre ses goûts, ne point se gêner, etc.); ou 2° dans mes sentiments (ne consulter que la convenance, la raison, presque jamais Dieu, ses intérêts et ses désirs).

Je prends comme moyen de m'imposer matin et soir une ou deux mortifications (se contenter des plus faciles, les spécifier s'il se peut) — ou encore : j'aurai soin d'offrir à Dieu telles et telles de mes actions avant de les faire. — Je prendrai quelques moments dans la journée pour me remettre pleinement sous son influence directe.

Je m'observerai par rapport à l'**empressement.**

Je prends comme moyen de m'arrêter plusieurs fois par jour pour réfléchir à ce que j'ai à faire (déterminer d'avance ces moments), — m'imposer quelques minutes de silence absolu, — me retirer à l'écart, — parfois me mettre à genoux dans ma chambre.

Autre moyen : m'arrêter avant de prendre une satisfaction légitime comme, par exemple, avant de m'approcher du feu, de lire une lettre, de me livrer à une occupation qui plaît, etc.

Je m'observerai sur la **préoccupation.** Je prends comme moyen : un acte de confiance en Dieu à **chaque** occasion.

Je m'observerai sur la **sensibilité.** Je prends comme moyen, de réagir très vite et très complètement contre toute impression qui trouble, qui égare et qui rend malheureux.

Je m'observerai sur la **tristesse.** Je prends comme moyen d'écarter ce qui entretient cette disposition (trop penser à ses peines, — en parler inutilement).

Autre moyen (le plus efficace) : je maintiendrai à ma physionomie un air ouvert et presque joyeux.

Je m'observerai sur une certaine **aigreur** qui empoisonne ma vie ou qui afflige mon entourage.

Je prendrai comme moyen de multiplier les actes intérieurs qui **adoucissent** l'âme : acte d'espérance, d'amour, d'abandon.

Autre moyen : j'éloignerai fidèlement les pensées qui **renouvellent** ces impressions.

Ou encore : je m'appliquerai à faire plaisir aux personnes qui m'entourent.

Je m'observerai sur le **découragement.**

Je prends comme résolution de mieux faire

telle et telle prière : de mieux accomplir tel et tel devoir (avoir soin de marquer le soir).

Autre moyen : recourir à la Très Sainte Vierge, au Sacré-Cœur (fixer le nombre de ces retours et, le soir, marquer le résultat).

Si j'ai été lâche et que je me sente repris de découragement, je m'imposerai de faire aussitôt après une chose agréable à Dieu.

Je m'observerai sur la **présence de Dieu.**

Je prends comme moyen de me recueillir **plus profondément** une fois dans la matinée, une fois dans la soirée (plus souvent si l'on s'en croit capable).

Ou bien : je m'imposerai (tant de fois) quelques minutes de silence, pendant lesquelles, tout en travaillant, je me tiendrai sous le regard de Dieu. Ou encore : je me recueillerai à chaque changement d'occupation importante.

Je m'observerai sur la **conversation** avec Dieu.

Je prends comme moyen d'exprimer à Dieu tel sentiment au moins deux fois matin et soir (déterminer cette pensée, choisir celle qui touche le plus, au besoin adopter quelques invocations connues).

Exprimer : ne pas se contenter de **sentir** vaguement. C'est un conseil de la plus grande **importance.**

Au Confessionnal

On a pu réciter le *Confiteor* avant d'entrer, si beaucoup de personnes attendent. Dans ce cas, après avoir dit : *Bénissez-moi mon Père, parce que j'ai péché,* on commence ainsi : *A ma dernière confession, qui date de telle époque, j'avais promis de m'observer sur* **tel point** *et d'employer* **tels moyens...** *il y a du mieux en ceci et du relâchement en cela. Je l'attribue à* **telle cause.** — Entrez dans les détails.

Accusez ensuite vos fautes, en petit nombre, avec peu d'explications; puis ajoutez : *Je m'accuse encore de tous les péchés que je puis oublier, de tous ceux de ma vie et particulièrement de ceux que j'ai commis en telle matière.*

Après cela, on soumet au confesseur la **résolution** particulière que l'on a prise et les **moyens** que l'on a déterminés.— On reçoit ses avis avec une obéissance confiante.

Nota bene : Ne pas interrompre — ne plus chercher ce qu'on **sent** avoir oublié — l'important est d'entendre Dieu dont le prêtre est l'organe — la lumière, qui est un don surnaturel, se trouve être en rapport, non point avec les exhortations qui sont faites, mais avec les **dispositions** qui les accueillent.

Au moment de l'absolution, entendre Jésus-Christ lui-même vous dire : « *Tes péchés sont pardonnés. Va en paix, aime davantage* ».

Après la Confession

1. Écartez toute préoccupation, faites dominer la **joie** et la **reconnaissance.**

2. Renouvelez vos résolutions. — Une manière bien filiale, de les rendre plus précises et plus vivement senties, serait de les répéter **explicitement** à Notre-Seigneur, en vous rapprochant pour cela du tabernacle. — Avant de vous éloigner, vous courberez la tête et vous lui demanderez de vous bénir.

3. Il est bon de faire sa pénitence le plus tôt possible. — La pénitence sacramentelle oblige toujours, comme une dette; il faut donc accomplir celles qu'on aurait retardées, même depuis plusieurs confessions.

Presque toujours l'effort s'arrête après la confession, et que c'est dommage !

— Ne voyez-vous pas qu'à cette heure votre âme purifiée possède, avec sa vie divine, une vigueur rajeunie? C'est le moment de parler, de chanter. Vous avez le droit d'affirmer votre amour; vous avez le devoir d'exhaler votre reconnaissance; et si votre pauvre cœur meurtri ne sait point encore trouver des paroles pour s'exprimer, que votre foi lui en suggère. Elles seront vraies, sinon sensibles. Accepteriez-vous d'être ingrat?

Comment vous arracher sitôt des bras qui se sont ouverts pour pardonner? Comment ne

pas prolonger le bien-être de se sentir revivre?

— N'avez-vous pas aussi à **prévoir**? Hélas! que vous dit le passé?... Ne laissez pas éparses et vagues vos ébauches de résolutions... La légèreté se contenterait du pardon, mais l'esprit sérieux cherche la **persévérance,** et l'esprit de foi doit crier après le **secours** dont il sent le besoin.

Voici quelques formules qui répondent à ces divers objets.

§ I. — Non moriar, sed vivam!

Non! je ne mourrai pas, mais je vivrai!
(Ps. CXVII.)

Nota. — Ces sentiments conviennent particulièrement aux âmes qui sortent d'un état grave.

***

C'est un malade qui revient à la vie.

Impression de soulagement : il a tant souffert! — Impression de délivrance : le danger était si grand! — Impression d'espérance : un horizon vaste et serein s'ouvre devant lui!

C'est la vie qui s'insinue dans toutes les fibres de son organisme, lui faisant sentir sa chaleur, son bien-être, son besoin d'action : « *Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai!* »

***

C'est un voyageur imprudent qui sort d'un abîme.

Abîme obscur : impression de la lumière retrouvée; aspect comme nouveau de toutes choses; toutes choses plus belles que jamais!

Abîme fangeux et fétide; impression persistante de dégoût, dégoût de ces fanges senties, touchées, dégoût de soi-même. N'en garde-t-on pas quelque trace, quelque odeur?

Abîme profond où siégeait la mort : impression d'étonnement; est-ce bien moi? Ce qui s'est passé n'est-il point un rêve? — Impression de ravissement : l'air, le soleil, la terre, les mille joies de ce monde me sont donc rendues! « *Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai!* »

***

C'est un condamné à mort qui reçoit inopinément sa grâce.

Mille fois, malgré lui, il avait vu en une image saisissante le lieu même du supplice, le public avide et hostile, l'instrument de mort, le brusque saut dans le noir : impression de crainte angoissante qui oppresse la poitrine, trouble le cerveau et fait sourdre de tous les membres une sueur froide!

Il est gracié, il est libre. « *Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai!* »

Impression d'immense détente : il voit fuir toutes ces lugubres images de la veille, il respire, il se ressaisit, il renaît.

Impression d'exubérante reconnaissance : il remercierait l'univers et les hommes qui n'ont rien fait pour lui, et jusqu'aux choses inconscientes, car sa joie déborde!

Impression d'une vie à refaire : ce sera une vie digne, une vie qui effacera le passé. Rien ne sera pénible, au sortir de telles angoisses.

***

Toutes ces impressions diverses, comme des cordes vibrantes, entonnent un hymne de reconnaissance sur ces paroles répétées sans fin : « *Je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je chanterai l'œuvre de mon Sauveur. Il a dû me châtier, et il ne m'a point épargnée; cependant, il ne m'a point livrée à la mort. Ouvrez-moi les portes de la vertu, les portes de ce temple où l'on rend grâce à Dieu, de ce temple où n'entrent que les justes.* (*Ps.* CXVII).

***

« *Non, je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je dirai partout que vous avez exaucé ma prière et que vous vous êtes fait mon salut. Que toute créature, s'unissant à ma louange, répète avec moi : Dieu est bon, et sa miséricorde est immense : les siècles des siècles ne l'épuiseront pas!* (*Ps.* CXVII).

***

« *J'attendais, j'attendais toujours et le Seigneur s'est enfin abaissé vers moi. Et il a exaucé ma prière et il m'a retiré de cet abîme de misère et de boue. Il a établi mes pieds sur le roc solide; il m'a montré le chemin qui conduit à la vie; il a mis sur mes lèvres ce cantique nouveau, cet hymne à mon Dieu!* » (*Ps.* XXXIX).

***

Je le chanterai dans mes prières mieux faites et dans mes aspirations plus fréquentes; je le chanterai par les accents d'une foi plus consciente et d'un amour plus expressif; je le chanterai par une vie nouvelle, vie d'efforts et de générosité, vie de repentir et de bon exemple. « *En me voyant meilleur, les hommes étonnés s'écrieront :* « *Voilà les miracles que sait faire la confiance en Dieu !* » (*Ps.* XXXIX).

***

Oh ! non, je ne veux pas mourir, mais je veux vivre; je ne veux plus m'approcher de la mort; je ne veux plus descendre dans la nuit du mal qui conduit à l'abîme; je veux vivre et glorifier Dieu !

§ II. — Custodi me, Domine ut pupillam oculi

Préservez-moi, Seigneur,
comme la prunelle de vos yeux.
(Ps. XVI.)

Nota. — Ces sentiments et les suivants conviennent mieux aux âmes plus délicates.

L'âme. — Comment vous demander de si douces choses, moi qui suis sans mérite, sans vertu, hélas ! et presque sans amour? Vous n'avez nul besoin de moi, je ne saurais vous être précieuse comme l'est à l'homme la prunelle de ses yeux.

Jésus. — Ame qui m'es rendue, le pardon t'a donné toutes choses : et le mérite, et la

vertu, et l'amour. Par mon sang versé sur ta tête, mes mérites sont devenus les tiens; par ma grâce entrée dans ton repentir, les vertus commencent à renaître, et l'amour que je te témoigne ne va-t-il pas provoquer le tien? Tu est donc toute mienne, toute faite de moi. Ma vie s'est emparée de ton être renouvelé. Tu m'es précieuse comme ce qui m'a coûté bien cher, et je t'entoure de soins comme on fait d'un objet très fragile; redis donc sans hésiter cette parole qui t'étonne : « *Préservez-moi comme la prunelle de vos yeux.* » Cette parole, c'est moi qui l'ai mise dans les chants des prophètes longtemps avant de l'apporter sur la terre et c'est moi-même qui la place aujourd'hui sur tes lèvres; elle n'est pas plus douce que ne l'est mon cœur!

L'âme. — Oh! qu'il doit être doux, en effet, ce Cœur que traduit cette douce parole! Je commence à souffrir de vous avoir tant affligé! Je ne vous connaissais pas, et je vous aurais moins connu, ce me semble, si mon indifférence et mes fautes ne m'avaient fait mesurer votre miséricorde. Oh! qu'il faut être bon pour aimer l'être que je suis! J'entrevois ce que c'est qu'une bonté divine, et j'en suis étonnée, émue, heureuse et confuse. Qu'il y a loin des sentiments de l'homme aux sentiments d'un Dieu!

Eh bien! puisque je vous suis si profondément chère, puisque mes fautes vous seraient cruelles, puisque votre tendresse veut avoir besoin de mon amour filial, je l'accepte, cette trop belle formule, je la recueille pieusement et je la redirai sans cesse : « O mon Dieu, ô

mon Père, ô mon Jésus, « *préservez-moi comme la prunelle de vos yeux* ». Je suis délicate comme elle, comme elle exposée à mille accidents du dehors, et vous dites que je vous suis également précieuse. Oh ! pour moi et pour vous plus encore, gardez-moi bien !

§ III. — Sub umbra alarum tuarum

A l'ombre de vos ailes !

(Ps. XVI.)

Cet abri doux et sûr, ô Cœur de mon Jésus, j'ose le demander ! Un jour, les yeux pleins de larmes, vous nous l'avez offert en exhalant cette plainte : « *Combien de fois n'ai-je pas voulu vous réunir comme des poussins sous mes ailes, et vous ne l'avez pas voulu !* » Jésus, aujourd'hui, je veux, j'implore !

***

J'ai froid, vos ailes sont si chaudes ! j'ai peur et vos ailes sont un vrai refuge ! Qui m'en arracherait? Elles sont aussi fortes pour défendre que douces pour choyer !

***

Sans cesse en contact avec le cœur, initiées à tous ses battements, les ailes sont instinctivement maternelles. Le petit poussin qui s'y cache et s'y perd, semble ne faire qu'un avec sa mère et vivre encore de sa vie. O Jésus, que je voudrais me perdre en vous, vivre de votre vie et ne plus m'exposer aux dangers d'où je sors !

***

Je suis si bien là, enveloppée de votre tendresse ! Sous cet abri, je veux prendre des forces, je veux grandir ! Vers cet abri, je veux me retirer parfois durant le jour et bien vite au moindre danger ! Il n'est pas de lieu, il n'est pas d'heure, où vos ailes ne restent ouvertes pour me recevoir.

***

Vos ailes ! vos ailes sont plus que mon abri, elles sont mon espérance. N'êtes-vous pas l'aigle royal qui monte dans les hauteurs et de là fixe le soleil? Ah ! quand viendra le jour où vous m'enlèverez dans votre essor vers une sphère plus divine, où mon regard s'abreuvera des clartés d'en haut !

Vos ailes ! Oh ! prenez-moi sur vos ailes pour m'arracher à tout ce qui m'attire en bas, à cette vie sensuelle, paresseuse et lâche; à cette vie sans élan, sans grandeur, qui, dans son terre à terre, oublie le Ciel !

Vos ailes ! oh ! vos ailes pour tendre à la perfection ! Vos ailes, vos ailes pour voler un jour vers l'infini !

§ IV. — Qui se existimat stare videat ne cadat

Que celui qui se croit affermi
prenne garde à la chute
(I. *Cor.*, XII.)

Nota — Ces sentiments visent la persévérance

« *Qui se existimat stare* », vous voilà sur pied, debout, en marche, plein d'assurance en votre

vigueur reconquise : vous vaincrez les difficultés; vous surmonterez les obstacles, et, dans votre confiance, vous vous demandez à cette heure s'il y a même des difficultés et des obstacles.

« *Videat.* » — Ouvrez les yeux. Regardez d'abord la triste humanité. Ne distinguez-vous pas des victimes gisant çà et là, le long de la route, dans ses fossés, au fond de ses précipices..., et ils étaient partis comme vous, le pied alerte, le cœur léger.

Les uns, succombant à la fatigue des premières étapes, se sont assis. Une torpeur lourde a paralysé leur attention. Le froid de la nuit tombant sur eux a glacé leur bonne volonté. — Quoi ! morts, rien que pour s'être arrêtés? Hélas ! oui, la terre est un de ces climats meurtriers, où la vie cesse dès que cesse le mouvement qui l'entretient.

— D'autres, attirés par la curiosité de l'inconnu, se sont penchés vers l'abîme : ils ne prévoyaient pas le vertige qui s'empare des sens et les voilà tombés dans les pires folies, presque sans le vouloir et avec l'intime honte de leur témérité.

« *Videat.* » — Mais laissons là l'exemple des autres, laissons les perspectives de l'avenir, évoquons un passé, le vôtre. Il y a quelques années, quelques mois peut-être, vous étiez debout et en marche, plein d'ardeur comme aujourd'hui. Et depuis ces années, ces mois, ces semaines peut-être, que de fautes ! Quelle vie ! Et ces alternatives de chutes et de relèvement, combien de fois se sont-elles tristement succédé?

Ah ! de grâce, méditez cet avertissement divin : « *Que celui qui est debout et qui se croit solide se tienne sur ses gardes* », car si la chute est facile, la rechute l'est bien plus encore

---

O mon Dieu, armez-moi de cet esprit de crainte qui avertit du danger; animez-moi de cet esprit de confiance qui fait prier !

En me rendant tous mes droits et tous vos secours, vous ne changez rien aux conditions de la liberté humaine qui fait elle-même son propre sort. Je peux rester pauvre au milieu des richesses, si je ne les emploie pas; je peux tomber, je peux périr malgré votre amour paternel, si je ne lui donne pas le droit de ne sauver.

Oh ! vouloir et prier, craindre et aimer, être humble et confiant; oh ! ne jamais rester à terre et finir par ne plus tomber !

O Marie, regardez devant mes pas et, au moindre danger, comme les mères, dites-moi tout bas : prends garde, mon pauvre enfant !

PRATIQUE

PROGRESSIVE

DE

LA CONFESSION

Méthode

I. Son esprit. — II. Sa pensée maîtresse. — III. La base de ses divisions. — IV. Divisions théoriques et divisions pratiques — V. Succession des états de la vie spirituelle. — VI. Marche de cette méthode.

I. — Ce livre procède à la fois de saint Ignace et de saint François de Sales. Il emprunte au premier plutôt ses méthodes, au second plutôt son esprit.

En appliquant à la confession la méthode de l'examen particulier, il lui communique la netteté et la vigueur qui caractérisent le puissant auteur des *Exercices*. En se pénétrant des doctrines si lumineuses et si suaves du Docteur de la piété, il s'adapte plus facilement aux pauvres âmes de notre temps qui ont besoin d'être encouragées.

II. — La **pensée maîtresse** de cette méthode est de **spécialiser l'effort.** Voilà pourquoi elle institue autant de traitements spéciaux qu'il y a d'**états de la vie spirituelle** essentiellement distincts. La vie spirituelle, en effet, passe par des périodes différentes et, à chacune d'elles, ce ne sont ni les mêmes fautes, ni les mêmes dispositions qu'on y rencontre. Ce ne sont pas non plus les mêmes motifs et les mêmes moyens

qu'on peut utilement proposer. Une préparation pouvant servir à tous, resterait nécessairement confuse et peu attrayante.

III. — Pour établir des distinctions parmi ces divers états, il faut une **base.** Cette base ne peut être prise dans l'**essence** même de la vie spirituelle qui échappe à l'observation; elle se trouve dans les degrés de son **activité** qui se manifeste par des signes positifs.

C'est ainsi que nous appellerons **fervente** une âme qui accomplit fidèlement ses devoirs de position ainsi que ses exercices de piété; et **tiède,** celle qui les délaisse ou s'en acquitte très imparfaitement.

— Or, l'âme est plus ou moins active, selon que sa **volonté** et sa **nature** sont plus ou moins bien disposées.

La volonté est bien **disposée** quand elle est droite et résolue; elle l'est **mal,** quand elle est rebelle ou simplement hésitante.

Mais une volonté, même bien disposée, reste impuissante, si elle se heurte aux influences fâcheuses d'une **nature dominée par ses défauts**; elle sera, au contraire, facilement active si elle est secondée par une nature où règnent **des inclinations vertueuses** [1].

IV. — De là, nos **divisions théoriques :**

1° Volonté assez mal disposée et nature mo-

1. L'activité spirituelle dépend absolument de la grâce actuelle; mais, en fait, cette grâce agit d'après les dispositions qu'elle rencontre soit du côté de la volonté, soit du côté de la nature morale, ainsi que nous venons de l'expliquer.

rale déformée : tiédeur extrême (premier état);

2° Volonté mieux disposée, mais faible; nature moins rebelle, mais encore sans vraie vertu : tiédeur moindre (deuxième état);

3° Volonté suffisamment droite et résolue, vertu sérieuse, mais encore incomplète ou mal affermie : ferveur imparfaite (troisième état);

4° Volonté tout à Dieu et vertu affermie : ferveur complète ou perfection (quatrième état).

— Des fautes plus ou moins nombreuses résultent des dispositions plus ou moins défavorables de la volonté et de la nature morale; elles diminuent, par conséquent, à mesure que l'âme s'élève de la tiédeur à la ferveur et de la ferveur à la perfection.

Divisions pratiques. — La tiédeur et la ferveur, constituant des états essentiellement distincts, réclament des règles essentiellement différentes; il n'en est pas ainsi de leurs **degrés** qui, appartenant au même genre, se rangent tout naturellement sous les mêmes lois : ainsi, à la rigueur, deux divisions pourraient suffire; et, en fait, nous avons réuni les motifs de contrition, par exemple, qui leur sont communs; toutefois, nous exposons séparément les **caractères** qui les distinguent et les **moyens particuliers** qui leur conviennent : on ne saurait demander autant à la tiédeur extrême et à la tiédeur moindre, à la ferveur qui lutte et à celle qui règne en paix.

v. — Ces quatre états se succèdent-ils régulièrement? — Non, si l'on considère **l'ordre réel :** beaucoup d'âmes, en effet, débutent par

la ferveur, tandis que d'autres tombent d'une vie généreuse dans une vie lâche. — Oui, si l'on s'en tient à l'**ordre logique,** car il existe entre les quatre états une gradation raisonnée qui va de progrès en progrès jusqu'à la perfection. On le remarquera avec évidence en comparant les caractères indiqués pour chacun d'eux.

VI. — Toute bonne confession vise trois objets : 1° **se connaître;** 2° **se faire connaître;** 3° **se réformer.**

Dans ce but, la **méthode progressive** donne pour chacun des états de tiédeur et de ferveur : 1° Les caractères qui le distinguent et les **causes** qui le produisent; 2° un **questionnaire** indiquant les fautes qui s'y rencontrent le plus ordinairement et 3° surtout le **traitement** spirituel qui amènera la guérison.

Nota. — Disons une fois pour toutes que, selon l'usage des fidèles, le mot « **confession** » désigne indistinctement soit le sacrement de pénitence tout entier, soit la partie spéciale qui porte ce nom (**l'accusation**).

PRINCIPES

Observations préliminaires. — I. Ce qu'il faut se proposer dans la confession. — II. Ce qu'il faut éviter.

I

Chacune des institutions divines a son **idéal** qui en révèle l'utilité et la beauté.

Quand cet idéal est mal compris, l'institution se fausse et donne carrière à tous les abus. S'il est amoindri, l'institution tend à devenir stérile ou mesquine.

1° Le sacrement de pénitence est l'institution du **pardon :** le triste passé est détruit; les châtiments mérités seront épargnés; l'âme peut respirer; elle est vivante.

Mais n'y voir que le **pardon** est une conception plus ou moins égoïste et toujours insuffisante : les péchés ont disparu, c'est vrai, mais les **mauvaises dispositions,** d'où ils procèdent, **demeurent.**

2° C'est élever cette idée que d'y ajouter celle de **réconciliation :** le père et l'enfant se rencontrent dans le sentiment de l'amour retrouvé. Le pardon des fautes légères peut lui-même porter ce titre : n'a-t-on pas à se réconcilier dans les familles, après des torts peu graves, mais douloureux quand même?

3° On fait resplendir la **générosité** de Dieu quand on évoque les effets d'une absolution : la grâce sanctifiante, cette vie divine qui renaît ou qui refleurit; les mérites perdus qui sont rendus; les droits aux grâces actuelles qui sont rétablis.

4° Mais tout cela : le pardon, l'amour, la grâce, les mérites, les droits, disent trop peu; ce sont des dons ou des moyens; il nous reste à atteindre un idéal plus complet qui exprime mieux le **but solide** et **définitif,** le nœud **vital** de cette institution.

Cet idéal, c'est la **restauration** de la vie spirituelle, c'est-à-dire la reconstitution de ses vertus, le renouvellement de ses énergies, en un mot, la guérison, l'état de santé.

La méthode que nous proposons essaie de réaliser cette idée maîtresse : elle offre un vrai traitement spirituel, traitement divin et humain tout à la fois, car il est fait du sang de Jésus et de nos larmes. A nous d'utiliser un sang si précieux, à nous d'ouvrir la source de ces larmes.

L'objectif immédiat de la confession est la **guérison** de l'âme, ce qui la distingue de la direction proprement dite, dont le but est la **formation** aux vertus.

II

L'**esprit** d'une institution est la manière dont il convient de l'**entendre** et de l'**appliquer.** La confession mal comprise perd toute son efficacité.

Or, que d'obligations étroites et formalistes ne se fait-on pas ! On y dépense en pure perte son temps et ses forces. La notion du vrai but disparaît. Une sorte de mécanisme finit par s'imposer à la préparation et à l'accusation. L'esprit, absorbé par des recherches et des inquiétudes que Dieu ne demande pas, ne sait plus se porter doucement vers le progrès, et l'on voit sortir de cette torture ou des âmes broyées qui abandonnent la piété, ou des âmes resserrées, déformées peut-être, qui n'en goûteront pas les charmes.

Ce n'est pas dans cette pratique fausse, fût-elle commune, qu'il faut chercher la notion vraie de la confession, mais dans l'esprit même de Notre-Seigneur et dans les enseignements de l'Église.

I. — L'esprit de Jésus et l'évangile

I. Sentiments de Jésus. — II. Sentiments qu'il donne au prêtre. — III. Erreur étrange de certaines âmes. — IV. Le rôle de la miséricorde au confessionnal.

I. — Tout ce que Jésus a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce que nous connaissons de son Cœur nous crie avec ses propres paroles : « **Venez à moi, vous tous qui êtes dans le travail et sous le fardeau, venez et je vous referai.** » Est-ce la justice sévère et pointilleuse qui nous appelle? Oh non! c'est la tendresse qui veut compatir et guérir.

Ne tremblez pas devant ce regard qui se pose sur vous; ce n'est pas le regard scrutateur d'un juge qui veut arracher votre secret; c'est un regard mouillé de larmes, qui appelle un aveu nécessaire.

L'aveu tombé tout bas de vos lèvres, c'est le mal qui se dessaisit de vous. Jésus n'attend que cela pour vous serrer dans ses bras, plus tendre que le père de l'enfant prodigue.

Voyez son indulgence inépuisable avec les apôtres imparfaits; sa large miséricorde pour les pécheurs publics qu'il rencontre : Point de tracasseries, point de questions inutiles, point de récriminations, point de vain formalisme; et cette ampleur de méthode il l'applique partout et toujours. Voyez! il la consacre définitivement sur la Croix, en accordant, sans un seul reproche, la plénitude du pardon au voleur repentant.

Un jour, ce divin Maître, voulant caractériser dans une scène inoubliable l'esprit qui l'anime quand il pardonne, s'adressa au plus grand de

tous ses fils, à celui qui, le premier, lui fit l'outrage de le renier. Va-t-il dire à l'apôtre tremblant : tu es un ingrat, un malheureux? Oh! non. Pas un mot amer, pas même un souvenir formulé. Tout se simplifie, tout se noie dans un seul sentiment : « Pierre, m'aimes-tu? » — On sait la réponse digne de la question; on sait aussi jusqu'où l'amour porta le repentir.

Et ce Sauveur, si bon autrefois sur la terre, si bon maintenant dans son Eucharistie où il se prodigue, si accueillant dans son Ciel, serait au confessionnal un juge exigeant, sombre, minutieux!

II. — Sans doute le prêtre, qui tient la place de Jésus, ne peut immédiatement procéder comme lui : Il ne sait pas! Il faut donc qu'on s'accuse. Mais, comme il voudrait épargner à cette pauvre âme l'aveu qui lui coûte trop! Comme il lui tarde d'arriver à ce moment où, instruit de son état, il donnera le remède avec le pardon.

III. — Il y a de pauvres âmes qui semblent se méfier de Jésus, et qui s'avancent l'œil inquiet comme s'il avait caché des pièges dans les sentiers du pardon. Toujours regardantes et méticuleuses, toujours prêtes à subir le trouble et l'abattement, elles vont à la confession comme à un supplice et n'en rapportent pas la paix.

D'autres, moins tourmentées, mais aussi peu dilatées, voient dans la confession une sorte d'**acte officiel** rigoureux et sec. Est-ce ainsi

qu'un père traite avec ses enfants, même coupables! Il y a des larmes dans tous les yeux, parce qu'il y a dans tous les cœurs de la tendresse.

IV. — Le joug du Seigneur est doux, son fardeau est léger. Quiconque se fait la confession rude et difficile sort de l'esprit du Sauveur. Le sentiment qui doit dominer dans une âme allant vers le Dieu du pardon, c'est la confiance. Cette confiance doit être inébranlable comme le fondement sur lequel elle s'appuie et qui porte ce beau nom : la miséricorde.

La miséricorde, sachez-le bien, ne peut jamais se détacher de vous, quelles que soient ses déceptions; elle ne peut jamais tarir, quel que soit l'abus qu'on en ait fait, car elle est alimentée, pour l'éternité même, par le sang de Jésus qui fume encore et par sa prière, qui, sans cesse, s'élève entre nous et le châtiment.

Il semble, du reste, que Dieu ait tenu à se dépouiller du droit de refuser le pardon, en l'**enfermant** dans un sacrement spécial remis aux mains de l'Église; les autres peuvent servir exceptionnellement de remède, celui-là, est **le remède.**

Il faut en conclure que Dieu l'a pourvu de **tous les moyens de guérir;** ces moyens de guérir ne lui feront **jamais défaut** parce qu'ils constituent son **essence** même; donc, après mille rechutes, pauvre âme mille fois plus malade, ayez confiance, vous y trouverez le remède, encore et toujours.

II. — L'esprit de l'Église et la Théologie

L'**esprit** de l'Église ne peut être que l'esprit de Jésus. Cet esprit se fera sentir partout et toujours, comme le principe vital qui anime l'universalité des actes; mais il recevra des applications diverses, selon les exigences des temps et des situations individuelles. Nous allons donc retrouver, et avec quel bonheur! dans les principes de la théologie, cette même largeur qu'on aurait tort de critiquer ou de restreindre, cette même simplicité qui, dans la rencontre du père et de l'enfant, écarte tout ce qui est formaliste.

§ I. — De l'accusation des péchés

1° Principes

I

L'accusation est exigée seulement pour les péchés mortels certains. Un doute vraiment sérieux en dispense, que ce doute porte ou sur la réalité du fait, ou sur sa gravité, ou sur le consentement donné. Telle est la largeur de l'enseignement théologique. A Dieu ne plaise qu'il passe dans la pratique. Si nous le mentionnons ici, c'est pour mettre à l'aise les âmes craintives qui se font un tourment de l'intégrité de la confession, au grand préjudice de leurs progrès.

II

L'accusation des péchés véniels, même les plus **considérables,** reste facultative; mais elle est matière suffisante du Sacrement.

Nouvelle latitude que nous signalons dans le même but et avec les mêmes réserves que précédemment. — Ce principe autorise le conseil que nous allons donner bientôt.

III

L'accusation des péchés passés, mortels ou véniels, demeure aussi matière suffisante de l'absolution; car ce ne sont pas précisément les péchés qui sont la matière du sacrement, mais les **actes** du pénitent : contrition, ferme propos, accusation. C'est donc une excellente ressource pour les cas où les fautes du moment paraissent peu certaines, ou inspirent peu de regret.

IV

Les tentations, les impressions, les imperfections, les défauts, en tant que défauts, ne sont point **matière** du Sacrement et ne sont point **atteints** par l'absolution; par contre, ils forment l'objet essentiel de la direction.

2° Conseils touchant cette accusation

I

Il est donc permis et il est assurément préférable de régler l'accusation des péchés véniels

d'après l'utilité. Cette conclusion découle des principes posés.

S'il vous est **plus utile** d'en accuser peu, et c'est l'ordinaire, prenez le parti d'en accuser peu. Les autres, d'ailleurs, peuvent être pardonnés en même temps, comme nous le verrons plus loin.

En agissant ainsi on concentre toute son attention et tout son effort sur les points importants et souvent décisifs, sur ceux en particulier qui compromettent le plus la vie spirituelle.

II

Faites toujours une accusation **humiliante.**

C'est ce que ne cessait de dire un Père jésuite, grand directeur d'âmes. Ce qui signifie : allez au vif; cherchez le trait pervers qui se dissimule; soulignez telle petite circonstance misérable, telle intention qui fait rougir. A plus forte raison, gardez-vous bien de noyer l'accusation humiliante sous une foule d'accusations anodines; de l'agrémenter d'excuses habiles; de la faire oublier dans l'expression vive d'un humble regret qui vous relève; surtout de l'exagérer visiblement pour qu'on vous croie humble et non misérable.

C'est l'humiliation qu'il faut chercher. Se **montrer** humble, c'est provoquer un sentiment opposé, celui de l'admiration.

Par exemple, évitez absolument de vous dire coupable quand vous ne l'êtes pas et de vous donner pour pire que vous n'êtes. Il y a là un grand danger d'orgueil intérieur : on se com-

plaît dans la vue de cette humiliation qu'on s'impose. Il y a aussi un grave inconvénient : c'est de n'être pas bien connu et de ne pouvoir pas être sûrement dirigé.

§ II. — De la Contrition

1° De la contrition dans son expression

La contrition est un regret sincère qui détache du péché.

1° Ce regret peut être sincère sans être sensible. C'est ce qui arrive souvent à l'égard des péchés véniels; mais il ne faut pas s'en alarmer. Le sensible, en effet, dépend de l'impression, le regret ne relève que de la volonté.

Il y a certaines fautes qui inspirent peu d'horreur; il y a des natures qui sont moins capables de s'émouvoir; enfin, la même personne, selon les jours, se trouvera plus ou moins touchée par le même sentiment : l'impression est un **fait accidentel.**

On peut donc regretter **vraiment** un péché sans le regretter **sensiblement.** Cette disposition se produit à la longue, en face de fautes qui se renouvellent et qui, au fond, ne tiennent guère qu'à la faiblesse humaine.

2° Cependant, qu'on se garde bien d'en conclure que cet élément sensible est sans valeur. Il apporte une intensité particulière au regret; il saisit l'âme, non plus dans une de ses facultés,

la volonté, mais dans **toute sa nature**; et le sentiment qui en résulte est à la fois plus complet et plus vivant. Les grandes contritions présentent presque toujours ce caractère qui se retrouve, même pour les fautes légères, chez les vrais Saints.

Aspirons à cette impression vive qui inspire une horreur instinctive pour le péché, remue le cœur et arrache des larmes; mais sachons nous contenter d'un regret sérieux et calme qui change notre volonté et la détache des fautes commises.

3° Les mêmes observations s'appliquent à la **différence** que nous constatons entre la douleur que nous causent nos péchés et celle que nous ressentons pour les afflictions de la vie. — Différence d'impression et non **d'appréciation** : nous **jugeons** éminemment déplorable le mal moral et nous sommes, par raison, disposés à l'éviter; mais ne demandons pas à notre nature d'**éprouver** à son égard ces répulsions violentes et **instinctives** que provoquent les **objets** de **son ordre,** comme malheur de famille, maladies cruelles, etc.

2° De la contrition considérée dans sa qualité

1° La contrition parfaite est inspirée par un vrai sentiment d'amour de Dieu pour lui-même, sentiment filial et désintéressé.

2° La contrition imparfaite a pour mobile un sentiment de foi, mais qui touche à nos intérêts : la crainte de l'enfer, le désir du ciel, etc.

La reconnaissance est aussi de son ressort, quoiqu'elle s'élève plus près de l'amour.

3° Ajoutons à ces deux conditions, **seules surnaturelles et seules suffisantes** pour l'absolution, le regret, souvent très solide, que nous donnent des motifs humains. Pourquoi ne se point aider de la raison qui vient de Dieu, pour retourner plus résolument à Lui? La grâce s'ajoute à la nature, mais n'a garde de la supprimer; elle l'entraîne dans sa voie.

Remarque. — Ces trois espèces de contrition peuvent utilement se trouver ensemble, et l'une ne fait pas disparaître l'autre; elles se complètent au contraire harmonieusement et emploient les diverses ressources de l'âme. Les motifs humains et la contrition imparfaite posent à la base l'élément solide plus grossier; la contrition parfaite y ajoute le couronnement qui en fait surtout la valeur.

3° De la contrition considérée dans sa puissance ou son efficacité

Il faut savoir que le degré d'**élévation** d'un sentiment n'est pas la mesure de sa **puissance.**

Sa puissance est proportionnée à l'**action exercée** sur notre volonté; or, cette action dépend de notre nature et de nos dispositions. Très souvent, l'intérêt personnel provoque nos résolutions les plus vigoureuses et les plus stables.

« Je méditerai l'enfer, dit saint Ignace, afin que, si le sentiment de l'amour divin venait à s'affaiblir, la crainte du châtiment me retienne. »

2° Le but de la contrition est de **détacher du péché**; or, un sentiment plus intense, fût-il moins noble, l'atteindra plus sûrement.

Une contrition **parfaite,** si faible qu'elle soit, suffit pour le pardon; mais, seule une contrition **intense** promet la persévérance : l'intensité accuse une plus grande vitalité.

4° Principes touchant la contrition

I

Les péchés **mortels** sont effacés par le sacrement de Pénitence quand on y apporte la simple contrition imparfaite. Ils le sont même en dehors du Sacrement, par la contrition parfaite; néanmoins, dans ce dernier cas, en vertu de l'institution divine, ils doivent être ultérieurement soumis à l'autorité du prêtre, et l'on n'a pas le droit de communier avant d'avoir reçu l'absolution.

II

Les péchés **véniels** sont effacés par la contrition, même imparfaite, sans qu'il y ait obligation de les confesser ensuite [1].

On voit par là combien il est oiseux de tant se tourmenter à les chercher minutieusement : quand on en arrive à les accuser, ils se trouvent effacés déjà !

L'absolution est pourtant fort utile :

1° Elle procure une purification plus complète;

1. Voir Suarez, de Lugo, Gury, etc.

2° Elle obtient une diminution des peines temporelles;

3° Elle assure des grâces spéciales propres à faire éviter les fautes accusées.

III

Voici un grand soulagement pour les consciences : un motif de contrition imparfaite, quand il est général, efface tous les péchés véniels, **ceux-là mêmes auxquels on ne pense pas.** Il faut excepter néanmoins ceux qui seraient soustraits formellement à ce regret, comme les péchés véniels dont on ne veut pas se détacher.

Nota. — Un motif général est celui qui ne vise pas tel ou tel ordre de mal, la laideur de la médisance ou du mensonge, par exemple : mais le mal en lui-même ou en ses conséquences, le déplaisir qu'il cause à Dieu, les châtiments qu'il mérite, etc.

§ III. — Du bon propos

1° Sa nature

Le bon ou ferme propos est la résolution de ne plus commettre les fautes que l'on accuse.

Il est une conséquence nécessaire de la contrition, ou plutôt il ne fait avec elle qu'un même sentiment.

La contrition envisage les fautes au point

de vue du passé; le bon propos, au point de vue de l'avenir. La contrition détache de ces fautes, le ferme propos en repousse le retour. Ensemble, la contrition et le ferme propos constituent la **rupture** avec le mal.

Cette rupture ne doit excepter aucun péché mortel; sans quoi tous demeurent : car on ne saurait être à la fois l'ami et l'ennemi de Dieu. Il en est autrement des péchés véniels qui ne séparent pas de Lui : le bon propos peut ne porter que sur quelques-uns. Ceux-là seuls sont pardonnés.

2° Erreurs sur le bon propos

Mais n'est-on pas exposé à se faire illusion sur ce bon propos relativement aux péchés véniels, et ne peut-il pas arriver qu'on reste chargé de fautes continuellement confessées, au grand détriment du progrès de l'âme?

Par contre, une exigence excessive en fait de bon propos ne peut-elle pas jeter dans des perplexités pleines d'angoisses, qui absorbent l'activité et arrêtent, elles aussi, le progrès? Essayons de porter la lumière dans ces deux états opposés.

1. **Volonté et velléité.** — Des âmes superficielles estiment qu'elles ont le bon propos, du moment qu'elles éprouvent un certain soulèvement contre le mal : — Certes, je le désapprouve, disent-elles, et je voudrais bien l'éviter! — Tout cela peut n'être que platonique; entendons-nous. Vous voudriez! C'est bien, mais ce n'est pas clair; de fait, **voulez-vous?**

êtes-vous décidé? — Vous voudriez! N'est-ce qu'un désir? alors ce n'est pas une **détermination,** c'est une simple **aspiration** vers le bien, et on lui donne le nom de velléité, parce que ce mouvement incomplet, conditionnel et vague, n'est qu'une **ombre** de volonté.

La velléité s'en tient d'ordinaire à des généralités, et si, par la force des choses, elle envisage en particulier tel ou tel péché, elle ne trouve à son égard, que de stériles lamentations.

La velléité **ne cherche pas** davantage les **moyens** d'éviter les péchés qu'elle semble déplorer, et c'est peut-être à ce signe qu'on la reconnaît le plus facilement.

La volonté tend nettement au but et embrasse loyalement les moyens.

II. **Prévoir et vouloir.** — Une erreur plus digne d'intérêt est celle de ces pauvres âmes qui, bien décidées à éviter tel ou tel péché, sentent au fond d'elles-mêmes qu'elles le commettront encore. Si elles s'en rapportaient à leur résolution actuelle, ce doute leur viendrait à peine; mais cette résolution n'était-elle pas la même aux confessions précédentes, et le retour des occasions n'a-t-il pas chaque fois amené le retour des mêmes fautes? Compter sur un meilleur avenir, quand une longue série de rechutes déroule sous les yeux sa désolante perspective, n'est-ce pas s'illusionner? Par conséquent, se fier à un tel propos, n'est-ce pas se tromper soi-même?

Analysons avec soin ce délicat problème :

Prévoir et vouloir ne sont point des actes

de même nature : prévoir est un acte de l'intelligence; vouloir est un acte de la volonté.

Prévoir, c'est porter sa vue sur l'avenir probable; vouloir, c'est se déterminer dans le moment présent.

Une personne sincère peut parfaitement se dire à la fois : je veux éviter telle faute, et pourtant, je le crains, je le prévois, je la commettrai encore.

C'est qu'aujourd'hui je suis sous de bonnes impressions, je m'y prête avec bonheur; tandis que demain l'atmosphère que je respirerai n'aura plus cette action vivifiante; demain, les occasions dont je ne sens pas aujourd'hui l'influence se présenteront encore, et, après une résistance plus ou moins prolongée, de guerre lasse, je finirai par céder.

Êtes-vous, dès maintenant, prêt à céder demain? — Oh! non. — S'il dépendait de vous d'enchaîner à cette résolution votre volonté, le feriez-vous? — Oh! de grand cœur. — Voulez-vous bien employer quelques moyens? — Certainement, pas tous peut-être, pas les plus difficiles, ceux qui sont nécessaires cependant.

Eh bien! c'est là le bon propos, non pas ce bon propos vigoureux qui est capable des plus grands efforts, et qui choisit, coûte que coûte, les moyens les plus efficaces; mais le bon propos des âmes faibles qui suffit au pardon, puisqu'il présente au Sacrement une âme réellement détachée du mal.

Disons plus : une telle disposition permet quelque espérance. En effet, cette prévision d'une rechute n'est pas une certitude, et s'arrêter fatalement à une conclusion pessimiste

serait méconnaître la grâce et la volonté elle-même.

La grâce n'est pas donnée toujours dans les mêmes proportions. Dieu n'enverra-t-il pas désormais des secours plus puissants? Ne fera-t-il pas surgir des événements qui rendront ces péchés impossibles?

La volonté elle-même ne finira-t-elle point par se ranimer? Les petits moyens employés n'arriveront-ils pas à la guérir? N'éprouvera-t-elle pas enfin une révolte victorieuse contre ses rechutes sans fin? Le contact des Sacrements ne touchera-t-il pas secrètement cette misère? Les prières, à force de s'accumuler, ne finiront-elles point par faire pencher la balance? — La prière est un cri filial; le Père céleste restera-t-il toujours insensible à cette persévérance humble et gémissante?

Enfin, est-ce que ce regret véritable, quoique faible, n'est pas surnaturel, inspiré du Saint-Esprit et, par conséquent, méritoire? C'est Dieu qui l'a donné et, s'il ne l'a pas jusqu'ici rendu efficace, qui sait si ce n'est point pour former une vie spirituelle haute et solide sur la base nécessaire de longues humiliations?

§ IV. — De la satisfaction

I

Son rôle méconnu

Cette partie du Sacrement de pénitence est la plus importante peut-être au point de vue

pratique, car elle est la sanction de la loi divine, comme la prison et les amendes sont la sanction de la loi humaine.

De nos jours n'est-elle pas à peu près méconnue et sacrifiée?

On la fait consister uniquement dans la pénitence imposée par le confesseur, et cette pénitence, qui pourrait et devrait contenir le paiement de nos dettes et le remède de nos fautes, se trouve ordinairement réduite à quelque courte prière, sans que les fidèles songent à s'imposer, en vue de cette satisfaction, des œuvres d'expiation personnelle.

Dans la primitive église, la pénitence avait ce double objectif : acquitter entièrement la dette et réparer efficacement les désordres que le péché laisse après lui; aussi, s'agissait-il de rigueurs qui nous font frémir.

Les temps qui ont précédé le nôtre avaient conservé quelque chose de ces saintes exigences, et les prêtres usaient fréquemment de pénitences médicinales. A la vie sensuelle, ils prescrivaient des jeûnes et des mortifications; à la vie dissipée, un règlement et des prières; à l'égoïsme, des aumônes, etc.

Ces sortes de pénitence sont tombées en désuétude. L'affaiblissement de la vigueur chrétienne ne les aurait pas tolérées. Les confesseurs ont dû choisir le moindre mal. En les prescrivant, ils s'exposaient à les voir omettre (or, la pénitence fait partie intégrante du Sacrement); ou à éloigner du confessionnal, au grand préjudice des âmes.

Aujourd'hui, heureusement, la sainte Église

compte un grand nombre de personnes vraiment généreuses, capables de réagir et qui n'attendent peut-être qu'un signal. Beaucoup s'y soumettraient avec profit sous une sage direction; pourquoi même ne prendraient-elles pas l'initiative individuelle d'en demander l'application?

II

Son rôle désirable

Précisons ce que comprend la satisfaction.

On peut le résumer sous ces trois titres : Restituer, expier, restaurer.

1° **Restituer,** regarde le prochain et relève de la vertu de justice.

2° **Expier,** s'applique à Dieu sous l'inspiration de la vertu de **pénitence** et de l'amour filial.

3° **Restaurer,** concerne notre vie spirituelle altérée par le péché et dépend de la vertu de **prudence** comme aussi du **zèle.** C'est sous ce troisième aspect seulement que nous l'envisagerons aujourd'hui.

1° De la restauration de l'âme

Un désordre plus ou moins étendu, plus ou moins profond, est toujours la conséquence du péché : — désordre autour de nous, dans nos moyens d'aller à Dieu : nous les avons troublés; — désordre en nous dans l'altération ou l'affaiblissement de nos puissances naturelles :

nous nous sommes rendus moins aptes à correspondre aux grâces surnaturelles.

Ce mal, ou plutôt ce foyer du mal, l'absolution ne l'atteint pas, et la pénitence imposée, quand elle est insignifiante, le laisse subsister en entier. Il est une laideur, il est surtout un danger; comprendrait-on qu'il n'y eût point obligation de le combattre?

Pour restaurer notre vie spirituelle, il faut d'abord la soustraire aux **circonstances dangereuses** par les renoncements nécessaires; puis la placer dans des **conditions favorables** par un sage règlement; il faut aussi apprendre à se **dominer** et travailler à se **former.**

2° De la part du confesseur et de l'âme dans cette restauration

Cette restauration est un combat long et difficile.

S'il est livré sans ordre, il reste sans résultat; et à ne réussir jamais, tout bon vouloir se lasse.

C'est pour indiquer cet ordre et soutenir ces efforts que Dieu nous a donné la confession.

Par ses pénitences médicinales, elle prescrit, les remèdes et développe l'énergie; mais si, à ce secours, qui appartient en propre au Sacrement, elle ajoute la direction, qui s'y adapte d'une façon normale, la restauration de la vie spirituelle est assurée.

Ce petit livre est comme un **directoire,** mais il n'a pas la prétention de se substituer à la

direction du prêtre. Il se propose de lui venir en aide, et, si elle manque, de la suppléer.

Le prêtre et le pénitent ont chacun leur rôle; mais souvent le prêtre est obligé de dépasser le sien.

Le principal rôle du pénitent est sans doute de mettre son âme à découvert sous les yeux du confesseur; mais il en a un autre, moins bien compris, qui est de prendre l'**initiative.** Il la laisse trop souvent au directeur, sous prétexte d'obéissance, en fait par indigence de volonté. Ce n'est point dans l'ordre.

Il y a, en effet, deux initiatives qui doivent se produire régulièrement avant la sienne : celle du Saint-Esprit et celle du pénitent. C'est à l'âme que le Saint-Esprit communique ordinairement ses vues et ses volontés. Elle s'en pénètre; elle les fait siennes, et, à ce titre, elle les soumet au prêtre, dont le rôle devient souverain. C'est à lui de déclarer si telle pensée vient de Dieu ou si elle est née de l'imagination; c'est aussi à lui d'apporter, à des vues souvent confuses, les lumières de sa science, et d'indiquer à des résolutions incertaines les règles de son expérience.

Il sera là aussi pour encourager, soutenir et relever; mais il respectera avec soin l'initiative de l'Esprit-Saint et aussi celle de l'âme.

Car l'âme est une personnalité. Douée de ressorts qui ont besoin d'agir, elle développe et accroît sa vigueur, en s'exerçant. Au fond, nul n'est plus près d'elle-même pour se connaître, et nul n'a plus d'intérêt qu'elle à se bien décider.

Sans doute, cette proximité même présente un perpétuel danger d'erreur, mais l'obéissance est là pour l'écarter, et tel est son rôle.

Que l'âme ne se réduise donc pas à une timide attente; mais qu'elle s'exerce sans crainte à une initiative docile. Cette méthode lui en fournira le moyen par les nombreuses idées qu'elle suggère.

Simplement utile aux personnes qui ont un vrai directeur, elle devient une ressource presque nécessaire, à celles qui en sont privées.

Connaître les défauts et les qualités de sa nature, les moyens du relèvement, les règles du saint combat, les étapes du progrès, voilà ce qui leur manque, et voilà ce que leur offre cette méthode simple et claire.

DE LA TIÉDEUR

A

LA FERVEUR

De la tiédeur en général

I. Sa notion successivement dégagée. — II. Ses signes. — III. Ses espèces. — IV. Ses causes. — V. Son traitement ou réforme de la volonté et de la nature.

I

Sa notion

Avant tout, comprenons clairement ce que c'est que la tiédeur. Trop de notions confuses obscurcissent cette question pourtant très simple. Enlevons aux âmes ferventes la dangereuse obsession de cette crainte : Je me sens tiède, donc je suis rejetée de Dieu ! et laissons retomber de tout leur poids sur les seules âmes vraiment infidèles les lourdes menaces prononcées contre elles uniquement.

La confusion, ici comme partout, vient de ce que, dans les mots, on ne distingue pas les divers sens qu'ils présentent et dans les idées les différences qui les spécifient.

1° La première idée qui se dégage de ce mot : tiédeur, est l'absence de **goût** et d'**entrain.** Mais ce manque de goût et d'entrain peut tenir, soit à une cause superficielle, soit à une cause profonde. Il peut être passager ou habituel, involontaire ou coupable.

Ainsi, la notion qu'elle donne ne saurait être une définition : l'état qu'elle signale peut se rencontrer également chez les âmes ferventes et chez les âmes tièdes.

Donc, ne pas s'alarmer du simple fait que l'on ressent ces attristantes impressions.

2° L'idée de tiédeur se précise davantage quand, à cette notion de langueur, s'ajoute celle de **négligence** et de **laisser aller.** Il y a là une défaillance de la volonté, une diminution réelle de l'activité, un état dont nous sommes responsables.

Mais ici encore, il faut distinguer entre négligence et négligence. Celle qui ne porte que sur des matières de **perfection** ne peut être assimilée à celle qui porte sur des **devoirs positifs**; de même, la négligence sera plus ou moins consciente, plus ou moins étendue, plus ou moins prolongée. Quelle est donc celle qui caractérise la vraie tiédeur? C'est la négligence qui va jusqu'au **péché véniel.**

3° La notion de tiédeur comporte donc toujours l'idée de péché; le péché véniel la spécifie et, par conséquent, permet de distinguer la tiédeur réelle de la tiédeur apparente. S'ensuit-il que l'on est tiède dès que l'on commet quelque péché véniel? Mais les parfaits eux-mêmes n'en sont pas exempts! Ce n'est donc pas le fait du péché véniel qui en est le signe distinctif, c'est la **facilité** à le commettre, l'**habitude** prise et surtout l'**attache.** La personne tiède se laisse aller sans lutte à ces sortes

de fautes, n'en conçoit pas de remords et finit par y vivre tranquillement.

4° De cette notion **différentielle** de la tiédeur, passons à sa nation **positive**; nous atteindrons ainsi le fond de la question. Le péché véniel, facilement et habituellement commis, n'est pas seulement un indice, il est la manifestation d'un état existant; ici le péché véniel révèle un affaiblissement profond des principes vitaux. Ces principes vitaux sont la **volonté** et la **nature morale.**

— La volonté n'est pas déterminée à observer toute la loi divine; ou encore, déterminée à l'observer, elle n'en trouve pas la force. Il y a donc un vice dans cette puissance d'où dépend la direction de nos actes : elle est ou **rebelle** ou **détendue.**

— Notre nature morale consiste dans l'ensemble de nos inclinations bonnes ou mauvaises, natives ou acquises; elle est le principe latent qui pousse dans le sens du bien ou dans le sens du mal. Ici, c'est dans le sens du mal, car la tiédeur laisse se développer les penchants fâcheux qui sont les plus vivaces et finit même par en créer de nouveaux : Certains actes défectueux, qui n'étaient autrefois que de simples accidents passagers, sont devenus des habitudes, c'est-à-dire des tyrannies plus ou moins dominatrices.

— Une **volonté affaiblie,** une **nature morale** altérée, voilà le fond de l'état de tiédeur. Triste perspective d'avenir! Comment rétablir **l'em-**

pire de la volonté? Comment refaire la nature? Comment s'élever à une vie fervente?

II

Ses signes

A la lumière de ces notions, il vous sera facile de reconnaître si vous êtes dans la tiédeur réelle.

1° Vous ne sentez en vous que froideur, sécheresse, indifférence, mais vous restez fidèle à vos devoirs et à vos habitudes pieuses, rassurez-vous : ce n'est point la tiédeur.

C'est peut-être l'involontaire accablement de l'humaine faiblesse qui se lasse de la contrainte, ou bien l'effet, d'ailleurs très fréquent, d'une disposition physique, ou encore l'obsession de certaines préoccupations, la surcharge de travaux incessants... en un mot, c'est l'épreuve amenée par les causes secondes dont Dieu se sert !

Que cet état soit passager ou qu'il se prolonge, qu'il se complique même de quelques petites faiblesses, si, malgré tout, vous restez fidèle dans l'ensemble, soyez en paix !

2° Mais vous vous éloignez de certaines pratiques de perfection; vous accomplissez avec négligence certains exercices de piété; vous vous laissez même aller à certains péchés véniels par surprise ou par entraînement; êtes-vous dans la tiédeur? attendez.

Si vous n'agissez pas ainsi **habituellement,** si ces défaillances ne se produisent que par périodes transitoires, après lesquelles vous vous ressaisissez; non, vous n'êtes pas dans l'**état** de tiédeur : votre volonté et votre nature morale n'ont point perdu leur vitalité. Autre chose est de défaillir par accident, autre chose de défaillir par manque de ressort.

3° Il faut pourtant redouter ces langueurs et ces négligences passagères. Si elles ne constituent pas la tiédeur, elles y font songer tant elles lui ressemblent, et si elles n'y entraînent pas positivement, elles y disposent, hélas! car elles sont, après tout, un principe d'affaiblissement : sur un plan incliné, la descente est facile.

Considérez surtout quelle est la **qualité** de votre réaction. Si elle est molle, craignez; si elle est vigoureuse, réjouissez-vous, car non seulement elle vous retient sur la pente de la tiédeur, mais bien plus, elle vous pousse au progrès : une telle réaction est un effort de la vie tendant à se développer en proportion des besoins à égaler.

II

Ses espèces

Il ressort de ces notions que l'idée de tiédeur ne doit point se restreindre à l'idée de relâchement.

1° Le relâchement est bien la tiédeur; il en a tous les caractères, mais il y ajoute une laideur spéciale, l'abdication d'un état supérieur : il est une déchéance. L'âme avait pénétré dans l'intimité divine, elle s'en est éloignée; elle trouvait de la vigueur dans l'aile pour s'élever et de la générosité dans le cœur pour se donner. Son zèle avait peut-être enflammé d'autres âmes. Et voilà que les ardeurs se sont éteintes, le cœur s'est éloigné, l'aile s'est lassée, les éléments de vie, les énergies de la vertu se sont tristement **relâchés.**

Cette déchéance n'est pas seulement une laideur, elle constitue un immense danger. Où s'arrêtera la défection, si elle est déjà générale? L'âme est sans force et Dieu s'est éloigné. C'est dans cette catégorie que l'on trouve des âmes usées et faussées.

2° La tiédeur des personnes qui n'ont jamais été ferventes peut être aussi profonde, elle n'est jamais aussi rebelle. Ici, l'abus des grâces est moins formel et l'endurcissement de la conscience moins avancé. Sans doute, comme les précédentes, ces âmes sont sans goût, sans prières, sans amour filial; mais ces douceurs, elles ne les connurent jamais. Élevées en dehors de toute formation pieuse, n'ayant pas jusqu'alors vécu de cette vie, elles conservent comme une sorte de jeunesse. Les fleurs divines n'ayant jamais fleuri en leur cœur, n'ont pu s'y flétrir; les joies de la piété, ne s'étant point éveillées dans leurs âmes, n'ont pu y mourir. Il n'y a point de désenchantement pour elles,

point de ces affaissements qui succèdent à l'abus, point de cette instinctive aversion que l'on ressent pour ce qu'on a trahi.

Que la lumière s'élève dans leur ciel, que les beautés de la foi et ses douces espérances viennent caresser leur front, et le printemps pourra s'ouvrir pour elles jusque dans leur hiver.

3° De ce qu'il y a une tiédeur spéciale aux milieux où règne l'indifférence religieuse, il n'en faudrait pas conclure que cette tiédeur est indistinctement le partage des chrétiens ordinaires qui s'en tiennent aux pratiques obligatoires de la religion : prière de chaque jour, messe et abstinence de chaque semaine, confession et communion pascale, etc.

En imposant ces pratiques, l'Église entend assurer le minimum nécessaire à l'entretien de la vie spirituelle, et, de fait, beaucoup de ces chrétiens qui s'en contentent, conservent une âme saine. Chez eux, la vie est peu intense, mais elle est régulière; leur amour pour la religion, sans être ardent, peut être sérieux. Ils n'ont sans doute des vérités religieuses qu'une notion assez confuse, Dieu reste pour eux un être assez lointain; mais ils sont fidèles à ce qu'ils savent; et, s'ils ne savent pas davantage, c'est souvent par un dessein de la Providence qui leur épargne la vue décourageante d'une perfection qu'ils seraient incapables d'atteindre présentement.

— Parmi eux, d'ailleurs, il n'est pas rare de rencontrer des âmes simplement admirables.

Elles trouvent dans les notions rudimentaires de la foi et dans ses modestes pratiques l'aliment d'une vraie ferveur. Ne voit-on pas des santés parfaites chez des pauvres qui vivent d'un peu de pain !

IV

Ses causes

Toute vie est languissante quand elle est **insuffisamment alimentée,** ou quand elle est **altérée dans ses sources**; de là, deux ordres de causes très distincts que nous allons analyser.

1. — Nous vivons de pensées, de sentiments et d'actes. Si rien n'illumine notre intelligence, c'est la nuit; si rien n'échauffe notre cœur, c'est l'hiver; si rien n'excite notre activité, c'est l'engourdissement. Or, l'âme tiède puise à peine aux sources sacrées qui versent la lumière, la chaleur et la vie. Elle prie peu ou elle prie mal. Les vérités de la foi la trouvent insensible.

Sans doute, à la rigueur, l'observance des devoirs religieux obligatoires (prières ordinaires, messe du dimanche, communion annuelle), peut suffire à préserver de cette froideur extrême. Mais cela à deux conditions; la première est que ces devoirs soient accomplis avec **bonne volonté** et avec **soin,** sans quoi ils ne seraient pas une nourriture. La seconde, c'est que l'on se trouve placé dans des conditions de **nature** et de **position** particulièrement favorables, sans

quoi ces ressources minimes ne seraient pas une protection suffisante. De telles conditions se trouvent-elles souvent réunies?

— D'autre part, qu'on le remarque bien, la vie, même chez le végétal, n'est pas un état permanent; elle est une incessante reconstitution et une lutte perpétuelle contre la mort. Au physique si nous ne réagissons par contre les causes multiples de destruction qui tantôt nous entourent et tantôt nous envahissent, nous perdons la santé, souvent la vie même.

Les organismes débilités succombent les premiers, parce qu'ils portent dans cette lutte de moindres forces de résistance, et présentent à l'invasion un terrain plus favorable.

La vie spirituelle subit les mêmes lois. Elle est envahie par toutes sortes de germes dangereux : fausses idées, mauvais exemples, tentations délicates ou violentes : autant de ferments dont il faut se préserver ou contre lesquels il faut réagir. Or, dans cet état, la vitalité est extrêmement faible et les moyens de préservation presque nuls.

II. — La tiédeur prédispose à l'invasion de tous les désordres, nous venons de le voir : mais souvent ces désordres sont eux-mêmes cause de la tiédeur. En effet, tout désordre trouble la vie dans son fonctionnement et en dissipe les ressources. Certains désordres vont jusqu'à en altérer profondément les principes mêmes.

1° Une passion s'empare de l'esprit, du cœur, de la vie à tel point qu'elle en absorbe l'activité;

elle va souvent jusqu'à dégoûter des choses de Dieu d'abord, parfois même de tout le reste.

2° Elle provoque des sentiments et des actes qui offensent Dieu et l'éloignent, ce qui constitue l'abus des grâces.

3° En opposition avec elle-même, la conscience cherche de pauvres excuses et perd sa droiture.

4° Enfin si cet état se prolonge, les éléments de force s'altèrent au point de devenir incapables de toute résistance.

V

Son traitement

Deux devoirs essentiels s'imposent à l'âme tiède :

Le premier est de se **détacher du mal,** de rompre avec lui.

Le deuxième est de **réformer sa nature.**

— On se détache du mal par la contrition, qui change les dispositions de la volonté.

— On réforme sa vie par les moyens que fournissent le ferme propos et la satisfaction.

I. — Réforme de la volonté

C'est la **contrition** qui brise les mauvaises dispositions de notre volonté et commence à la guérir.

La nature garde sans doute ses défauts; les habitudes fâcheuses, toujours vivantes, restent comme des forces prêtes à reprendre leur action. Tout cela est malade, j'en conviens; mais

rien de tout cela ne peut guérir, si la volonté ne guérit la première. C'est donc sur cette faculté maîtresse qu'il faut agir en la **détachant** du mal.

Mais on ne la détache pas du mal par voie d'autorité, on n'y parvient qu'en lui inspirant l'éloignement et l'aversion, l'horreur, s'il se peut. Or, ces impressions résultent elles-mêmes de **raisons** ou de **sentiments** fortement conçus. Les raisons s'appellent des **motifs** et les sentiments des **mobiles.**

Les motifs d'intérêt personnel sont, en général, ceux qui impressionnent le plus les âmes tièdes; il y a pourtant certaines natures qui restent très accessibles aux mobiles du sentiment.

1° *Les motifs d'intérêt personnel* se ramènent à la considération des grandes vérités : la mort, le jugement, le paradis, l'enfer; l'abus des grâces, etc.

Vous dites : je connais tout cela depuis mon enfance; j'en ai été saturé dans toutes les retraites; c'est usé : je n'en serai point ému.

Je réponds : vous oubliez la grâce **spéciale** qui vous est due en vertu du sacrement auquel vous vous préparez.

Obligé au repentir, vous avez un **droit strict** à recevoir les grâces qui vous l'inspireront, en eussiez-vous précédemment abusé.

Prenez un des livres nombreux et fort bien faits qui traitent de ces questions, le **Pensez-y bien,** par exemple : lisez-en quelque passage avec attention; ne vous laissez pas arrêter par

le dégoût et l'ennui. Dites-vous à chaque instant que cela est bien vrai; que l'enfer, quoiqu'on en écarte la pensée, reste une réalité et une réalité effrayante; que vous n'avez aucune garantie particulière d'y échapper, et que le chemin où vous marchez côtoie cet abîme...

2° *Les mobiles du sentiment* comprennent tout ce qui, dans la religion, fait vibrer les instincts nobles, tendres et généreux de notre nature. Pourquoi surtout n'essaieriez-vous pas de les chercher au Calvaire?

Il se dégage tant d'amour de ces souvenirs éternellement touchants : — on dirait qu'ils sont imprégnés de grâce! — Prenez quelque livre écrit par un saint; fixez votre attention sur ce qu'il vous montre, — devenez, s'il se peut, témoin de la Passion, — regardez longuement Jésus qui aime et qui agonise. — Songez que cela aussi est très vrai, — que cet être aimant, a souffert pour vous hélas! et par vous; qu'il ne vous a rien refusé, tandis que vous hésitez devant une résolution juste, devant de simples efforts.

Cela ne fera rien, dites-vous, je le sais par cœur! Comme les grandes vérités, ces vérités touchantes sont vides pour moi!

Non, mille fois non, elles demeurent pleines de sève! non, non, vous ne vous connaissez pas vous-même! Au fond de toute âme baptisée, il y a pour Jésus un attrait qui sommeille : réveillez-le. — Si vous éprouvez, à méditer ces scènes sublimes, une impression d'ennui, songez qu'elle vous vient du démon et hâtez-vous

de la dissiper : lisez, réfléchissez **quand même;** forcez-vous à comprendre; baisez en esprit ces plaies qui versent le repentir; allez jusqu'à ce cœur bien plus blessé par l'ingratitude que par la lance. Si vous comprenez enfin qu'il vous aime, vous, ce-Jésus, malgré tous vos torts, vous sentirez que c'est mal de le faire souffrir et que ce serait injuste de douter de Lui. — Le voisinage de ce sang qui va couler sur vous au tribunal de la pénitence, pénétrera déjà votre préparation pour peu qu'elle s'y prête.

3° *Motifs de contrition tirés de l'état de tiédeur.* — En dehors des grandes vérités et de la Passion du Sauveur, que vous méditerez, vous pourrez utilement parcourir les réflexions que suggère votre état. Ce sont celles-là surtout que nous avons développées parce qu'elles lui sont spéciales, et qu'elles vont directement dans le sens de la guérison. (Voir p. 29 et suivantes).

II. — Réforme de la nature

Que l'esprit humain est irréfléchi ! Arrive-t-il que nos fautes nous apparaissent plus clairement, nous nous croyons changés et facilement nous arrêtons là notre effort; mais nous y sommes bien plus portés encore si notre contrition est vive.

Non, assurément, cette fois je ne retomberai pas ! — Vous le dites et vous êtes sincère, mais que vous montre l'expérience? Que vous fait même entrevoir la réflexion la plus élémentaire? C'est que les mauvaises dispositions anté-

rieures sont simplement **désavouées,** et qu'elles **vivent** toujours à l'état latent.

C'est que la volonté a beau être résolue, elle est **faible** dans son fond. Si l'on ne **travaille** pas cet état, on aura dégagé le passé sans avoir assuré l'avenir.

Les obstacles et les dangers demeurent et se dresseront, demain peut-être, devant vos résolutions chancelantes. C'est que cette langueur, qui est devenue comme votre seconde nature, se retrouvera bientôt rebelle à l'effort. Vous comptez sur ce récent désir de piété qui vient de s'éveiller en votre âme; mais, de grâce! regardez bien. Ce n'est encore qu'une petite lumière, toute tremblante, qu'un souffle peut éteindre; une fleur éclose sous un ciel encore froid et prête à se morfondre. Tout en vous reste incertain et précaire. Ne vous fiez pas à de simples désirs, à des résolutions vagues Votre mal est un **mal chronique** qui exige un traitement précis et une longue patience. Le traitement, nous vous le présentons; la patience, nous la demandons à votre sagesse.

— Ce traitement n'est pas une **nouveauté,** mais l'emploi judicieux du grand remède institué par Dieu pour nous guérir et qui s'appelle la confession.

« *Vous demandez et vous n'obtenez pas, parce que vous ne demandez pas comme il faut* », disait le Seigneur aux Apôtres. Vous vous confessez et vous ne vous améliorez pas, répéterons-nous ici, parce que vous ne vous confessez pas comme il faut. Vous n'êtes point pratique; vous passez

votre temps à chercher une multitude de manquements plus ou moins coupables; vous lisez quelques actes de contrition plus ou moins appropriés à votre état, puis vous formulez sans vraie conviction le propos confus de ne plus pécher... Savez-vous ce que vous faites? Vous piétinez sur place.

Sortez donc de cette habitude routinière qui n'est qu'une forme de l'inertie; appliquez résolument à la confession la méthode si heureuse de l'examen particulier.

— Elle se résume en cette formule : **spécialiser l'effort.** Le multiple crée la confusion et disperse l'énergie. On connaît ce vieux proverbe : « Qui trop embrasse, mal étreint. » Et vous voudriez saisir dans votre effort toutes vos fautes! Avec une ambition plus modeste, vous arriverez à un bien meilleur résultat. « Si nous corrigeons, chaque année, un seul de nos défauts, conclut l'auteur de l'*Imitation,* nous deviendrons bientôt parfaits. »

Mais, objecterez-vous, ne s'occuper que d'un seul défaut, c'est laisser aux autres libre carrière. Nullement! On les atteint eux-mêmes indirectement, et qu'importe la manière? L'attention fixée sur un point, se trouvant plus éveillée, saisit instinctivement tout ce qui se passe dans son champ visuel. D'autre part, la bonne volonté, devenue plus décidée, étend son influence sur **le bien** pris dans son ensemble.

Spécialiser l'effort, c'est choisir un objectif très net, très simple et facile à surveiller. Quand ce point est de nature à exercer sur la vie

morale une action décisive, on a atteint l'idéal du genre.

Cet objectif sera souvent un défaut à combattre, une vertu à développer; ce qui revient au même. Il peut être encore une simple pratique, un rappel destiné à nous avertir, à nous exciter ou à nous soutenir.

Il va sans dire que la confession ne se compose pas uniquement de cet objet. On accuse tous les péchés sérieux et on les regrette tous; mais cet objet du combat spécial demeure le centre de notre préoccupation.

Ces notions générales, qui s'appliquent à tout état de tiédeur ou de relâchement, vont se retrouver dans les deux degrés de tiédeur que nous allons étudier : état de **tiédeur extrême,** état de **tiédeur moindre.**

Elles s'y retrouvent comme tous les caractères du genre se trouvent dans les espèces, avec les différences qui les spécifient. Que l'on ne s'étonne donc point de certaines répétitions : elles résultent de la nature des choses.

PREMIER ÉTAT

DE TIÉDEUR

OU

TIÉDEUR EXTRÊME

Ses caractères et ses causes

I. — Ses caractères

. Ses caractères descriptifs. — II. Ses caractères théologiques par rapport : au péché mortel; au péché véniel et à l'activité spirituelle

I

Ses caractères extérieurs

1° Ce genre de tiédeur s'observe d'abord chez les personnes qui, en fait de devoirs religieux, n'accomplissent que les plus essentiels et n'ont ni piété, ni délicatesse de conscience en vue de Dieu. Si elles échappent aux fautes graves, c'est plutôt parce que leur nature et leur vie ne les y exposent pas, ou encore parce qu'un sentiment d'honnêteté naturelle les en éloigne; la crainte de l'enfer peut y contribuer cependant pour une part.

S'il arrive cependant qu'elles tombent dans quelque faute grave, elles s'en confessent, mais ne changent rien aux causes qui ont amené la chute. A part cette différence, elles se rapprochent singulièrement des personnes qui vivent sans religion, et surtout de celles qui, tout en croyant, ne pratiquent pas.

2° Cette même tiédeur se rencontre aussi chez les personnes qui, par position ou par habitude, retiennent certains exercices de la vie pieuse, mais qui n'y apportent ni amour, ni véritable attention. Comme les précédentes, si elles ne tombent pas dans les fautes graves, elles le doivent aux circonstances, et, si elles y tombent, elles trouvent, dans leurs confessions mal faites, le pardon peut-être, mais pas le remède.

II

Ses caractères théologiques

Avant de remonter aux causes de cet état, analysons les caractères qui le distinguent.

1° **Par rapport au péché mortel.** — L'âme est sans grande horreur pour le péché mortel en tant qu'il offense Dieu. Par ce mot « horreur », nous n'entendons pas ici cette répulsion vigoureuse qui suppose une âme très vivante, mais simplement un éloignement sérieux qui est le propre de toute âme soucieuse de rester en état de grâce.

Indifférente et pleine de lassitude, elle est perpétuellement voisine d'une défection définitive.

Qu'elle conserve une sorte de goût et d'affection pour certaines choses gravement coupables, et la voilà à la merci d'une occasion. Ce

goût malsain est d'ailleurs une perpétuelle impulsion vers le mal.

Mais si ce goût allait jusqu'au désir formel; si, sous une vague aspiration, se dissimulait l'attente d'une occasion, ce ne serait plus l'**affection** au péché, mais la **volonté** du péché; ce ne serait plus le danger, mais la chute : vouloir le mal, c'est le commettre en soi.

Il est donc nécessaire de distinguer le vrai sens de ces trois mots aussi différents en eux-mêmes que dans leurs effets : attrait, affection, volonté.

— **L'attrait** au mal est le goût qu'on éprouve pour lui. Ce goût est produit par nos dispositions naturelles ou par la tentation. Quelque vif et persistant qu'il soit, il ne saurait en lui-même être coupable; les saints en ont parfois éprouvé la fascination.

— **L'affection** au mal est un attrait aussi, mais un attrait **imprudemment gardé** et **favorisé.** Elle implique une certaine complicité de la conscience.

Cette disposition constitue un état intermédiaire entre le simple attrait et le consentement. Elle contient beaucoup de nature et plus ou moins de volonté. C'est une défaillance, mais incomplète; un goût malsain dont on ne veut pas se débarrasser entièrement; un laisser aller qu'on retient encore, mais faiblement.

« Ils se proposent de ne plus pécher, dit « saint François de Sales, mais avec un certain « contre-cœur qu'ils ont de se priver et dis- « traire des malheureuses délectations du pé- « ché... ils s'abstiennent du péché comme les

« malades font des melons; ils n'en mangent « pas, parce que le médecin les menace de « mort s'ils en mangent; mais ils s'inquiètent « de s'en abstenir; ils en parlent et marchan- « dent s'il se pourrait faire; ils les veulent au « moins sentir et estiment bien heureux ceux « qui peuvent en manger. »

C'est donc avoir affection au péché de se tourner ainsi vers ce qui est défendu et de l'envisager d'un regard furtif avant de s'en détourner. C'est aussi avoir affection au péché de désirer que le mal ne soit pas le mal, de se dire par exemple : ah ! si ce n'était pas un péché mortel !

— Qui ne voit le danger d'une telle disposition ! La limite qui sépare l'affection au mal de **la volonté** du mal, est aussi difficile à reconnaître que facile à franchir; et puis, songez-y bien, c'est une vraie tentation perpétuellement entretenue.

2° **Par rapport au péché véniel.** — Dans cette âme qui n'en fait aucun cas, le **péché véniel** règne sans **résistance** et sans **réaction.**

— Ce qu'il faut remarquer, ce n'est pas le nombre et la gravité de ses péchés, c'est **la facilité** avec laquelle ils sont commis. En effet, le nombre et la gravité peuvent tenir aux occasions, tandis que la facilité dépend des dispositions.

— Les fautes vénielles sont volontaires, formelles, sans remords.

— La conscience qui n'a aucune horreur pour le mal, en perd parfois jusqu'à la notion exacte.

3° **Par rapport à l'activité spirituelle.** — Rien ne caractérise mieux cette tiédeur que le **manque d'activité** spirituelle.

Le moindre effort dans cet ordre de choses, coûte à cette pauvre âme, et il n'y a rien en elle qui l'y détermine.

Des moyens lui ont été proposés par les livres, la prédication, la confession; elle n'y a prêté aucune attention, ou les a abandonnés bientôt.

Le désir de changer lui vient à peine et ne lui est jamais un tourment.

Elle n'a aucun goût, aucun appétit pour les choses de Dieu. L'appétit est le signe de la santé.

Conclusion. — C'est une âme sans ressort et qui s'abandonne. Sa vie est donc une vie infime, languissante et précaire.

Vie **infime,** puisqu'elle se contente d'exclure le péché mortel sans en dépouiller l'affection, et qu'elle ne fait aucun cas du péché véniel.

Vie **languissante,** comme celle d'un malade qui n'est plus capable d'efforts soutenus.

Vie **précaire,** parce qu'elle est exposée à toutes les surprises des occasions et à un relâchement final.

— On le voit, c'est la tiédeur dans ce qu'elle a de plus prononcé.

II. — Ses causes

Ce que nous avons exposé (c. III, p. 114) sur les causes générales de la tiédeur trouve ici son application la plus formelle, soit pour le manque d'alimentation spirituelle, soit pour les principes d'altération. Nous ne reviendrons pas sur ces généralités.

I

Si l'insuffisance d'alimentation est capable d'introduire la tiédeur, que dire de son manque absolu?

A peine des prières courtes et mal faites matin et soir.

Point de lectures pieuses ni d'examens. — Point de regards vers Dieu durant le jour. — Point d'esprit de foi dans les circonstances de la vie.

Que si quelques-unes de ces pratiques subsistent encore, faites sans attention, elles n'apportent aucun élément nutritif.

II

La situation morale de cette personne est peu rassurante. Elle est ce que la font, et sa nature individuelle et la condition de sa vie, car le laisser aller est sa règle. Parcourons, du reste, les causes d'altérations qui, le plus souvent, amènent la tiédeur ou l'aggravent singulièrement. Moins abstraites que les principes, elles offriront des signes plus tangibles :

1° *Affections dangereuses.* — Le cœur se trouve-t-il dominé par une affection troublante? il se nourrit de souvenirs, de rêves, d'espoirs renouvelés. Mille tentations délicates s'éveillent.

Des tristesses désespérées succèdent à des joies puériles : la jalousie ajoute à ces agitations intérieures des reproches, des aigreurs et souvent de funestes divisions.

Il y a en cela des fautes vues et voulues, malgré je ne sais quel désaveu de pure convention; et d'ailleurs, à cette âme si profondément saisie et absorbée, quelle sensibilité reste-t-il pour concevoir l'horreur du péché véniel et pour être touchée du déplaisir de Dieu? Mais ses propres intérêts immédiats, elle ne les considère même pas, ou les dédaigne! Toute sa vie est passée dans cette folle déviation.

Il en serait de même du laisser aller aux mauvaises pensées et à certaines habitudes plus fâcheuses encore... Affadissement de l'âme, obscurcissement de la conscience, insensibilité pour les choses de Dieu, abandon de la prière, découragement, voilà ses effets directs.

2° *Les aversions.* — Une passion contraire, l'aversion, conduit à la même déchéance, et par des désordres semblables : absorption de l'âme, perversion du sens, éloignement de Dieu.

Telle personne avec qui vous devez vivre, vous est devenue insupportable. Sa vue, le son de sa voix, tout jusqu'à ses prévenances, si elle en a, vous porte sur les nerfs. Vous ne faites rien pour dominer cette mauvaise dispo-

sition; loin de là, vous semblez la développer à plaisir, retournant en vous-même tous les souvenirs pénibles, laissant les impressions fâcheuses vous envahir de plus en plus, et goûtant l'amertume de votre rancune. Alors, des scènes de violence se passent dans ce petit monde qui est vous-même; vous vous représentez vivement ce qui vous révolte, et vous vous écriez : Je lui dirai ceci, je ferai cela !...

Évitez ensuite les réflexions malveillantes à son sujet, les atteintes à sa réputation, les divisions et les discordes... Et parfois il s'agit de personnes que l'on devrait aimer, souvent de supérieurs que l'on devrait du moins respecter !

3° *Mauvaises dispositions à l'égard de la foi.* — Moins fréquent, ce désordre engendre le même affaiblissement moral. On est troublé par des doutes, et on se permet des lectures, des conversations capables de les fortifier. — On juge avec une amère partialité le Pape, l'Église, le clergé, les œuvres religieuses. — Dans les faits de l'histoire, ce que l'on remarque surtout, c'est le côté obscur. — On se décourage en face des attaques des ennemis et des faiblesses des croyants. Cette préoccupation accompagne partout : dans les prières, qui sont découragées, et dans l'action, qui reste molle et incertaine.

Cette disposition, qui résulte très souvent d'une tournure d'esprit et de l'influence de l'air ambiant, ne serait qu'une épreuve, si elle était purement involontaire, mais **imprudemment entretenue**, elle produit une sorte d'impuissance à vouloir et à prier, contre laquelle

on ne réagit pas. Les fautes vénielles perdent alors toute importance, et l'activité spirituelle se trouve enrayée. Dans cet état, l'âme est mal défendue contre elle-même et contre toute complication dangereuse.

4° *La vanité.* — La vanité, quand elle est dominante, dessèche également toutes les sources de la vie spirituelle.

Le désir de plaire, toujours en éveil, range sous ses ordres l'ensemble des préoccupations de l'âme. Tantôt les innombrables futilités de la toilette deviennent un envahissement; tantôt les succès et les déceptions apportent tour à tour leur joie ou leur dépit, et toujours le trouble.

Mille petites perfidies jalouses germent dans ce cerveau et gâtent ce cœur.

Quelle place reste-t-il pour cet ordre de pensées qui ne flatte point et ne s'impose point de lui-même; pour cet **invisible** qu'il faut dégager par des soins constants; pour ces pratiques de piété assez contraires à la nature, qu'il faut pourtant maintenir?

La conscience s'oblitère et les forces de résistance s'épuisent; une légèreté générale règne sur cette vie.

5° *Le découragement.* — Cette âme avait fait des efforts et elle est retombée. Encore si ce n'était qu'une fois; mais ses rechutes ont été si fréquentes. — « Dieu m'abandonne, s'écrie-t-elle, tout ce que je tenterais serait peine perdue ! »

Si, en confession, elle consent à reprendre

ses exercices de piété, à faire quelques efforts, à communier, c'est sans conviction; elle va comme une personne déjà sûre de s'arrêter bientôt, sans goût, sans confiance, partant sans vigueur.

Ce n'est pas seulement la rechute dans les mêmes fautes qui produit cet abattement : c'est aussi le retour des mêmes difficultés, des mêmes répugnances, des mêmes tentations. C'est encore l'action déprimante de tout insuccès, de toute déception, de tout malheur.

Rien de plus fréquent, rien de plus dangereux, rien de plus injuste que le découragement.

C'est le triomphe du démon et la plus vulgaire de ses ruses. Les âmes imparfaites s'y laissent prendre, non pas une fois, mais cent fois, et toujours de la même manière.

Nota. — On pourrait multiplier les exemples; ceux-ci peuvent suffire, étant les plus fréquents et, d'ailleurs, ils apprennent la méthode à suivre pour de nouvelles applications.

On trouvera plus loin (p. 190 et suivantes) un ensemble de causes plus spéciales à la jeunesse des pensionnats.

CHAPITRE II

Traitement de la tiédeur extrême

Les causes de la tiédeur, nous l'avons établi, peuvent se ramener à deux : **insuffisance de l'alimentation** ou **altération** de la vie. Le traitement direct se trouve donc naturellement dans ces deux formules : **s alimenter,** se **réformer.** Dans l'ordre humain, les ressources s'arrêtent là; dans l'ordre de la grâce, la **miséricorde** intervient. Il lui plaît parfois d'agir toute seule, ou au simple appel de notre misère.

Conseil d'une grande importance

Cherchez un confesseur qui prenne soin de vous. Sans un appui, vous courez grand risque de ne pas persévérer longtemps. Quand on est à soi-même son seul juge, sa seule force, et qu'on a été longtemps tiède, on est bien peu solidement retenu !

Les avis de votre confesseur, son autorité, la nécessité de lui rendre compte, sont d'une tout autre valeur. Voilà pourquoi Dieu a rendu l'aveu des fautes obligatoires; voilà aussi pourquoi il donne au prêtre les clairvoyances et les tendresses de la paternité.

§ I. — ALIMENTER LA VIE SPIRITUELLE

I. Prières du matin et du soir. — II. Offrande de son cœur à Dieu. *Benedicite* et Grâces. — III. L'examen du soir. — IV. La messe du dimanche. — V. La confession et la communion. — VI. Quelques lectures pieuses. — VII. L'honnêteté et le surnaturel.

I. Commencez par mieux faire **vos prières du matin et du soir.** Qu'elles ne soient plus l'accomplissement routinier d'une obligation ennuyeuse, la récitation inconsciente des plus belles formules que puisse prononcer la lèvre de l'homme; qu'elles deviennent enfin la parole sérieuse que l'on adresse à Dieu, la vraie prière qui sort du cœur.

Ne vous agenouillez jamais sans songer que vous êtes en **audience** devant la plus haute Majesté. Gardez une attitude toujours convenable. Si vous vous appuyez, ne le faites pas mollement : le sans-gêne n'est pas de mise ici. Sans doute, l'hommage de l'âme est l'essence de ce devoir, mais l'hommage du corps le complète et le soutient.

Que de jours, que de semaines, peut-être passés sans une telle prière! Mais alors de quoi a vécu votre âme et comment s'étonner après cela de la sentir sans goût, sans désir, sans vie, tiède enfin? Vous ressemblez à ces petits enfants pauvres, mal nourris, qui, sans être malades, sont si pâles qu'ils font mal à voir, et si débilités qu'ils se soutiennent à peine.

II. Reprenez ou ravivez ces courtes prati-

ques, familières à tous les bons chrétiens et qui secondent si bien la prière : l'offrande de son cœur à Dieu, le *Benedicite* et les Grâces.

— Cette **offrande de votre cœur,** vous ne la faites plus matin et soir. C'était pourtant une mère qui vous en avait appris la formule, et votre enfance heureuse s'endormait et se réveillait dans ce rayon du ciel. Que si vous conservez encore cette pratique, elle ne peut être, chez une âme tiède, qu'une vaine habitude. Ranimez-la, transformez-la, faites-en un acte quotidien d'amour, une direction véritable de vos intentions. « O mon Dieu, votre volonté ! votre gloire ! — O mon Dieu, voici le cœur de votre enfant ! »

— Dans la plupart des milieux, même chrétiens, l'usage du **Benedicite** et des **Grâces** est tombé en désuétude. C'est une honte. Les protestants, les musulmans eux-mêmes font précéder et suivre leurs repas de longues prières; ils remplissent ce devoir avec une dignité fière. Imposez-vous cet usage; établissez-le dans votre famille comme une vraie source de bénédictions et comme une leçon permanente d'esprit de foi.

Ne craignez pas trop de le continuer hors de chez vous. N'est-il pas juste de payer à Dieu, partout, le tribut qu'on lui doit, et ne serait-il pas beau de remettre en honneur un tel devoir? Pas d'affectation sans doute, mais pas de pusillanimité non plus ! Si, dans certaines réunions, ce simple fait devait vous singulariser, ou provoquer des plaisanteries fâcheuses contre la religion, vous vous contenteriez de faire mon-

ter en silence votre prière vers Dieu et de former sur votre cœur un petit signe de croix; ce serait une muette protestation très douce à Dieu et un moyen très efficace d'enraciner en vous cette habitude.

III. Que l'**examen du soir** a de peine à prendre sa place dans les habitudes chrétiennes! Et pourtant, peut-on concevoir rien de plus nécessaire et, en réalité, rien de plus facile? Vous vous récriez sur ce dernier mot? Quoi! facile, cette recherche de petites fautes, de petits oublis, à partir du réveil et à travers les nombreuses occupations du jour, jusqu'à cette heure de fatigue qui précède le sommeil! Peut-on tendre son esprit de telle sorte que l'on reconstitue à la fois sa vie matérielle et sa vie morale pour y appliquer la règle des dix commandements, sans compter les péchés capitaux? — Allons! Allons! ne nous jetons pas dans des exagérations voulues. Un excellent examen ne demande pas tant de formalisme. Qu'il soit rudimentaire et court, c'est suffisant, mais, du moins, qu'il soit sérieux.

Posez-vous deux ou trois questions, les mêmes — les plus importantes comme *fautes*, — les plus décisives comme *moyens*.

Pourquoi ne seraient-elles pas le simple résumé de notre méthode : 1° ai-je alimenté ma vie spirituelle? 2° ai-je surveillé et combattu tel défaut qui est mon obstacle? 3° ai-je eu recours à la miséricorde le long du jour? Regret. — Prière. — Bon propos.

Voulez-vous encore un secours très pratique?

Ayez **par écrit** les trois ordres de questions que nous venons de proposer, en les déterminant, selon vos besoins, par quelques **sous-questions personnelles.** — Les mots qu'on lit entrent dans les yeux et fixent l'attention. On parcourt vite une route tracée; au contraire, on se traîne et on se perd, en se jetant à travers champs.

IV. — Entendre la **Messe** du dimanche est un devoir rigoureux et vous l'accomplissez; mais de quelle manière? Vous rendez-vous compte de ce qui se passe entre le Ciel et la terre, sous les voûtes de cette église, sur cet autel, par la parole et la main du prêtre? Songez-vous à vous unir à ce sacrifice éternel qui sauve le monde? Avez-vous grand soin d'adorer Jésus-Christ au moment où, à l'élévation, il plane, dans sa réalité vivante, au dessus des têtes inclinées? Du moins, la messe obtient-elle de vous un acte de foi explicite? Arrache-t-elle à votre cœur quelque prière confiante? Vous donne-t-elle pour vos fautes et pour votre état de tiédeur un sentiment de regret?

Ne vous arrive-t-il pas, au contraire, d'entrer dans l'église sans adorer Dieu vraiment, c'est-à-dire sans lui rendre cet hommage, les genoux en terre et l'esprit attentif? Dans le monde, ne salue-t-on pas chacun selon son rang? Dieu seul souffrirait-il d'être traité sans égard?

Aidez-vous d'un livre de messe; suivez les prières de l'Église, les Offices du Temps, s'il se peut; ou bien prenez tout autre livre pieux, si vous le préférez. Exprimez les sentiments qui vous frappent, et, si vous les sentez au-dessus

de vos dispositions présentes, demandez humblement secours pour vous y élever.

Mais, de grâce, ne vous opposez pas aux divines influences de cette grande action, en vous conduisant, sous les yeux du Sauveur, d'une façon peu digne : en causant, en promenant çà et là vos regards, ou en laissant errer votre pensée au gré de votre ennui.

Ne manquez pas d'adorer encore Dieu en le quittant. Que penserait-on d'un homme qui s'en irait sans saluer le maître de la maison?

Si vous avez bien entendu la Sainte Messe, vous vous sentirez plus religieux, plus content, plus désireux de bien faire et même, l'expérience le prouve, plus apte à goûter les joies légitimes.

v. — Pour vos **confessions,** conformez-vous à la méthode de ce livre. De tous les moyens voilà le plus essentiel, le plus efficace, celui qui met en mouvement tous les autres. Que l'âme tiède s'y attache avec confiance, et sa guérison est assurée.

Pour vos **communions,** songez-y trois jours à l'avance; imposez-vous quelques efforts de plus que d'habitude; exprimez quelques sentiments de désir; essayez de timides protestations d'amour pour Jésus; offrez quelques sacrifices. — Chaque soir, récitez les actes avant la communion ou faites une lecture qui ait le même effet. — Adoptez de semblables pratiques pour les trois jours qui suivent la communion. Il serait vraiment trop triste pour Jésus d'être reçu au milieu d'une indifférence totale.

Ne ressemblerait-on pas à la personne qui, à l'arrivée d'un ami, n'irait pas à sa rencontre et ne daignerait pas même se lever de sa place?

VI. — Nous n'osons pas vous dire encore : faites chaque jour une **lecture** méditée. Considérez cependant que votre âme est sans lumière et sans ardeur et qu'autour de vous personne peut-être n'est là pour vous parler de **Dieu,** de votre âme et de votre avenir...

Ayez quelques bons livres toujours sous la main; ouvrez-les souvent : lisez-en du moins quelques pages. Que ce vous soit bientôt une douce habitude. Ainsi se feront entendre, jusqu'au fond de votre indifférence, quelques échos du Ciel !

Observation essentielle. — Par la prière, la lecture et les sacrements, vous faites descendre d'en haut, sur votre âme, des influences heureuses; cependant, remarquez-le bien, toutes ces excellentes choses ne sont point un but, mais un **moyen.** Vous en feriez un but si vous vous persuadiez que cette fidélité suffit et que vous n'avez pas à porter ailleurs votre effort. Vous les considérez, au contraire, comme un moyen, quand vous y cherchez le rappel et la force d'une vie plus sérieusement chrétienne. Méfiez-vous de ces piétés dont on peut dire : Elles ne rendent pas les âmes plus hautes, les cœurs plus aimants, les caractères plus faciles, les actes plus droits. La vie chrétienne doit être d'abord une vie parfaitement honnête.

Elle est **honnête** par l'accomplissement fidèle

de tous les devoirs : devoirs d'état, devoirs de famille, devoirs d'amitié, devoirs de dignité personnelle, devoirs de charité... Que chacun puisse compter sur votre loyauté et sur votre bienveillance; que votre attitude soit sans prétention, votre parole toujours vraie, vos rapports constamment réglés par un esprit juste et raisonnable.

Cette vie honnête doit être relevée par des **motifs surnaturels** et c'est ce qui lui donne à la fois son mérite et son achèvement. Dans les devoirs, vous verrez la volonté de Dieu; dans les événements, sa providence; dans les peines, sa main qui éprouve. Vous demanderez du courage aux espérances d'en haut et, s'il en est besoin, du secours à la crainte des châtiments éternels. Par-dessus tout, vous prendrez l'habitude filiale de servir Dieu pour lui-même, cherchant à lui faire plaisir et désirant vous en faire aimer.

Cette vie est facile parce qu'elle est belle et douce; elle l'est surtout parce que Dieu l'anime toujours de ses grâces spéciales et la favorise souvent de ses consolations.

§ II. — COMBATTRE LES CAUSES QUI ALTÈRENT LA VIE SPIRITUELLE

Le manque d'alimentation réduit l'âme à l'état de tiédeur, par inanition. Certains défauts l'y amènent par la **perturbation** qu'ils déterminent.

Nos défauts résident dans notre nature morale et l'altèrent dans son fond. Ils constituent de véritables propensions au mal.

On se préoccupe beaucoup plus de ses fautes que de ses défauts et l'on a si peu de logique qu'on ne sait pas remonter de l'effet à la cause. Votre tiédeur ne vient pas de ce que vous commettez tels et tels péchés, mais de ce que vous **gardez ce défaut** qui vous les fait commettre. Le péché est ici le signe indicateur, il peut vous mettre sur la voie; mais vous aurez beau connaître toutes vos fautes, vous ne sortirez pas de la tiédeur si vous ne remontez pas à la source.

Voyez donc plus avant, cherchez le vice profond de votre état. Souvent, il saute aux yeux pour peu qu'on réfléchisse; mais on s'en va dans la tiédeur, les yeux fermés et l'âme indifférente! Nous avons signalé en leur lieu les principaux défauts qui engendrent une tiédeur extrême, nous allons indiquer ici les remèdes qui sont de nature à les guérir.

I

Remèdes aux affections qui troublent

Nos affections exercent sur notre vie une influence si prépondérante que de leur direction sage ou imprudente dépend le bon ou le mauvais état de l'âme. Il y aurait beaucoup à dire sur un tel sujet, mais le cadre de ce livre nous resserre en d'étroites limites. Heureusement, le Docteur de la piété, dans son *Introduction à la vie dévote*, l'a traité avec toute la profondeur et toute la délicatesse qu'il exige (3e partie, chapitre IX et suivants). Nous y renvoyons le lecteur, nous contentant de mettre sous ses yeux quelques-uns des passages les plus essentiels.

« Si votre cœur s'est déjà laissé prendre dans les filets de ces mauvaises affections, ô Dieu ! quelle difficulté pour en sortir. Prosternez-vous devant sa divine Majesté; reconnaissez en sa présence l'excès de votre misère, de votre faiblesse, de votre vanité. Que votre cœur fasse ensuite le plus grand effort qu'il pourra pour détester ces amitiés commencées, pour abjurer les témoignages que vous en avez donnés, pour renoncer à toutes les promesses que vous avez acceptées et prenez une vive et absolue résolution de ne jamais former de tels engagements.

. . . . . .

Je crie très haut à quiconque voudra l'entendre : taillez, coupez, tranchez; ne vous amusez pas à découdre ces folles amitiés, ni à

démêler leurs liens; il faut promptement y mettre le fer et le feu. On ne doit point ménager un amour qui est si contraire à l'amour de Dieu... Mais si votre repentir n'est pas assez fort pour arracher de votre cœur ces mauvaises inclinations jusqu'à la racine, voici les règles que vous devez suivre : faites-vous, comme je vous l'ai enseigné, une solitude intérieure en vous-même et, par les plus vifs élancements de votre âme mille fois réitérés, renoncez à toutes ces inclinations et à toutes les atteintes que votre cœur en sentira. Donnez plus de temps à la lecture des bons livres; confessez-vous plus souvent; communiez selon vos besoins et selon l'avis de votre directeur; découvrez-lui, ou à une personne discrète et prudente, vos peines, vos intentions, toutes vos dispositions avec beaucoup d'humilité et de sincérité. »

— Le même genre de perturbation peut être produit par des imprudences d'une nature analogue, sous forme de conversations légères, de lectures dangereuses et de rêveries louches.

Ces écarts éveillent moins l'attention et n'alarment pas assez la conscience : et pourtant, la désorganisation qu'ils produisent n'en est pas moins grande parfois

C'est une simple distraction, direz-vous. Voyez plutôt si ce n'est pas un désordre. Après ces lectures, ces conversations, ces rêveries, trouvez-vous quelque goût à la prière? Que vous dit l'approche d'une communion? Vous sentez-vous bien à Dieu, l'âme calme, douce et aimante? Oh! non, une lourde indifférence vous oppresse et les choses saintes vous causent

un invincible dégoût. Laissez donc là toute illusion : ces lectures, ces conversations, ces rêveries **vous pervertissent.**

Le remède, ici encore, est tout indiqué : il faut, coûte que coûte, s'affranchir. Vous avez bu du poison, vous en sentez l'action dissolvante, et vous retourneriez demain à la source qui vous tue? Vous préféreriez quelques émotions, d'ailleurs peu honorables à la calme possession de votre âme, à son intégrité et à sa blancheur? Si vous ne vous arrêtez pas, vous descendrez peu à peu à une telle insensibilité de conscience, que les menaces les plus fortes de la religion seront incapables de vous inspirer même une crainte.

La résolution qui s'impose est donc de renoncer à ces lectures, à ces conversations et à ces rêveries autant que l'exige une juste sauvegarde. Vous y renoncerez d'abord pour obéir au devoir. Sa voix est en ce moment la seule qui se fasse entendre; mais bientôt des accents plus doux s'élèveront dans votre cœur devenu libre, et qui sait si, pour vous récompenser du sacrifice de ces joies démoralisatrices, Dieu ne vous prépare pas les joies sanctifiantes de la consolation?

II

Remèdes aux fautes plus matérielles

Il faut bien dire un mot de ces tristes habitudes où la dignité personnelle se dégrade, où la volonté perd ses forces, où l'idéal s'éteint

et, enfin, où l'être tout entier tend à s'anéantir.

Craignez et détestez ces fautes, elles finissent par établir une insupportable tyrannie. Le dégoût les suit. On les réprouve : c'est bien fini cette fois!... Hélas! non, ce n'est pas fini. Vous subissez l'illusion si connue de la faim rassasiée et qui se détourne des aliments. Ici et là, c'est une question de temps; bientôt, la faim se fera sentir de nouveau avec ses convoitises grossières, et cette faim satisfaite deviendra de plus en plus impérieuse. La conscience, la santé, l'enfer même, vains épouvantails! Une indifférence épaisse règne dans ces basses régions!

Pauvre victime de cette tyrannie et qui désespérez de vous, ne désespérez pas de Dieu. Rien ne résiste à sa puissance, ni la maladie, ni la mort même; or, cette puissance aux mains de sa miséricorde est à la merci de votre bon vouloir. — Avec ce sentiment de confiance invincible, allez aux remèdes que nous indiquons ailleurs; cachez-vous sous le manteau protecteur de Marie; cherchez un refuge dans le cœur ouvert de Jésus; touchez la Paternité divine par quelque attention filiale; tenez-vous très humble; soyez bon à tous, surtout aux pauvres.

Chassez les pensées dangereuses qui voltigent à l'entrée de votre âme; occupez fortement votre esprit; fuyez l'oisiveté et la mollesse.

Ne perdez pas de vue la grande loi des habitudes : elles se forment par la multiplicité des actes et s'affaiblissent par la **durée de la résistance.** Au fond, dans l'un et l'autre cas, c'est l'action persévérante du temps qui les enra-

cine ou les dissout. Ne vous étonnez pas de la lenteur de la guérison, ni du retour des crises : c'est ainsi toujours et c'est prévu d'avance; ne vous découragez pas des chutes passagères et des recrudescences qu'elles amènent; redoutez-les beaucoup cependant, car elles tendent à vous faire perdre le terrain reconquis, et relevez-vous sans retard avant que le mal ait passé de votre volonté à votre nature en s'y prolongeant. Rappelez-vous qu'une réaction, si elle est prompte et vigoureuse, hâte toujours l'affermissement définitif, et qu'un grand acte de la volonté peut, dans certains cas, suffire à l'établir.

Mais, encore une fois, attachez-vous au moyen qui domine tous les autres parce qu'il les met tous en œuvre : la confession.

Vous direz tout; vous le direz simplement; vous ferez connaître la durée du mal et sa profondeur, vos faiblesses réitérées, vos résolutions sans cesse trahies; vos efforts et vos découragements; vos dégoûts de vous-même et les belles aspirations qui, parfois encore, planent sur ce bourbier.

La confession sera fréquente, très fréquente, journalière au besoin.

A chaque chute, relevez-vous immédiatement par la contrition d'abord, mais aussi sans retard par la confession, car il faut vous tenir en garde contre ces deux illusions contraires mais également fatales : je ne retomberai plus ! je ne me relèverai jamais !

Ne comptez pas beaucoup sur vous sans l'appui du confesseur.

C'est lui qui déterminera l'emploi du remède divin qu'offre la communion, remède délicat que l'imprudence peut rendre vain; remède tout-puissant quand il rencontre les dispositions nécessaires.

III

Remèdes aux aversions

Le premier moyen est d'**écarter** tous les souvenirs qui **entretiennent** votre aversion. N'arrêtez pas votre pensée sur les torts de cette personne; ne cherchez pas à vous rendre compte des motifs qui l'ont fait agir, et gardez-vous de la manie d'analyser sa nature et ses défauts.

Faire part de ses aversions est bien plus dangereux encore. Un sentiment s'exalte en s'exprimant. Nous y mettons plus de nous-mêmes, et nous trouvons, hélas! dans l'approbation complaisante qui accueille nos plaintes, une raison de plus de les croire fondées.

Le second moyen consiste dans la **lutte,** mais il est sage de ne l'employer que si l'on est assez sûr de soi pour amener une réaction victorieuse. Ne fuyez donc pas l'occasion de voir ces personnes et de leur parler. Montrez-vous aimable sans affectation. En même temps, et c'est essentiel, forcez votre âme à entrer elle-même dans les dispositions bienveillantes que vous manifestez.

Si les occasions manquent, suivez le conseil de Rodriguez : instituez un combat **fictif.** Imaginez-vous que cette personne est là, qu'elle se

présente d'une façon déplaisante, et vous dit telle ou telle chose désagréable. De votre côté, prenez la disposition douce et bonne que vous voulez faire prévaloir, et maintenez-la ferme et calme en face des impressions contraires, jusqu'à ce qu'elles se trouvent comme anéanties sous la pression d'une énergique volonté.

Un troisième moyen analogue serait de rechercher les qualités de la personne, de les détailler en vous-même et d'y **arrêter** votre pensée. Comme suite à cet effort intérieur, trouvez l'occasion de **dire ce bien** que vous pensez, mais dites-le sans la moindre restriction perfide.

Si vous avez pour Notre-Seigneur un amour qui vous touche assez facilement, mettez sa personne sacrée entre votre cœur et ce prochain qui vous irrite. Prescrivez-vous d'agir ainsi dès que vous sentirez monter une poussée d'aversion, et aussi, par précaution, toutes les fois que vous aurez à parler à cette personne. Qu'elle s'efface à vos yeux, et que seule l'image adorée de Jésus paraisse ! C'est là un moyen surnaturel, par conséquent une force, dont la portée dépasse nos prévisions.

IV

Remèdes aux impressions de doute

Ces impressions, à notre époque du moins, sont le plus souvent l'effet d'une sorte d'empoisonnement intellectuel. Les livres, l'ensei-

gnement, les journaux, les discussions publiques versent chaque jour, dans l'air que nous respirons, des torrents d'incrédulité. Les romans, que l'on redoute à bon droit comme un danger pour les bonnes mœurs, sont un danger au moins aussi grand pour la sécurité de la foi. Il n'est pas rare, en effet, qu'ils l'attaquent d'une façon directe; mais ils lui font une guerre plus dangereuse peut-être par des insinuations calculées, voire même par une systématique exclusion. Veuillez porter votre attention sur cette dernière remarque : tel roman est réputé innocent à ce point de vue, parce qu'il écarte absolument toute idée religieuse; mais il représente ses héros comme remplis des plus nobles qualités, et accomplissant des prodiges de vertu. La conclusion qui s'insinue peu à peu dans l'esprit du lecteur, sans qu'il l'analyse, c'est que la religion n'est vraiment pas nécessaire, que l'homme peut persévérer dans l'accomplissement de tous les devoirs et s'élever même à l'héroïsme par les seules forces de sa nature, sans la grâce; par conséquent, sans la prière, sans le secours des sacrements, ce qui n'est pas seulement une erreur contraire à la réalité des faits, mais encore une hérésie positivement condamnée par l'Église.

1° Vous qui souffrez malgré vous des impressions du doute, **éloignez-vous** de toutes les causes qui les renouvellent. Vous le devez en conscience et dans la mesure du possible. Pourquoi vous permettez-vous telle et telle lecture? Pourquoi ouvrez-vous imprudemment telle discussion dont vous sortez troublé? Vous respirez

un air rempli de miasmes. Vous vous donnez une alimentation plus ou moins empoisonnée. Règleriez-vous votre régime physique avec une telle incurie? Soyez logique; fuyez le contact de certaines idées comme vous éviteriez le contact d'objets contaminés; ne reculez pas devant les sacrifices pénibles s'ils sont nécessaires.

2° Tel est votre premier devoir; il en est un second qui consiste à éviter soigneusement toute *complication* fatale. La plus grave est celle qui viendrait de certaines fautes. Les fautes, sans doute, et nous l'avons déclaré loyalement, ne sont pas, à notre époque, la cause primordiale du doute; mais il n'est pas nécessaire d'être grand psychologue pour comprendre l'influence qu'elles peuvent avoir, soit pour l'introduire, soit pour l'aviver.

Envisagée au point de vue de la foi, toute faute se revêt d'une laideur particulière et prend le caractère d'une ingratitude. Si l'on écarte ce point de vue, elle ne se présente plus que comme une faiblesse facilement excusable.

Le désir de se sentir moins méprisable et l'envie de se permettre ce qui plaît, poussent instinctivement à accepter la solution qui innocente et accommode. Une grande pureté de vie épargne ces poussées de doute que provoque un orgueil mécontent de soi.

3° Peut-on établir en règle absolue que les doutes doivent être toujours simplement méprisés et jamais discutés? Assurément non. Il est des états d'esprit qui ont vraiment besoin d'un peu de lumière. Qu'on cherche alors des explications, mais en toute prudence. Les atten-

dre de ses propres réflexions serait aussi illusoire que de les chercher dans les colonnes de journaux. En effet, nos réflexions, quelque multipliées qu'elles soient, roulent invariablement dans le **même cercle** et nous ramènent au **même point.** Consultez donc des personnes compétentes, ou lisez des livres sérieux qui étendent ou rectifient ces vues. Apportez à cet examen un esprit de justice qui n'exige pas en ces matières le **genre** d'évidence spécial à d'autres vérités. Méfiez-vous fort de l'influence des idées régnantes et ne croyez pas votre jugement infaillible.

4° Gardez-vous surtout de **revenir** sur ce qui a été une bonne fois éclairci. C'est le propre d'esprits superficiels de ne rester jamais fixés. Certes, il ne dépend pas de nous d'empêcher le retour d'impressions contraires, mais il est d'une sage raison de les **négliger.**

5° Une grande hauteur de vue et une connaissance approfondie de la religion mettent au-dessus de la plupart des doutes. Il n'y a pas que Dieu dans la religion; il y a aussi l'homme, et c'est son œuvre qui crée des ombres. Dans la colonne de nuée qui accompagnait au désert le peuple de Dieu, il y avait le côté obscur qui regardait la terre et au-dessus le côté lumineux qui s'éclairait aux clartés du ciel.

§ III. — Recourir à la miséricorde

I. Le plan et le rôle de la Miséricorde. — II. Ses manifestations 1° Jésus et son Sacré-Cœur; 2° Marie; 3° les saints.

I

Qu'il est divin et qu'il est humain à la fois, qu'il est admirablement vrai ce moyen surnaturel du recours à la Miséricorde.

1° Pour qui sait observer profondément les âmes, la misère humaine apparaît de toutes parts sous forme d'impuissance, de maladie, de laideur morale; c'est une indigence universelle. Les grandes âmes elles-mêmes, qui la dominent, en sentent la triste loi, et l'on entend un saint Paul s'écrier sous ses violents assauts : « Malheureux homme que je suis ! »

Nul en ce monde n'a le droit de s'en croire libéré définitivement. Le plus fort serait téméraire, s'il ne restait humble.

2° Puisque la misère humaine est notre condition et que toute condition a ses lois, cherchons quel est son code. Deux préceptes essentiels le résument : 1° employer toutes les forces, personnelles ou autres, qui sont sous nos ordres; — 2° implorer auprès de la Miséricorde les forces qui nous manquent.

Si la Miséricorde **n'existait pas,** le relèvement serait impossible à l'homme tel que le péché l'a fait; combien ne le serait-il pas davantage à l'âme désorganisée et défaillante telle que la tiédeur l'a faite?

D'autre part, si la Miséricorde ne se rendait pas **sensible,** elle n'atteindrait pas son but moral qui est, non pas de nous relever, mais de nous y aider. Plus ces manifestations sont éclatantes et adaptées à notre manière de sentir, plus elles agissent sur notre libre vouloir. Le courage naît de l'impression d'une force, cette force fût-elle d'emprunt.

Pour se relever, il faut donc à notre faiblesse au dehors une main tendue, au dedans un élan de confiance.

3° Mais le recours à la Miséricorde ne fera-t-il pas déchoir l'homme de sa dignité? Non, ce n'est pas déchoir que de se mettre à sa vraie place. Le sentiment qui repousserait l'aide de la Miséricorde ne serait pas de la dignité, mais de l'orgueil; car la foi nous enseigne que cette aide est indispensable. Indispensable même aux âmes justes, elle l'est doublement aux âmes tièdes.

Mais, du moins, ce fréquent recours à une force étrangère n'expose-t-il pas la volonté à perdre sa force propre par l'habitude d'être soutenue, et son initiative par l'impression de sa propre insuffisance? Tout au contraire, la force morale et l'initiative grandissent avec la certitude du succès.

Donnez confiance à un être, et il déploiera toutes ses énergies.

Disons-lé néanmoins, l'abus côtoie partout l'usage, et les choses les meilleures ne sont pas soustraites à ce danger. Dans nos sociétés, ne voit-on pas certains pauvres perdant l'habitude de tout travail et laissant venir la mi-

sère, sûrs d'être secourus. Dans l'ordre spirituel, des âmes peuvent se rencontrer qui leur ressemblent. Peu élevées de nature et devenues positivement lâches par l'habitude, elles se laissent aller aux pires négligences et jusqu'aux fautes mêmes, avec la pensée que Dieu remédiera à tout. C'est une erreur : la Miséricorde se détourne de ces bas calculs et les déjoue. Dieu ne saurait instituer son ordre surnaturel au détriment de son ordre moral. Nous l'avons dit, il vient au secours de la défaillance, non pour la suppléer, mais au contraire pour la faire agir en ajoutant ce qui lui manque. Oh ! répétons-le encore : qu'il est humain et qu'il est divin à la fois, le recours à la Miséricorde !

II

Tournons-nous maintenant vers les **manifestations** de la Miséricorde qui viennent, comme un rayon de soleil, comme un visage ami, comme une chaude parole, ranimer notre courage.

Jésus et son Sacré-Cœur

La plus haute, la plus complète, la plus touchante, c'est Jésus, le Dieu fait homme. Tout en Jésus, en sa vie, en ses paroles, en ses souffrances d'autrefois, en son rôle au Ciel, en son Eucharistie sur la terre, en son action secrète au fond des âmes, tout fait éclater sa volonté résolue de nous pardonner, de nous secourir, de nous former, de nous unir à lui.

Il prend toutes les formes capables de nous atteindre dans tous nos sentiments.

Petit enfant, ne vous fera-t-il pas pitié? Oserez-vous lui être dur? Le mouvement le plus naturel n'est-il pas de lui tendre les bras? — Adolescent, homme fait, le voilà au travail, les mains durcies, l'humiliation autour de lui, l'occupation pénible sur toutes ses journées. Rien ne touche comme un long dévouement. Que penseriez-vous d'un homme qui consacrerait trente ans de son existence à travailler, pour vous, toutes ses heures? Cela vaut plus que de risquer sa vie un jour de danger. — Sa vie, mais Jésus l'a donnée, elle aussi, et dans quelles conditions et avec quel amour! vous le savez. Or, vie pour vie, n'est-ce pas? si vous avez du cœur. — Qui de nous aurait songé à l'Eucharistie, à cette existence voilée, toute réelle, intime, unifiante et si méconnue toujours, souvent si outragée? Nous voilà dépassés jusque dans nos rêves les plus audacieux. — Que dire des communions qui succèdent à des fautes, à de grandes fautes, peut-être? Ces fautes, Jésus les a effacées, elles ne sont plus, c'est vrai; mais n'aurait-il pas pu s'en tenir au pardon? N'aurait-il pas dû vous faire attendre, vous éprouver longuement?... Or, dès le lendemain de rechutes indignes, il descend en vous, réellement en vous!

Oh! la Miséricorde! Elle déborde de toutes parts; elle nous envahit avec ses souvenirs rapidement évoqués; elle nous baigne de ses sublimes tendresses, de ses incompréhensibles inventions, et si je cherche une formule sen-

sible qui les résume et les mette sous mon regard, j'aperçois, ô Jésus ! cet emblème réel que vous avez manifesté récemment au monde, comme une nouvelle tentative auprès de son désespérant oubli, votre Sacré-Cœur !

O Cœur si vivant, vous souffriez, ce semble, de rester caché et de battre silencieusement dans la poitrine de Jésus; vous souffriez de n'être point assez connu, assez aimé. Vous êtes en quelque manière sorti de cette retraite sacrée. vous avez paru à nos regards humains, et vous avez voulu que votre image fût répandue par tout l'univers, pour y manifester et y répandre la Miséricorde !

Elle s'étale toute grande par cette plaie ouverte qui devient un refuge. Elle éclate dans cette flamme d'amour qui l'enveloppe. Elle saigne d'une douleur rédemptrice par ces mille blessures des épines qui l'enserrent. Et ce Cœur, ainsi présenté, semble sorti de votre poitrine comme pour n'être plus à lui et nous forcer à le prendre ! Nous pouvons le baiser, l'emporter. Il est à nous comme l'héritage des ancêtres qui fonde des droits. Il est la relique insigne qui protège la cité. Qu'il soit pour moi le cœur d'un ami près duquel je viendrai aviver mes regrets et former mes résolutions, près duquel surtout je viendrai apprendre à aimer !

O âme tiède, qui que vous soyez et quelle que soit votre déchéance, tenez vos yeux fixés sur « *ce Cœur qui a tant aimé les hommes !* » En le contemplant vous verrez peu à peu apparaître en vous l'indignité de ces ingratitudes que vous ne comprenez pas, et en Jésus, des

profondeurs d'amour que vous ne soupçonnez pas. Il y a une grâce spéciale de Miséricorde attachée à l'invocation de son Cœur sacré. Cette grâce est plus puissante que les énergies humaines. Par elle, ce que vous sentez tristement ne pas pouvoir, vous deviendra facile. — Multipliez les invocations qui font chacune descendre quelque nouveau rayon de lumière, quelque nouveau stimulant de repentir, quelque effusion nouvelle du bon vouloir. Ces effusions du Sacré-Cœur sont de la vie répandue, et vos invocations ressemblent à des bouches qui l'aspirent.

Ne regardez pas en ce moment les sacrifices et les efforts qui pourront vous être demandés, fixez uniquement votre attention sur ce Cœur qui est à vous. Regardez, admirez, étonnez-vous, aimez. Oui, aimez sincèrement, sans songer si vous aimez généreusement. Aimez ce Cœur, parce qu'il est bon, parce qu'il est beau, parce qu'il vous est ouvert, parce qu'il n'y a rien en dehors de ce Cœur qui puisse vous réhabiliter; aimez, comme si vous aviez vous-même le cœur d'un saint !

Évoquez par la pensée cette multitude d'âmes semblables à la vôtre, aussi rebelles, aussi défaillantes, aussi tièdes et qui, dans tous les temps, dans tous les états, ont été conquises par sa miséricorde. Aujourd'hui, au ciel, elles jouissent, elles brillent, elles aiment. Quel essaim empressé autour de ce Cœur où elles ont bu la vie. Voyez ! elles vous considèrent avec une pitié tendre : vous leur rappelez la grande misère de leur passé. Entendez-les, elles vous

crient : confiance, prière et encore confiance ! Les grâces de la miséricorde ne sont pas épuisées. Jésus en est la source intarissable; il est la miséricorde vivante, et cette vie, à chaque instant, bouillonne et se renouvelle en passant par son Cœur, et ce Cœur sans cesse l'envoie jusqu'aux extrémités froides de son grand corps mystique, pour que les âmes les plus tièdes entrent enfin dans le mouvement d'action qui réalise l'œuvre divine : réforme d'abord, sanctification ensuite et, enfin, amour qui unit !

Conclusion. — La dévotion au Sacré-Cœur est sans doute la dévotion de l'intimité, mais n'est-elle pas aussi celle de l'indigence? Et, d'ailleurs, refuseriez-vous donc de vous élever à l'amour? Envisagez d'abord la pitié, le pardon, la force; mais jetez en même temps votre cri d'espérance, et à cette invocation : « Mon Jésus, miséricorde ! » unissez cette formule de désir : « Doux cœur de Jésus, soyez mon amour ! » Qu'ensemble elles viennent sur vos lèvres le long du jour, aux heures de lâcheté comme aux heures de bon vouloir. Le Cœur de Jésus y sent des protestations timides, des élans ébauchés, et il y trouve surtout **la liberté d'agir.** A sa bonté qui voudrait tout pardonner, tout guérir, tout refaire, une loi de haute sagesse impose la contrainte d'attendre notre appel[1]. Dix, vingt, cent invocatiuns, même peu fer-

1. Loi veut dire ici : manière ordinaire d'agir. La Miséricorde ne saurait être enchaînée. Elle le montre çà et là par d'étonnantes avances.

ventes, sont autant **de droits** que vous lui donnez de voler à votre secours.

Marie

J'élève mes regards vers une autre manifestation de la Miséricorde. Moins haute et ainsi plus voisine, elles se tient entre Jésus et nous. Ne craignez pas qu'elle le cache comme un écran. Elle est le pur cristal qui ne reçoit la lumière que pour la transmettre plus rayonnante; elle n'a rien qui ne soit à Jésus; elle ne forme pas un désir qui ne soit pour lui : elle est la mère !

O Mère, venez-vous donc ajouter quelque chose à l'infini de votre Fils? Est-ce que votre Jésus n'est pas le médiateur souverainement suffisant? N'est-il pas assez riche, ou ne serait-il pas assez bon? Que venez-vous faire et qu'apportez-vous?

Je suis la Mère, et je viens rapprocher mes enfants.

Je suis la Mère de Jésus, et je t'apporte, enfant malheureux, le partage de ses propres biens !

Je suis ta mère et j'approche de ton cœur insensible et défiant un Cœur qui, ne sachant qu'aimer, ne saurait exciter la crainte.

— Dans l'ordre de la nature, Dieu n'a rien fait de plus fort qu'un cœur de Mère. Cette puissance, sans armes et sans menaces, est tellement irrésistible qu'elle fait tomber à genoux ! Quel fils résisterait aux larmes de sa mère? Sa Mère ! c'est un être qui ne le condam-

nera jamais, quelles que soient ses fautes; un être doué d'un saint aveuglement qui ne le méprisera jamais, si indigne qu'il puisse être. Et il le sait et il le sent, voilà pourquoi la mère restera pour lui le refuge assuré, l'espoir certain.

O Dieu, qui vous servez dans l'ordre de la grâce des ressources de l'ordre naturel, vous avez institué une mère comme ministre de votre miséricorde. Vous n'aviez pas à lui créer des indulgences, des tendresses, des espoirs inlassables. Vous les avez laissés simplement suivre leur pente en les tournant vers nous. D'autre part, pour mettre en jeu nos tendresses filiales, vous vous êtes contenté de nous dire : Voilà votre mère.

En moi non plus, ô Dieu sage, vous n'avez pas besoin de créer de toutes pièces un sentiment nouveau; vous avez mis dans ma nature l'instinctive confiance de l'enfant envers celle dont il reçut la vie, confiance qui ne doute pas, qui ne distingue pas, et dont vous avez fait une vertu. Sentiment égoïste souvent, cruel parfois dans son inconscience; mais sentiment sauveur à la fin, car il arrive un jour où l'ingratitude se révèle et fait honte, et alors, se dégageant de tout alliage, l'amour filial prend conscience de lui-même : il aura des larmes, il sera généreux, il voudra réparer. Ah ! dans un sentiment vrai, sous l'égoïsme qui peut le recouvrir, qu'il y a de vie !

O Dieu ! soyez béni d'avoir fait de la religion une famille, et d'y avoir multiplié l'amour ! Ce que vous pouviez produire par vous-même

et invisiblement, vous avez préféré nous le faire arriver par des intermédiaires et insensiblement Vous pouviez amener chaque homme sur la terre par une création directe et l'y établir homme fait dès le premier instant; mais alors quel dommage : pas de famille, pas de mère ! Qu'aurions-nous fait de notre cœur, et, sans ces liens charmants et forts, qu'aurions-nous fait de notre vie?

Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel ! Encore une fois, ô Dieu, soyez béni d'avoir fait de la religion une famille, et d'y avoir multiplié l'amour !

Songeons que Marie ne réalise pas seulement les qualités de nos mères, mais **l'idéal** de la mère. Ce que nous connaissons, étendons-le; ce que nous concevons de parfait, regardons-le comme inférieur encore à ce qui est : un cœur de mère dans la plus belle des intelligences, dans la plus noble des natures, dans la sensibilité la plus exquise. Cœur chaud et tendre, bon jusqu'à la faiblesse, faiblesse qui sauve ! — Cœur fort comme la mort, plus puissant qu'elle, puisqu'il nous arrache à la mort éternelle. — Cœur refuge toujours ouvert, cœur repos de nos lassitudes; cœur où nos larmes coulent plus douces; cœur qui avez des baumes pour toutes nos douleurs, un remède pour tous nos maux. — Cœur qui savez vaincre les grandes résistances, inspirer les grandes pensées, soutenir les grandes désolations. — Cœur en qui se fait l'union du cœur de l'homme avec le Cœur de Dieu. — Cœur de mère qui ne cesse de donner la vie et de l'étendre jusqu'à l'éternité !

Ce Cœur, je voudrais le connaître dans ses beautés, dans ses profondeurs, dans ses extensions surnaturelles. Rêve impossible ! Ni l'intelligence d'ici-bas, ni l'intelligence qui nous sera donnée au ciel ne sont capables d'atteindre cette vue trop haute pour un être de notre ordre.

Trop haute pour moi, je l'en admire plus encore. Je suis plus fier d'avoir une telle mère, plus fier et plus confiant, car les limites de son pouvoir m'échappent tout autant que les limites de sa perfection, et tout son pouvoir est à moi ! Oh ! que d'espérances au milieu de ces beautés imprévues !

Jugeons de sa grandeur : ce cœur a été fait pour répondre, en la qualité de cœur maternel, au cœur d'un Dieu. Qu'il doit être haut et parfait ! — Premier regard jeté sur cette sorte d'infini où il fut constitué.

Ce cœur, durant les longues années, de Bethléem, de Nazareth, et sous les émotions suprêmes du Cénacle et du Calvaire, s'exerçant, se dilatant sans cesse, s'élevant toujours, s'est développé dans des proportions réellement incalculables. Tout ce qu'il y avait à aimer en Jésus, pouvez-vous le connaître? Toute la puissance d'amour qu'il y avait en Marie, pouvez-vous l'évaluer? — Second regard sur cet infini : les extensions qu'il a dû prendre.

Et c'est ce Cœur créé si grand, si merveilleusement développé, ce Cœur habitué à aimer sans mesure un Fils qu'elle ne pouvait aimer assez, c'est ce Cœur, ce même Cœur qui est pour moi un cœur maternel, oui, maternel, à la merci de mes besoins et de mon despotisme

d'enfant : j'en suis aimé, malgré mes défauts et mes froideurs; les défauts et les froideurs n'arrêtent pas le cœur des mères ! — Troisième regard jeté sur le mystère d'un amour aussi vrai qu'il est incompréhensible.

Non, ce ne sera pas en vain, ô mon Dieu, que vous m'aurez révélé ma Mère; non, ce ne sera pas en vain, ô Mère, que vous aurez voulu rester ma Mère. Je ne sais pas ce que je serai demain, je n'ose pas dire que je ferai de grandes choses, mais ce que j'affirme dans la sincérité de mon âme, c'est qu'il s'élève en moi une confiance que je ne connaissais pas, une volonté du bien qui fait tressaillir ma lâcheté, un vrai besoin de ne plus vous affliger jamais !

Conclusion. — A la suite de ces considérations qui émeuvent, passez aux résolutions pratiques, qui dirigent.

1° Proposez-vous de donner plus souvent à Marie le nom de Mère, et de mettre dans cette appellation plus de tendresse. — Voyez à quel moment de chaque jour vous pouvez l'invoquer. Vous le ferez aussi dans vos tentations et même dans vos sécheresses. Ne le négligez pas après vos fautes.

Appuyez sur son nom lorsqu'il se présente dans vos prières.

2° Ayez quelques courtes aspirations familières : « Doux cœur de Marie, soyez mon salut ! — Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous ! — O Marie conçue sans péché, etc... »

3° Récitez souvent le **Souvenez-vous,** cette prière de la confiance.

4° Que vos nombreuses distractions ne vous

éloignent pas du chapelet. Votre cœur veut d'avance tout ce que votre bouche peut-être dira seule! Jetez à pleines mains les mêmes fleurs aux pieds de votre mère. Comme des fleurs sans paroles, vos **Ave Maria,** même inconscients, seront un hommage !

5° Faites-vous un honneur de porter la livrée de Marie : scapulaires, médailles... Soyez fidèle aux courtes pratiques qu'imposent ces dévotions.

6° Pourquoi n'auriez-vous pas dans votre chambre un petit sanctuaire, où son image dominerait? Les objets visibles raniment le souvenir. N'avons-nous pas le portrait des personnes qui nous sont chères? — Des fleurs parfois; une petite lampe allumée de temps en temps; une bénédiction demandée en entrant ou en sortant... quelques larmes, hélas ! un jour de fautes !

Si vous ne vous sentez pas le goût de ces choses, faites-les néanmoins; elles ont, à leur manière, l'efficacité des sacrements, qui, pour nous être bienfaisants, ne demandent que de ne pas rencontrer l'obstacle du mauvais vouloir. Marie n'est-elle pas, d'institution divine, une source de grâces?

Les Saints

Jésus et Marie sont les deux grands fleuves de la Miséricorde, mais ils ne font point tarir les mille petits ruisseaux de l'invocation des Saints, qui, eux aussi, nous apportent les eaux sacrées du courage et de la consolation.

Dieu est tellement présent et agissant dans ses créatures, que, s'il se manifestait en elles visiblement, nous en serions éblouis, et que nous marcherions dans le monde comme dans un vrai temple.

S'il se cache dans le grain de sable et se déploie, tout à côté, sur le vaste océan, êtres matériels, il vit bien davantage dans ses Saints, êtres spirituels. Sa présence, il est vrai, n'y saurait être plus réelle, mais elle y est plus abondante, comme la lumière qui se multiplie dans un globe de cristal aux mille facettes. Dieu n'est donc point effacé, point amoindri, point divisé, quand un fidèle l'invoque par Jésus, par Marie, par le grand saint Joseph, ou par tel autre de ses amis. Sa grâce est la même, et sa part d'action aussi grande. Les apparences seules varient; or, les apparences sont les formes dont se revêt sa grâce pour se rendre plus sensible et se mieux adapter à notre manière de concevoir. Quelques traits de la vie d'un saint, quelques paroles sorties de son cœur, l'exemple d'une protection merveilleuse dont il a couvert telle détresse, des miracles surtout, vont ranimer une confiance malade, un courage hésitant. Les mains se tendent vers cet espoir apparu, des prières plus ardentes montent vers cette influence manifestée : le but de Dieu est atteint, il a provoqué un sursaut de nos énergies, tout en procurant à son serviteur, dans le ciel, une gloire venue de la terre.

Il ne faut donc pas craindre ces légitimes nouveautés que l'Église introduit, soit en ap-

pliquant à Jésus ou à Marie quelque vocable touchant, soit en autorisant de ses bénédictions quelque nouveau sanctuaire où la miséricorde semble s'être creusé une voie plus courte, soit en favorisant la dévotion populaire dont un Saint est devenu l'objet.

Ne perdons pas de vue cette grande loi que la vie surnaturelle n'est pas une vie séparée de la vie naturelle, dont les ressources sont ses servantes. Loin de les exclure, elle les adopte, Son droit est de donner seule la direction, et sa garantie se trouve dans l'autorité vigilante de l'Église.

Ne craignez donc pas de déplaire à Jésus et de blesser sa sainte Mère en les négligeant un peu pour laisser aller votre regard et votre tendresse vers un Saint qui vous attire. Vous le comprenez mieux et il vous paraît plus accessible. La distance moins grande vous effraie moins. Les faiblesses qu'il eût peut-être durant sa vie d'épreuves encouragent votre confiance.

Allez, allez dans le sens de votre inspiration : tous nos hommages diversifiés convergent, sans exception, vers le même point central, vers le même objet final qui est l'Auteur suprême de la grâce.

III

Faire plaisir à Dieu

En recourant à la miséricorde, notre indigence remplit son rôle naturel; en essayant de faire à Dieu quelque offrande qui lui plaise,

elle en sort d'une façon touchante. Un pauvre qui donne, un cœur froid qui a des attentions délicates, mais c'est un ordre de rapports tout nouveau qui surgit ! Un changement se fait de part et d'autre : Dieu, devenu débiteur, aura une raison de plus d'étendre sa bonté; l'âme, se sentant sur lui comme une sorte de droit, verra croître son courage et commencera peut-être à prendre conscience d'une dignité depuis longtemps oubliée.

Si les grands actes, si les grands sacrifices, si les victoires généreuses ne sont pas encore dans vos moyens, ne vous déconcertez pas. Il y a les petits présents qui suffisent. Ce rien qu'on offre sera une attention. Toute sa valeur est dans l'initiative qui le cherche et dans la part d'affection qu'on y ajoute.

Une vulgaire fleur cueillie à votre intention, une parole retenue pour ne vous point affliger, un simple regard, vous touchent; le cœur s'y révèle, tout comme dans un acte important. Ce cœur si pauvre, si malade, et qui sait ! hostile peut-être... au fond, tout au fond, conserve donc encore un reste d'amour ! — Ce cœur agit, donc il vit ! Il vit très peu, c'est vrai, mais, en s'exerçant, il s'anime.

S'il s'exerce souvent ainsi, ne voyez-vous pas s'établir une sorte d'habitude, extérieure peut-être, mais qui rapproche; tels ces petits actes de bienveillante politesse entre les membres divisés d'une même famille, ces petites attentions pour un enfant, pour un malade. Ne dirait-on pas la voix faible encore d'un impuissant désir?

Courage donc ! pauvre âme froide et lâche, voilà un moyen tout à votre portée. Il ne vous coûtera qu'un très petit effort; il ne vous engagera dans aucune lutte avec vous-même; il n'exige même pas la volonté formelle d'un retour au bien.

Fussiez-vous froide, mal disposée, coupable, donnez un acte, un souvenir, un mot. Semez, dans le vaste champ de la Miséricodre. Il faut si peu de vie à un germe pour que la Toute-Puissance le fasse éclore et fleurir !

1. — Voulez-vous quelques simples idées pratiques? Eh bien ! n'avez-vous pas en premier lieu les **pauvres?** Dieu les aime tant et il est si facilement partial pour ceux qui les secourent ! Cherchez donc chaque jour un malheureux à qui offrir votre aumône. Si ce soin journalier vous est difficile, employez une petite industrie; que les pauvres aient dans votre chambre une bourse pour eux. Cette bourse sera leur main qui reçoit de la vôtre. Ne vous contentez pas de la remplir de loin en loin. Une ou deux fois par jour allez y déposer votre obole : ce sont des attentions que Dieu attend surtout; ce sont des excitations fréquentes qu'exige l'inertie de votre propre cœur. Ne cédez pas à l'envie de vous débarrasser de ce soin une fois pour toutes en donnant beaucoup à la fois, le but ne serait pas atteint.

Comme ce serait plus méritoire encore, si, pour faire l'aumône, vous vous imposiez quelques privations personnelles; mais n'insistez pas trop auprès de votre générosité naissante et

n'entreprenez pas ce que vous ne sauriez soutenir sans lassitude.

II. — Aux âmes souffrantes du Purgatoire, faites l'aumône de quelque indulgence facile à gagner. Tant de courtes prières en sont enrichies ! Vous donnerez ainsi au Père céleste le droit si désiré d'ouvrir plus tôt ses bras à un enfant que sa justice est obligée de retenir encore loin de Lui.

III. — A notre époque, n'avons-nous pas, à côté des pauvres qui manquent de pain, des œuvres religieuses qui manquent de ressources : la propagation de la Foi, le denier de Saint-Pierre et tant d'œuvres infiniment chères à Dieu? Notre-Seigneur lui-même, en bien des églises, ne manque-t-il pas de tout? [1] N'est-elle point particulièrement touchante l'attention d'un cœur infidèle à Jésus, qui, néanmoins, procure des nappes à son autel, un ornement autour de son tabernacle, une lampe qui priera pour lui?

IV. — Qui sait, car on vous croit bon sans doute? qui sait si l'on ne viendra pas vous demander quelque conseil de piété, vous faire quelque confidence délicate? Qui sait si vous ne rencontrerez pas un ignorant à instruire, un pécheur à convertir, un malade à préparer à la mort? Donnez, donnez ! Consolez, fortifiez, sauvez, faites grandir ! Ne craignez pas, en agis-

1. Nous signalons à part le « denier du Culte », qui est une obligation.

sant ainsi, de vous montrer inconséquent; songez seulement que vous l'êtes bien davantage en restant vous-même infidèle.

v. — Une mine d'excellentes petites pratiques se trouve dans la vie quotidienne. — Actes de patience : on vous dérangera, on vous fera attendre, on vous contredira. Eh bien ! acceptez de bonne grâce pour Dieu l'occasion qui se présentera la première. — Actes de bonté : rendre un petit service; dire un mot bienveillant; mettre un peu de bonne grâce dans un simple salut. — Une personne de la famille ne vous plaît-elle pas? décidez-vous à lui dire une parole aimable, à faire quelques frais. — Si, à telle autre, vous imposez habituellement votre sans-gêne, proposez-vous de lui montrer plus d'égards.

vi. — **L'invocation** du Sacré-Cœur et de la Très Sainte Vierge est un moyen à part dont nous avons traité ailleurs, mais il peut très utilement s'unir à celui qui nous occupe. N'est-ce pas faire plaisir à Dieu que de lui offrir, matin et soir, une ou deux de ses courtes aspirations? Voilà une offrande dont la matière ne manque pas et dont l'occasion nous suit partout.

Autre pratique : Entrer un moment dans une église, — la saluer en passant, de sa chambre même, en se tournant de ce côté, — jeter un regard sur son Crucifix, — s'agenouiller devant une image pieuse, — baiser la terre, particulièrement après une faute...

VII. — Vous sentez-vous la bonne volonté d'aller jusqu'à de petits sacrifices, quelquefois du moins? Sacrifiez une question curieuse, une page de lecture amusante, une friandise, une simple bouchée de pain!... Le désir de plaire à Dieu est ici plus intense et plus méritoire; il devient aussi plus vivifiant.

Recommandation essentielle. — Dans chacun de ces actes, si petits et si fréquents qu'ils puissent être, ne manquez jamais de dire explicitement : « Je suis bien misérable; pourtant, ô mon Dieu, c'est pour vous faire plaisir! » On a vu se transformer par cette pratique des personnes qui l'avaient adoptée sans espoir, bien résolues d'ailleurs à ne pas changer. Ce n'est pas en vain que l'on provoque l'amour d'un Père Tout-Puissant!

IV

Se garder humble

Pauvre âme, vous êtes tellement étreinte par le mal que vous ne parvenez pas à vous dégager de sa servitude; vous le voulez à peine, car, au fond, ce mal, vous l'aimez encore, et vous désespérez de Dieu comme de vous. De vous, hélas! je ne sais que dire; mais de Dieu? écoutez! Il y avait autrefois des lieux de refuge au seuil desquels la justice s'arrêtait volontairement impuissante. Certes! la miséricorde est l'immense refuge ouvert de toutes parts, mais il faut du moins se porter vers elle,

faire effort, prier avec persévérance, et vous ne vous en sentez pas la force... eh bien ! il y a un refuge plus accessible, plus proche encore, c'est l'humilité !

Rien ne convient mieux à votre état, puisqu'il est bien vil; rien n'est plus à la portée de vos sentiments, puisque vous êtes dégoûtée de vous-même. Considérez, avouez votre misère; plaignez le bon Dieu d'avoir à vous souffrir; n'ayez jamais la hardiesse de mépriser personne.... Entré dans ce refuge, n'en sortez pas !

Vous voilà à votre vraie place; c'est déjà de l'ordre; — vous gardez l'attitude qui convient : c'est de la justice. — Le mal reste le mal, mais il n'a plus le caractère odieux d'une révolte; il afflige Dieu, mais il ne l'irrite pas; ce mal, hélas ! vous le gardez, mais vous en gémissez !... Ces dispositions sont de celles qui attirent sa grâce, toutes ses indulgences, tous ses secours ! Il semble que l'humilité suffise à tout, supplée à tout. Les sentiments qu'elle suppose, les dispositions où elle met, la pitié qu'elle remue dans le cœur de Dieu, préparent les éléments du pardon. Que cette misère gémissante conçoive la volonté du retour et cherche sa force dans la prière, la voilà relevée. S'il faut parfois quelque sorte de miracle, rien ne le provoque mieux que cette disposition [1].

Et voilà que, grâce à toutes ces petites industries, votre vie spirituelle se trouve exercée, ravivée, formée; car, enfin, toutes ces choses

1. Voir notre ouvrage intitulé : *Formation à l'humilité.*

simples, au fond, sont la piété, la vertu, l'amour, tant il est vrai que tout mouvement vers Dieu est invinciblement un mouvement vers le bien.

§ IV. — Pratique de ces divers moyens

Après avoir attentivement considéré ces divers moyens de réforme, **arrêtez-vous à l'un d'eux,** selon la règle fondamentale de notre méthode. Ne vous contentez pas de cette bonne disposition générale, éclose peu à peu des réflexions précédentes. Elle ressemble trop à la lumière diffuse. Réunissez-en les rayons et faites-les converger sur un seul point bien choisi.

I

Presque toujours, en effet, il y a dans une vie, comme dans une bataille, un point qui est le nœud de la situation. 1° Si votre langueur provient d'un **manque de nourriture,** ayez le courage de vous prescrire les aliments nécessaires, malgré l'ennui que vous causera cette contrainte. 2° Si elle dépend d'un **défaut,** attaquez-le avec vigueur et sans relâche. 3° N'avez-vous même pas ce courage ou cette vue nette? Il vous reste du moins le sentiment de votre misère; eh bien! c'est le cas de **recourir à la miséricorde!**

II

Ce point d'attaque une fois déterminé, instituez le combat lui-même.

1° Pour alimenter la vie chrétienne, je prendrai successivement l'un de ces sujets. **Premier sujet** : j'accomplirai fidèlement toutes les pratiques chrétiennes, — offrande de mon cœur à Dieu, — prières du matin et du soir, — *Benedicite* et grâces, — examen de conscience, — messe du dimanche, — confessions et communions. — **Deuxième sujet** : je les accomplirai avec un **grand soin,** me mettant en la présence de Dieu avant de les commencer, gardant une attitude sérieuse et humble, concentrant mon attention sur ce que je récite ou ce que je lis, ne me permettant ni d'abréger, ni de prononcer trop vite aucune de ces prières.

2° On combat **les défauts** soit en se prescrivant d'**éviter** l'occasion qui les excite, soit en s'imposant de leur **résister,** soit en se **punissant** pour chaque manquement. (Voyez p. 145).

3° Un des moyens les plus faciles d'entretenir le **recours à la miséricorde,** c'est de déterminer un certain nombre d'invocations pieuses à faire chaque matin et chaque soir. La facilité vient avec l'habitude, et la douceur se répand sur ces actes qu'on faisait d'abord par contrainte; l'âme s'assouplit et s'attendrit. — N'exigez pas trop en commençant : deux retours vers Dieu, matin et soir, c'est peu, mais c'est peut-être suffisant. — Ajoutez-y le recours

immédiat à la miséricorde en face d'une occasion ou après une faute.

Ce choix d'un moyen doit se faire régulièrement le jour de la confession.

III

1° Chaque matin, en vous habillant, vous fixerez votre esprit sur le point proposé et sur les moyens choisis; vous le ferez d'une façon nette et résolue. 2° Durant la journée, vous exercerez sur ce point une certaine surveillance. 3° Vers midi, s'il se peut, vous tâcherez de vous ressaisir plus sérieusement, et, le soir, au moment de l'examen, vous ferez la revue de votre journée à **cet égard.**

Le résultat de ce combat **spécial** sera le premier **objet** de la confession suivante. Ainsi s'unit et se complète notre méthode si simple en elle-même, quoique assez longue à expliquer.

Nota. — Vous trouverez de nombreux détails dans notre petit traité : *Pratique de l'Examen particulier*

Signes de Progrès

Vous désirez sans doute pouvoir reconnaître si vous vous dégagez de cette tiédeur extrême? Rien de plus juste et de plus aisé. Voici des signes de progrès faciles à constater :

I

Quand on évite des péchés que l'on aurait commis auparavant, ou quand on a un plus grand regret d'y être retombé.

II

Quand on éprouve, du moins parfois, le désir de devenir meilleur.

III

Quand les pensées de la foi reviennent plus souvent à l'esprit, et que Dieu ne paraît plus si lointain.

IV

Quand on prend quelques-uns des moyens conseillés; par exemple, quand on se remet à des exercices de piété omis depuis longtemps; qu'on les abandonne moins souvent, et qu'on les reprend plus vite.

V

Quand on éprouve une plus grande confiance envers le Sacré-Cœur ou la Très Sainte Vierge.

Nota. — Chacun de ces signes, fût-il seul, montre un accroissement de vitalité.

DEUXIÈME ÉTAT

DE TIÉDEUR

OU

TIÉDEUR MOINDRE

CHAPITRE PREMIER

Caractères et causes de la tiédeur moindre

I. — Ses caractères

I. Ses caractères descriptifs. — II. Ses caractères théologiques

I

C'est encore ici la tiédeur, mais à un degré moindre. On y rencontre trois catégories de personnes d'origine très différente. Les unes viennent de plus bas et sont en voie de guérison, les autres descendent de plus haut, hélas ! c'est-à-dire d'une vie fervente, et sont bien exposées à ne pas s'arrêter à ce degré de décadence. On y voit enfin cette foule d'âmes qui, ayant une bonne nature et une vie paisible, n'ont jamais été ni meilleures, ni pires.

Il peut y avoir entre elles toutes les variétés qu'apportent le tempérament, la position, la formation pieuse ou négligée, mais deux points essentiels les rapprochent : vie sans vraie piété, vie sans contrainte.

1° Leurs exercices de piété sont ceux qui ne coûtent pas : elles réciteront le chapelet, iront à la messe en semaine, mais ne s'assujettiront ni à la lecture de piété, ni à l'examen.

De temps en temps, elles se proposent de penser plus souvent à Dieu, de faire quelques mortifications; mais cet effort ne dure pas et, le plus souvent, reste même à l'état de désir.

Quelques-unes se confessent et communient assez souvent, et c'est là surtout qu'apparaît une pénible cause de tiédeur : l'abus de ces moyens incomparables !

— Pour la confession, examen superficiel et tout de routine : dès qu'on a trouvé un nombre présentable d'accusations à dire, et ce sont généralement les mêmes, souvent des puérilités, c'est assez; on lit ou on récite quelques actes de contrition : la préparation est achevée.

Sur ce qu'on lui dit, le confesseur ne peut ni juger de l'état d'âme, ni donner des conseils utiles.

Après la confession, action de grâce insignifiante, et pénitence accomplie sans esprit de foi.

Aucune impression forte : la vie n'est pas renouvelée.

— Que dire de la manière dont on fait la communion? — Peu ou point de préparation les jours qui précédent; vie aussi peu fervente que d'habitude. — Communion sans amour, peut-être sans attention vraie; rien d'intime avec Notre-Seigneur; point de demande sentie. Cette âme reçoit le sacrement et quelques-unes de ses grâces; mais elle **n'accueille pas Jésus.**

Jésus a passé comme un étranger dans une maison vide.

2° Leur vie est sans contrainte. — On les verra, à l'occasion, hautaines ou aimables, dures ou affectueuses, emportées ou patientes, exubérantes ou retenues, inconséquentes ou prudentes, selon leur **nature,** leur **disposition** ou leur **intérêt.**

Elles dévoileront les fautes d'autrui, se permettront de médire sous le prétexte que ce qu'elles avancent est vrai. Elles murmureront contre ceux qui ont le droit de leur commander, discutant leur conduite et faisant part de leur mécontentement.

Elles parleront d'elles à tout propos, souvent pour se louer, plus souvent peut-être pour l'inconscient plaisir d'occuper de soi.

Il n'est pas nécessaire qu'une âme soit livrée à tous ces défauts à la fois pour qu'elle perde la direction de sa vie. Fautes nombreuses, agitation stérile, impuissance à se réformer, absence d'esprit surnaturel, tel est le triste bilan de cette tiédeur au début de ce deuxième état.

II

De ces vues générales, dégageons les caractères spécifiques de cet état.

1° **Par rapport au péché mortel.** — L'âme est débarrassée de l'affection au péché morte, mais imparfaitement. Elle ne dit plus : « Je

voudrais que telle chose ne fût pas péché. » Elle ne tourne plus aussi souvent la tête vers ce qu'elle consent à quitter...; mais elle n'a point pour ces choses un grand éloignement. Ce n'est pas une impression d'horreur qui rend tout consentement presque impossible.

2° **Par rapport au péché véniel.** — Elle est résolue à les éviter en général, mais non pas tous. Sa soumission à Dieu n'est donc pas entière : elle fait des réserves. L'éloignement du péché n'est pas **net et franc** : elle distingue. La détermination, d'ailleurs, n'est pas très **ferme,** elle succombe souvent.

3° **Par rapport à l'activité spirituelle.** — Cette âme fait quelques efforts et prend quelques moyens, mais faiblement et avec intermittence. Il y a du mieux, on sent la vie et la volonté; mais rien n'est encore actif et surtout affermi. L'effort se brise facilement aux difficultés, ou même s'arrête simplement par lassitude. De là, des retours en arrière plus ou moins fréquents, des périodes de relâchement plus ou moins prolongées. La marche ne reprend ordinairement que sous une impulsion **extérieure,** celle de la confession principalement.

Nombreuses sont les âmes réduites à ce degré de tiédeur. Beaucoup n'en sortent jamais, du moins pour monter plus haut.

Eh bien ! nous le disons avec confiance, toute âme qui aura le courage de suivre la direction de ce livre, peu à peu se dégagera entièrement de l'affection au péché mortel, et ne commettra presque plus de péchés véniels de propos déli-

béré. En même temps, l'amélioration se manifestera par les signes ordinaires de la ferveur commençante : la **bonne volonté, l'attention** sur soi et la **prière.**

II. — Ses causes

Au fond, toutes les causes de cette tiédeur se ramènent aux deux qui ont été spécifiées dans la description de la tiédeur en général : insuffisance d'alimentation spirituelle — désordres qui atteignent l'activité et la vie. Néanmoins, comme elles sont moins tranchées et presque toujours confondues ensemble, nous croyons préférable de les présenter d'une façon plus large; d'autre part, pour que l'esprit, si prompt à se désintéresser d'une critique quand tous ses caractères ne lui sont point applicables, ne puisse trouver ce prétexte dans des tableaux trop généraux, nous traiterons d'abord des causes particulières à la jeunesse, ensuite de celles qui se rencontrent spécialement chez les personnes plus âgées. (Nous avons suivi cette marche pour le questionnaire, page 18 et suivantes).

§ I. — Causes plus particulières à la jeunesse

1. — **La légèreté et la dissipation.** — Ce n'est rien en apparence; c'est peu comme faute; c'est immense comme résultat.

La piété exige du sérieux, de l'attention, du temps, toutes choses que dissipe la légèreté.

Les **vérités** divines sont plongées dans l'ombre; il faut les considérer longtemps pour les en voir surgir peu à peu, comme les objets au lever du jour. Quant aux **impressions** pieuses, elles ne peuvent se produire que sous une action prolongée.

Se dissiper, c'est répandre çà et là, sans but, sans résultat, ses ressources, son activité, ses heures. On abdique ainsi le noble rôle de diriger sa vie; on se laisse dominer par des habitudes médiocres; on appauvrit sa nature, et l'on finit par se rendre incapable de ces deux actes nécessaires : l'attention et l'effort.

Ce défaut est incompatible avec la ferveur; s'il ne crée pas le dégoût, il établit l'indifférence.

Et dire que telle âme, au fond sensible et généreuse, n'avait qu'à vaincre sa légèreté pour découvrir un monde inconnu : Dieu et son ciel, Jésus et son intimité, Marie et ses tendresses...; pour vivre, s'élever, s'épanouir dans des sentiments agrandis;... pour assurer à une vie, longue peut-être, la paix, l'honneur, la fécondité;... pour s'épargner, hélas! des regrets tardifs et impuissants, car la fraîcheur des impressions, la flexibilité des habitudes, l'élan des ardeurs premières ne se retrouvent pas!

Aimez les heures de silence, et ce silence, étendez-le au dedans. — Essayez-vous à la méditation. — Multipliez vos retours vers Dieu. — Ne vous livrez pas trop dans les rencontres et sachez reprendre possession de vous-même. — Ne tenez point compte des changements qui

peuvent se produire dans vos impressions; **vous,** c'est votre volonté réfléchie. Soyez patient avec vous-même : avant qu'un état se fixe, il faut s'attendre à des oscillations. N'aimez pas vos défauts, mais sachez les supporter tout en les combattant.

11. — **Le désir excessif du succès.** — Ce désir peut tenir soit à une grande ardeur de nature, soit à un sentiment d'orgueil; mais quand il est excessif, il a des effets communs également opposés à la ferveur : il **absorbe** les autres désirs et particulièrement les désirs pieux, ces plantes exotiques si facilement étouffées, — il **épuise** la vaillance à son seul profit, — il **éveille** l'envie et le soupçon d'injustice, **surélève** les prétentions et inspire le **mépris des autres.**

Sous de telles influences, la nature prend je ne sais quelle âpreté qui retentit sur le cœur pour le raidir. Ne parlez pas à cette âme des joies de la prière et de la communion, est-ce que ces joies comptent? Ne parlez pas des petites vertus de douceur, de patience, de bonté, est-ce que cela élève d'un rang? Ne parlez pas surtout de l'humilité qui modère cette avidité du succès, qui se résigne paisiblement à un échec et qui va, dans son esprit de foi, jusqu'à en remercier Dieu : « *Bonum mihi quia humiliasti me* »... Non, non, tout cela est étrange!

Certes! l'émulation est un stimulant légitime; l'excès seul en fait un défaut; un peu de sel dans les aliments les rend non seulement meilleurs, mais plus assimilables.

Comment une âme chrétienne ne trouverait-

elle pas dans le désir de plaire à Dieu et dans le sentiment du devoir, un **principe d'ardeur** qui, sans exclure le mobile humain du succès, le dominerait de toute sa noblesse.

III. — **La rêverie.** — 1° Elle est dans la jeunesse l'ennemi le plus redoutable de la piété : redoutable, parce qu'elle éclate spontanément, s'impose et trouble la conscience; redoutable, parce qu'elle entraîne à sa suite mille désordres. On l'accueille comme un rayon de soleil dont la clarté sourit : l'avenir s'illumine, se peuple, devient vivant; ce n'est de toutes parts que printemps, soleil radieux, fleurs parfumées, émotions enivrantes. Les tristesses du présent s'enfuient; les périls de l'avenir s'estompent dans la brume du lointain. D'un coup de sa baguette, une fée bienfaisante a tout transformé! Hélas! cette fée s'appelle l'imagination et son empire ne dépasse pas les limites du rêve. Au réveil, tout a disparu : le réveil, c'est la vie réelle; et que cette vie est d'ordinaire morne, sombre, désenchantée!... Ce que vous serez plus tard? mais vous l'avez sous les yeux : regardez ce que sont vos parents! Ils furent ce que vous êtes! C'est en vain que, pour échapper à la perspective de ce réalisme cruel, vous vous enveloppez dans des illusions obstinées; c'est en vain que vous abritez vos espérances dans le refuge d'un incertain **peut-être** : votre sort sera le sort de vos devanciers; le temps, de sa main patiente, mais impitoyable, se charge d'arracher une à une ces fleurs du rêve, flétries.

2° La rêverie compromet l'avenir, et c'est

déjà beaucoup; mais elle fait plus encore, elle accable le présent; le mal qu'elle cause est incalculable.

Ne voyez-vous pas qu'elle **fausse** vos idées; qu'elle vous fait perdre le sens de la vie?

Ne sentez-vous pas qu'elle vous **dégoûte** de tout ce que vous devez aimer : Dieu, le bien, le beau et jusqu'à la famille elle-même?

Ne constatez-vous pas, avec terreur peut-être, qu'elle **débilite** votre volonté; et que vous marchez, comme malgré vous, sous son empire? Effet plus triste encore, vous devenez **égoïste**! On a beau poétiser la rêverie, elle reste une recherche de soi et pas toujours des plus avouables... Ce n'est pas le bonheur de l'humanité qui vous occupe, n'est-ce pas? C'est bien le vôtre!

Et ce bonheur, où le cherchez-vous? Peut-être dans un voisinage impur, près des abîmes qui vous donnent déjà le vertige?

Vous vous familiarisez avec le mal; vous lui prêtez la couleur de vos rêves et leur attrait?

Oh! en vérité! la belle nature que celle-là, faussée, dégoûtée, débilitée; rendue égoïste, altérée dans son fond et peut-être inconsciemment perverse!

Toutes ces défaillances, si elles ne se sont pas encore produites, sont du moins devenues possibles, probables même.

3° Et la piété avec ses exigences bienfaisantes et ses joies calmes, que devient-elle? une exilée, disons plutôt une victime! A une telle âme, que peut dire la pensée d'un Dieu invisible, la prière aux formules monotones, la lecture de vérités abstraites, l'examen d'une

conscience inattentive. Que Jésus est à plaindre de se donner à une telle âme par la Sainte Communion, et de lui garder, dans son Cœur comme dans son ciel, cette place qu'il ne peut refuser à l'âme en état de grâce !

O vous qui vous sentez attirée vers cette sirène qui s'appelle la rêverie, mais qui n'êtes pas encore enlacée dans ses liens par l'habitude, arrêtez-vous, réfléchissez, priez, puis soyez énergique. Pas de demi-mesures; pas de concessions : enlevez dans le fruit toute la partie gâtée; éloignez-vous de tous les voisinages suspects. Prenez garde surtout aux lectures; il y a des romans parfaitement honnêtes qui, au point de vue qui nous occupe, sont **encore plus dangereux** que les mauvais eux-mêmes; il y a aussi des natures complètement innocentes, qui sont plus accessibles à la rêverie que certaines autres déjà touchées par le mal.

Évitez tout ce qui amollit, comme certains genres de musique, les romances sentimentales, les parfums.

Soyez toujours occupé, — les exercices physiques, surtout s'ils sont violents, absorbent l'excès de l'activité mentale.

Par-dessus tout, ayez recours à Dieu, **malgré vous-même;** ne lui demandez pas encore ses joies, à la place des joies de vos rêves; ne lui demandez que le bon vouloir, l'emploi des moyens, la persévérance : les joies divines, un jour sans doute, vous seront données par surcroît.

Le mal ne s'en va que lentement; ne vous étonnez donc pas de **retrouver** en vous les

mêmes inclinations, les mêmes envies, et dans la rêvérie les mêmes charmes. — Le mal se réveille parfois, il a ses **recrudescences,** ses heures de crise, tenez bon, et si vous succombez un instant, relevez-vous de suite... les crises s'espaceront... deviendront moins violentes, et finalement, comme le bruit d'un orage qui s'en va, se perdront dans le lointain.

IV. — **L'influence du milieu.** — La plante puise, dans la terre où elle a ses racines et dans l'air où se balance sa tige, les éléments qui la constituent; elle n'a en propre que son principe vital. Il en est ainsi de l'âme humaine. Les idées qui la dirigeront, les sentiments dont elle sera animée, elle les reçoit du milieu où elle vit : de là des civilisations si différentes, de là des formations de famille et de société qui se ressemblent si peu. On s'assimile ce que l'on entend dire et ce que l'on voit faire : les paroles et les exemples sont la terre et l'air où l'on puise sa vie morale. Il y a bien au fond de chaque être un principe vital particulier qui résiste plus ou moins à ces influences; mais c'est un élément trop faible pour étendre bien loin sa réaction. Il reste heureusement un autre principe plus haut et tout-puissant : l'action divine; aussi voit-on des fleurs de vertu éclore sur des terrains ingrats, et des blancheurs s'épanouir à la surface des marais fangeux. La grâce opère des merveilles. Sous ses inspirations, une belle âme regarde plus haut que les exemples et s'alimente à la vérité pure. Mais ce sont là des exceptions, et nous

avons à parler de la règle, hélas ! trop générale.

Si le milieu où vous êtes placé se trouve malheureusement médiocre d'idées et peu chrétien, soyez fidèle à la première grâce qui est de le remarquer; la seconde sera la volonté de vous soustraire à ses influences. La confession vous en offre le moyen pratique, si vous en faites une vraie direction. Vous chercherez donc un confesseur qui se dévoue à cette œuvre; vous lui direz avec vos fautes, vos goûts et vos résolutions, vos découragements et vos défaillances : la confession éclaire et encourage, ranime et relève; elle pourvoit à tout. La communion complète l'œuvre. L'âme qui sait y trouver l'intimité divine ressemble à la plante qui, malgré la pauvreté du sol et les miasmes de l'air ambiant, aspire dans les rayons solaires des effluves de vie.

Prudente elle s'isolera, sans mépris pour son entourage, offrant à chacun cette bienveillance digne qui ne se livre pas, mais qui contente. La vue du mal ne fera qu'exciter sa générosité : oh ! que de remerciements à Dieu et aussi quel désir de lui gagner des âmes ! Le consoler en l'aimant pour les autres lui est un besoin.

Dans un milieu nombreux, fût-il fervent, peuvent se trouver des natures plus ou moins viciées. Une sorte d'instinct les fait se deviner et les assemble. Ces petits milieux sont détestables : une fermentation putride s'y établit et désorganise les éléments vitaux. Malheur à

l'âme encore saine qui en approche ! Attirée par quelque prévenance, retenue par l'amour-propre, elle reste là avec remords. Paraissant connaître ce qu'elle ignore, elle apprend beaucoup. Ce milieu fatal enveloppe ses idées élevées, ses aspirations généreuses; ses principes de droiture; il les étreint, les broie lentement et les fait périr dans un désenchantement cruel. Dieu remonte dans son ciel, bien loin ! Jésus n'est plus un ami à qui l'on parle ! La piété a perdu son doux visage !...

Avons-nous besoin d'indiquer comme conséquence fatale ce mal à jamais déplorable : la perte de l'innocence?....

Fuyez, fuyez ces groupés où se tiennent ces conversations à voix basse, le regard inquiet; n'ayez point de secrets pour votre confesseur et n'attendez pas, pour lui faire vos ouvertures, que le mal, en vous dominant, vous ait fermé la bouche.

§ II. — Causes plus particulières à l'âge mûr

1. **Le naturalisme** .— Cet état se rencontre fréquemment chez les personnes qui ont vécu dans un milieu d'indifférence religieuse. Les grandes vérités de la foi n'ont point illuminé leur berceau; les pratiques saintes n'ont point imprimé sur leur jeunesse leur empreinte profonde; la vertu chrétienne ne s'est point mon-

trée à leurs yeux sous des traits chéris et l'air qu'elles ont respiré n'avait pas les senteurs du ciel. Pour elles, le surnaturel n'a jamais été qu'une vague formule. Le baptême et les sacrements lui ont donné la vie; mais de cette vie, elle n'a pas éprouvé la sensible palpitation, et son idéal lui reste étranger.

D'autres, hélas! au sein des clartés divines, n'ont point su voir; et l'âme qu'elles se sont faite est une âme honnête sans doute, mais simplement païenne : les paroles de Jésus et ses exemples n'impressionnent ni leurs idées, ni leurs sentiments; sa Personne sacrée, si vivante pour tant d'autres, est pour elles une sorte d'abstraction; Jésus n'est pas **quelqu'un,** mais un article de foi, un souvenir historique, avec une vague impression de survivance. Elles savent tout ce que savent les personnes pieuses; mais elles sont comme si elles l'ignoraient. Quand elles parlent de ces choses, c'est avec cette voix apprise des sourds-muets qui ne s'entendent pas!

Est-ce chez elle un manque d'élévation de nature, ou l'effet de circonstances déformatrices? Serait-ce la punition de lointaines fautes ou de négligences invétérées? Ce n'est certes point de la part de Dieu le refus spontané d'un amour qu'il est si désireux de répandre! Le sens des choses surnaturelles leur manque, comme manque à certaines personnes le sens de la musique ou de la poésie. Disons-le toutefois, nul n'en est privé à tel point qu'il ne puisse **développer** cette disposition par l'exercice et la **fixer** par l'habitude. Ajoutons enfin

qu'on trouve des aides et au besoin des suppléances dans d'autres facultés et par-dessus tout dans la grâce.

Ce qui les caractérise, c'est un laisser aller **tranquille** vers ce qui leur plaît. Comme les goûts sont très variés, et que les circonstances qui permettent de les satisfaire ne le sont pas moins, il est impossible d'énumérer les objets qui les attirent; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles les recherchent sans remords, pourvu qu'ils ne soient pas **absolument mauvais.**

Si elles sont très bonnes, elles sauront même sacrifier leurs préférences en faveur des autres; mais l'idée ne leur vient pas de les sacrifier à un exercice religieux, ni dans un but d'amélioration personnelle, encore moins pour faire plaisir à Dieu. Ces âmes ne descendent pas dans les profondeurs du mal; mais, dépourvues d'esprit de foi, elles commettent facilement des péchés véniels, font peu d'efforts et restent tièdes.

II. **Vie absorbée.** — Celles-ci comprendraient les choses religieuses et seraient capables de grands sacrifices : le malheur est qu'elles ne se laissent pas le temps d'y penser.

Natures généralement actives et empressées, elles ne restent jamais avec elles-mêmes, à plus forte raison avec Dieu.

Elles sont absorbées : les unes par le souci de leurs intérêts, les autres par les mille détails de la vanité; celles-là par leur envie de se mêler de tout, ne fût-ce que par une obligeance exagérée; celles-ci, enfin, par mille nécessités qu'elles se créent.

Quoi qu'il en soit, elles se trouvent toutes dans la même position à l'égard des choses de Dieu : manque de temps, d'ailleurs manque de goût; esprit et cœur entièrement à sec dans la prière.

Les idées de piété, de perfection, d'amour de Dieu, détonnent dans un milieu si rempli d'agitation.

S'il en est autrement, et si les pensées chrétiennes les trouvent encore accessibles, ce n'est qu'à l'état de regret stérile et de passagère aspiration.

III. **Ame tourmentée.** — Il est des âmes perpétuellement inquiètes. Les circonstances ont beau changer, elles ne leur apportent jamais la paix.

Plusieurs défauts peuvent déterminer cet état.

C'est d'abord la **susceptibilité.** Qui donc se dira susceptible? « Sensible ! à la bonne heure, et, certes, pour de bonnes raisons... Tout le monde, à ma place, sentirait comme moi et beaucoup s'en tourmenteraient davantage ! Ces choses-là, d'ailleurs, n'arrivent qu'à moi ! » Observez le sourire qui accueille votre défense, peut-être vous détrompera-t-il !

Pauvre nature, qui voit tellement ce qui la blesse qu'elle ne voit que cela !

C'est encore une **préoccupation désordonnée** portée en tout : Esprits soucieux, craignant toujours des difficultés, des revers, et se les grossissant quand ils arrivent — Esprits avides de succès et toujours en haleine. — Ames trop

attachées aux intérêts matériels et livrées à la poursuite d'expédients sans nombre.

Mentionnons simplement ici les affections excessives et les aversions dont il a été parlé (p. 131 et suivantes). Inutile de faire observer que ce sont les deux agents les plus dangereux de cette perturbation.

— Quel que soit le défaut qui amène cet état, que de soucis sans cesse renaissants, que de blessures, que de bouleversements !

Finalement, vous ne pensez qu'à vous.

Quelle place laissez-vous à Dieu et à son action?

Quels soins donnez-vous à votre vie spirituelle?

IV. **Ame triste.** — Il y a des âmes à qui les **peines de la vie** ont enlevé tout ressort : elles n'ont plus de goût à rien; elles ne sauraient produire aucun effort; le désir même semble éteint en elles.

Il y en a d'autres qui, par **tempérament,** broient sans cesse du noir et il en est aussi qu'un **état maladif** prédispose à la tristesse.

La tristesse, quelle qu'en soit la cause, est un principe d'affaiblissement pour la volonté et de paralysie pour l'activité. Elle rend insensible aux idées de péché véniel, de perfection personnelle, d'amour de Dieu. Elle ferme le cœur, éloigne la consolation et arrête la prière.

La tristesse produit l'effet du froid humide : elle étouffe la vie.

V. **Ame aigrie.** — Le malheur, quand il

frappe une âme imparfaite, l'aigrit s'il ne la brise pas; cela dépend de la trempe.

Voilà, par exemple, une nature énergique en pleine possession de sa force, qui se sent enchaînée ou par une position étroite, ou par des revers, ou encore par de lentes maladies.

Elle maudit son sort, les circonstances, les personnes, souvent même la Providence.

La souffrance qui donne aux âmes parfaites quelque chose d'achevé, fait surgir, dans une âme ardente, mais imparfaite, des révoltes qui la démoralisent.

Toute aigreur est opposée à la divine douceur de la piété. L'aigreur simplement aux parois du vase gâte le liquide que l'on y verse : que sera-ce si elle en inonde le contenu?

Elle exagère, en effet, la peine, et s'attaque aux intermédiaires. — Si c'était Dieu, dit-elle, je me soumettrais, mais c'est cette personne! — Si c'était juste, je ne me plaindrais pas, mais être ainsi méconnu, être trahi, c'est trop fort!...

La révolte ne va pas jusqu'au péché grave. Cette pauvre âme se soumet, ou, pour mieux dire, elle subit; toutefois, avec quelle mauvaise grâce et quels retours continuels!

Fautes qui donnent lieu à la tiédeur en éloignant la grâce

Les états d'âme que nous venons d'exposer sont les causes **directes** de la tiédeur, ils **détendent** les **ressorts** de **l'âme** et **absorbent son activité.**

Les fautes que nous allons simplement **signaler** n'agissent pas de la même manière; si elles amènent la tiédeur, c'est surtout en **éloignant la grâce.**

Il en est deux qui sont spécialement odieuses à Notre-Seigneur et opposées à son esprit : l'**orgueil** qui va jusqu'au mépris, et l'**absence de charité** pour le prochain.

Si vous découvrez en vous l'un de ces vices, attaquez-le résolument et avant tous les autres.

Nota. — Il serait trop long d'indiquer ici les moyens de les combattre, car ces deux défauts se présentent sous des formes multiples. — Par rapport à l'orgueil, on pourra se servir utilement de notre livre intitulé : *Formation à l'humilité.*

CHAPITRE II

Traitement de la tiédeur moindre

Évidemment, cet état de tiédeur moindre offre des ressemblances avec l'état de tiédeur extrême, puisqu'ils appartiennent l'un et l'autre au même genre de maladie; mais il en diffère cependant d'une façon tranchée : l'âme est moins exposée, mieux pourvue et plus capable d'efforts sérieux. Ce n'est pas ici la lutte dangereuse entre la vie et la mort; c'est la lutte entre la maladie et la santé.

Les causes foncières de cet état restent les mêmes. C'est toujours le manque d'alimentation spirituelle ou l'influence dominante des inclinations fâcheuses. Toutefois, ce manque d'alimentation est moins complet et l'influence des inclinations fâcheuses moins pressante. Souvent même, ces causes générales ne subsistent plus que par l'effet d'une organisation défectueuse de la vie.

L'âme tend à passer de la tiédeur à la ferveur. Elle a le désir du bien, elle en fait l'essai. Si elle recule parfois, elle se ressaisit bientôt. Elle acceptera donc certaines pratiques plus sérieuses, et elle est apte déjà à y puiser la vie.

Le traitement qui lui convient poursuivra

donc ce double objectif : **activer** la vie spirituelle et la **consolider** :

1° Les moyens qui l'**activent** comprennent les exercices de piété, l'union à Dieu dans le cours de la journée, et le bon usage des sacrements.

2° Les moyens qui la **consolident** peuvent se résumer en cette œuvre essentielle et si peu comprise : l'**organisation** de sa vie. Une réglementation intelligente ne se contente pas de fixer des **heures**; elle pose des **règles** de conduite pour la réforme, la défense et le progrès de l'âme.

Nota. — Ce simple exposé nous amène à cette comparaison d'ensemble : le traitement de l'état de tiédeur extrême se caractérisait par cette formule : **reconstitution de la vie simplement chrétienne**; le traitement de l'état de tiédeur moindre se caractérise à son tour par cette autre formule : **initiation à la vie pieuse.**

I. — ACTIVER LA VIE SPIRITUELLE

§ I. — Les exercices de piété

Nous ne reviendrons pas sur les exercices communs à tous les chrétiens, nous en avons exposé ailleurs l'obligation et la méthode. L'âme moins tiède accomplira ces **devoirs essentiels** avec plus de profit, mais elle ne s'en tiendra pas là : elle y ajoutera quelques pratiques de **conseil.**

Nous allons proposer ici les plus importantes, non point pour qu'on les adopte toutes, mais pour qu'on les connaisse et qu'on les envisage avec amour. Les règles d'un choix judicieux viendront en leur temps.

I. — Les dévotions d'église

Être fidèle aux cérémonies du dimanche et particulièrement au prône paroissial, — suivre les stations de l'avent, du carême, du mois de Marie..., les retraites, — assister aux processions, aux fêtes particulières, et surtout au salut du Très Saint-Sacrement : voilà qui nourrit la piété sans exiger certes la moindre tension d'esprit. Et comment ne trouverait-on pas une alimentation abondante dans les pratiques qui sont comme la table de famille dressée par l'Église pour tous ses enfants? Il faut y appor-

ter un esprit doux et humble, pas exigeant. Si l'on y cherche Dieu, on l'y trouvera sous toutes les manifestations, même les moins relevées, comme sous toutes les paroles, même les moins apprêtées.

La fréquentation de la maison de Dieu nous introduit avec son hôte dans une familiarité filiale. L'esprit de foi s'infiltre par tout ce que l'on voit, par tout ce qu'on entend, par le silence même et l'obscurité du Saint-Lieu. L'air que l'on respire sent le ciel. On n'est pas remué fortement peut-être. On remarque à peine l'influence heureuse que l'on subit; elle est pourtant si profonde, qu'à la distance de longues années, tel de ces souvenirs, ressuscitant tout à coup, vous émeut et vous embaume. Le passé surgit comme s'il était d'hier. Vous retrouvez le lieu, l'entourage, la place que vous occupiez; vous vous revoyez avec les vêtements que vous portiez alors. Tel cantique vous poursuit de ses réminiscences; les lumières vous enveloppent encore de leur éclat, les fleurs de leur parfum, et les sentiments pieux, de tout leur charme. Elle était bien enracinée, cette impression qui jette un tel épanouissement à travers l'amas infini des préoccupations humaines qu'entassent les années. C'est une première communion, c'est une fin de retraite, c'est simplement la douce continuité des dimanches et des fêtes, ramenant les mêmes cérémonies, les mêmes chants, les mêmes joies tranquilles.

II. — La Sainte Messe

1° Il s'agit de la messe entendue sur semaine et mieux chaque jour. « Le Très Saint Sacrifice de l'autel, dit saint François de Sales, est entre les exercices de la religion ce que le soleil est entre les astres... Il est le centre auquel tous les mystères et toutes les lois se rattachent. »

Jésus reparaissant dans l'assemblée des fidèles comme autrefois parmi les apôtres, les portes closes; Jésus renouvelant, d'une façon aussi réelle que mystérieuse, le sacrifice du Calvaire, avec toutes ses effusions de grâces; le Jésus du ciel venant revivre passagèrement ici-bas pour se faire le confident immédiat de nos besoins, de nos douleurs et de nos bons désirs; Jésus, se mettant près de nous et avec nous pour prier son Père, pour lui exprimer et notre admiration, et nos remerciements, et nos regrets! Oh! l'immense espérance ouverte à notre découragement! Oh! la douce violence faite à notre indifférence! Je peux exposer à Dieu ma tiédeur, mes désirs, mes hontes même, et Jésus répétera toutes mes paroles! Je peux essayer d'affirmer quelques sentiments d'amour, et Jésus les formulera par mon cœur. Nos deux voix s'uniront ensemble dans une même prière. Nos deux cœurs reproduiront le même sentiment. Le ciel n'entendra qu'un accent. Il daignera ne voir qu'un seul adorateur qui s'incline, une seule victime qui expie, une seule reconnaissance qui s'exprime, une seule pauvreté qui expose ses besoins.

2° Ne dites pas que cela est très beau et que ces merveilleuses perspectives ressemblent à ces récits imaginaires dont on berce la naïveté des enfants. Le fond des choses cache presque partout quelque infini; il le cache, hélas! et nous ne le voyons pas : heureusement, il le contient aussi. La foi certaine nous l'affirme, la foi vive nous le fait entrevoir. Ne comprenez-vous pas ce Saint qui pleure aux pieds de l'autel, ce saint François d'Assise qui n'ose pas en monter les degrés, cette âme pieuse qui vient y chercher sa vie de chaque jour?

L'important est de se mettre dans les conditions voulues **pour saisir.** Alors l'esprit de foi nous donne des yeux pour voir et un cœur pour sentir. Ces conditions sont le **recueillement** et la **réflexion.** Une âme dissipée sortira de la messe un peu plus aveugle et un peu plus froide, persuadée un peu plus qu'il n'y a là rien à voir, rien à sentir!

3° On a donné bien des méthodes pour entendre saintement la messe! Saint François de Sales en enseigne deux dans son *Introduction*. Une méthode peut amener à de ravissantes découvertes. Mais, hélas! elle exige l'effort. L'âme encore tiède serait-elle capable de le soutenir? Entreprendre, puis abandonner, démoralise. Peut-être vaut-il mieux qu'elle s'en tienne à une simple lecture convenablement appropriée à l'objet présent, la sainte Messe, et à ses propres dispositions.

Ayez des livres traitant du Saint Sacrifice, de la sainte Communion ou de quelque autre

sujet Eucharistique. Des ouvrages sur la Passion conviendraient aussi. Enfin, rendez-vous Jésus présent et comme sensible; pénétrez-vous de sa beauté et de ses douleurs, de sa bonté et de sa pureté, de sa tendresse surtout; arrêtez-vous par moments pour songer à tout ce que cela mérite et réclame.

Cherchez des livres afin de pouvoir varier vos lectures, car les formules trop connues ne frappent plus. Un bon livre, mais c'est le pain, c'est l'air, c'est la vie! Que l'on est coupable de ne pas se préoccuper davantage d'un tel secours [1].

III. — La visite au Saint-Sacrement

1° Rien de moins officiel que cette pieuse démarche. Aucune cloche ne vous y convoque; aucune affluence ne vous y attend. Vous êtes presque seul, tout à fait seul peut-être, si vous le voulez. Le silence et l'ombre vous enveloppent de leur mystère. De toutes parts surgissent des impressions surnaturelles qui, peu à peu, vous dérobent à la vie présente. Bientôt, vous ne sentirez plus que deux êtres vivants au milieu de ce désert, deux êtres intimes réunis, Jésus et vous. Les bruits du dehors arrivent indistincts, étouffés, comme l'écho lointain d'un autre monde; le tic-tac monotone d'une horloge, le bourdonnement d'un insecte

1. Pour répondre à ce besoin, l'auteur de la *Pratique progressive* vient de publier deux volumes sous ce titre : *Méthodes et Formules pour bien entendre la Messe* (note de la 5e édition).

ou le cri jeté par un oiseau qui passe, semblent ne se produire que pour vous rappeler avec douceur au sentiment du réel. Eh ! oui, c'est bien réellement que Jésus est là, qu'il vous entend, qu'il vous voit; et c'est bien vous aussi qui êtes là, lui portant avec un peu de bonne volonté tant de lourdes misères !

2° En avançant vers l'autel, répétez ces paroles de foi et de confiance qui furent dites pour vous : « *Venez à moi, vous qui êtes tourmentés et chargés, venez, je vous soulagerai.* »

Approchez, approchez encore; ne laissez entre le tabernacle et vous que la distance impossible à franchir. De plus près, vous aurez plus vive l'impression d'être entendu.

Dites vos besoins, vos regrets, vos désirs, et si votre indigence est si grande qu'elle ne trouve aucun sentiment à exprimer, que votre attitude extérieure parle pour vous : vous êtes à genoux, donc, vous adorez, vous vous humiliez, vous suppliez; et, d'ailleurs, pourquoi êtes-vous là, si ce n'est pour porter à Jésus toutes ces affirmations et tous ces témoignages? Encore une fois, la visite au Très Saint-Sacrement est avant tout une **démarche,** car, de votre demeure comme de partout, votre âme peut se faire entendre; or, une démarche tire sa valeur du fait lui-même. Si elle est muette, elle dit pourtant quelque chose; et, bien courte, elle atteint encore son but.

3° Ne la prolongez pas au delà de votre dévotion. Ne cherchez pas trop à dire beau-

coup; vous risqueriez de former au fond de vous-même cette secrète aversion qu'inspire la fatigue. On abandonne bientôt ce que l'on ne maintient que par force. Si vous étiez une âme fervente, ce danger vous serait étranger et cette règle ne serait pas la vôtre. Traitez-vous comme on fait les convalescents. Plus tard, malgré tout l'ennui d'un premier quart d'heure, vous saurez prolonger parfois votre adoration d'une demi-heure et au delà, car cette violence souvent fait surgir des ardeurs imprévues. En attendant, donnez ce que vous avez, faites ce que vous pouvez, n'entreprenez rien que vous ne soyez en état de poursuivre. Une visite qui ne durerait que deux minutes et qui aurait lieu tous les jours laisserait à la longue une amélioration très appréciable. Que dire de plusieurs petites visites, si l'on a Jésus sous son toit?

4° La sagesse, qui règle la durée, doit régler également la méthode. Si vous ne savez exprimer que sommairement votre adoration, l'offrande de vous-même et vos désirs d'aimer, ne vous attardez pas trop à ces actes; si vous ne savez point parler à Jésus de lui-même, parlez-lui de vous : faites à ses pieds une revue des heures écoulées depuis le matin, plaçant par exemple à ce moment votre examen particulier. — Vous pouvez aussi prendre un livre [1]. Au besoin, récitez lentement vos prières vocales. Encore une fois, ce que vous faites, c'est

1. Par exemple le livre que nous venons d'indiquer pour la messe

une visite que rien n'exigeait, c'est un acte d'amitié; comment Jésus n'en tiendrait-il pas compte? Plus tard, espérons-le, ce sera l'effusion heureuse de l'intimité dont cet exercice est, avec la communion, l'idéal le plus humain.

IV. — La lecture spirituelle

Cet exercice est un grand et facile instrument d'éducation. L'âme, en effet, se forme par les idées et par les sentiments.

Il faut les idées d'abord; mais, pour naître, elles ont besoin, soit de la présence des objets qui les provoquent, ce qui est le moyen parfait, soit de la parole ou de la lecture qui les fournissent de seconde main.

Or, l'objet de la foi restant invisible et lointain, la parole et la lecture sont les deux seuls véhicules des vérités de cet ordre.

D'autre part, les idées n'agissent sur nous que par **leur présence.** Elles ont beau nous être tellement voisines qu'elles surgiront au premier éveil : si cet éveil ne se produit pas, elles restent latentes et, par là, inactives.

La lecture spirituelle a donc pour but, à la fois, d'étendre le champ de nos connaissances dans le domaine des vérités religieuses et de ramener à la surface celles de ces vérités qui resteraient inutiles dans les profondeurs de la mémoire. Bien plus, les choses mêmes que nous connaissons nous deviennent ordinairement plus claires par la lecture, car elles se montrent sous le jour particulier que leur prête une autre intelligence. Telle personne instruite dira sou-

vent : je savais cela, mais je le sais mieux depuis que j'ai lu tel livre.

Les sentiments naissent des idées; ils se développent à leur contact prolongé. La méditation est sans rivale pour favoriser cette éclosion et ce progrès. Si vous n'êtes pas capable de méditer, ô pauvre âme encore tiède, ne désespérez pas; il y a d'autres foyers pour cette élaboration sainte : l'ardeur des autres âmes peut passer dans la vôtre par la flamme de leurs écrits. Choisissez bien vos auteurs. Nos bibliothèques sont pleines de trésors souvent ignorés.

Voulez-vous trouver à la fois la lumière qui instruit et la force qui soulève? Lisez les vies des âmes saintes, des grands chrétiens, mais les vies abondantes en détails. On l'a toujours dit : les exemples entraînent. La raison en est qu'ils agissent sur ces deux dispositions naturelles, si nécessaires, malgré leur danger, et toujours si puissantes : l'**imitation** et l'**émulation.** Les traits de grandeur d'âme, de piété, de vertu, de renoncement, etc., vont au cœur comme une flèche qui le blesse. « Ne pourrais-je donc pas ce qu'ont pu ceux-ci et ceux-là? » répète-t-on alors avec saint Augustin. L'esprit reste frappé d'une vue nette du vrai et de ses exigences; le cœur s'enflamme à l'apparition du beau, et l'être moral se constitue par la fréquence de telles impressions. Saint Ignace n'est pas le seul que la lecture ait converti. La vie de saint Antoine donna autant de solitaires au désert que le volume contenait de lettres. Alors même que l'exemple dépasse de beaucoup nos moyens,

il suscite toujours un frémissement de bon vouloir. C'est un coup de vent qui gonfle la voile.

Si vous ne faites pas une méditation journalière, cherchez dans la lecture spirituelle la formation de vos idées et de vos sentiments. Si vos méditations sont imparfaites, cherchez dans cet exercice un complément et un auxiliaire. A notre époque, les bons livres ne manquent pas. Ceux que l'on ne peut avoir à soi, on se les procure par une personne amie. Sans lire avidement, on peut lire beaucoup. Ce n'est pas le cas de s'attarder comme on le fait pour la méditation, ni de revenir facilement au sujet déjà parcouru : il faut varier de façon à s'intéresser et à rester en appétit.

La lecture faite tous les jours est infiniment préférable; non pas qu'elle ne soit très utile en dehors de cette régularité; mais il arrive presque toujours qu'une action intermittente tombe en désuétude. L'habitude est un incomparable soutien : ce qu'on a fait la veille et les jours précédents se présente de soi-même à l'heure accoutumée.

V. — Lecture méditée

1. — Ne vous persuadez pas que la méditation est difficile : c'est une erreur; — n'alléguez pas votre expérience : elle a été mal faite.

Les méthodes que vous avez lues et peut-être essayées, vous ont déconcerté sans doute. Elles indiquent par quel procédé on peut tirer d'un sujet tout ce qu'il contient de pensées d'abord,

puis de sentiments, enfin d'applications pratiques. Tout cela semble bien compliqué et, certainement, exige beaucoup de travail.

Que diriez-vous si ce travail vous était épargné; si, sur tout sujet, des pensées, des affections et des résolutions se trouvaient toutes préparées et que vous n'eussiez plus à votre charge que la minime peine de lire attentivement pour bien comprendre, de vous arrêter aux sentiments pour vous les assimiler et de chercher de bonne foi quelles sont, parmi les résolutions proposées, celles qui conviennent à votre état? Dites, ne seriez-vous pas capable de faire une telle méditation?

Assurément! Eh bien! vous n'aurez que l'embarras du choix. Les livres autrefois étaient rares; on apprenait aux âmes à s'en passer. Aujourd'hui, ils abondent; apprenons-leur à s'en servir.

Que ce genre de méditation **qui s'assimile** égale en valeur celui **qui crée,** nous nous garderons bien de le dire, mais n'est-il pas excellent pour commencer? L'enfant apprend à écrire en copiant; l'homme devient artiste en imitant un modèle. Cherchez donc un bon livre; au besoin, essayez de plusieurs; mais finissez par vous fixer à celui qui s'adapte le mieux à votre tempérament moral.

II. — Vous ne l'ouvrirez pas sans vous être bien mis en la présence de Dieu, et sans avoir imploré son aide.

1° Vous ne lirez pas vite et vous ne cher-

cherez pas avec empressement des vues extraordinaires, dédaignant les vérités simples et familières. Est-ce que le pain, cette nourriture commune, n'est pas le fond de notre alimentation?

Si cette lecture ne remue rien en vous, n'en concluez pas qu'elle est inutile. Elle ne remue rien, mais elle rappelle, elle remet sous les yeux les objets de la foi. Une simple adhésion donnée au passage peuple l'âme d'actes méritoires, parce qu'ils sont surnaturels, et d'actes efficaces, parce qu'ils sont vivants.

2° Persuadé, comme tant de personnes, que le sentiment est une éclosion toute spontanée, vous seriez porté à condamner quiconque se livre à des efforts pour les faire naître. Œuvre factice! direz-vous. Point du tout. Voyez la pratique humaine. Quand vous voulez amener un enfant à regretter sa faute, à devenir plus généreux et même à concevoir pour vous une affection plus juste, vous le raisonnez et vous l'exhortez. Ne le faites-vous pas encore auprès d'amis qui s'égarent?

Mais tous les sentiments ont besoin, pour s'éveiller, d'être excités par des réflexions, et les réflexions ne peuvent après tout se faire que sur des pensées! Qu'un livre vous les donne ou que ce soit une bouche humaine, n'est-ce pas toujours une action extérieure?

Et, en vous y prêtant, que faites-vous, sinon vous exciter? Il ne suffit donc pas de saisir des pensées, il faut s'en laisser pénétrer pour qu'elles atteignent la région plus profonde des

sentiments. Elles y éveillent la reconnaissance ou le regret, le désir ou la crainte, la confiance et le bon vouloir surtout. S'en pénétrer, ce n'est pas chercher du nouveau; ce n'est pas même creuser le problème; c'est tout bonnement maintenir son attention sur ce qu'on voit et sur ce qu'on sent.

Voulez-vous suivre un conseil qui vous apportera d'heureuses surprises? **formulez** vos sentiments, allez même jusqu'à les **exprimer** explicitement comme si vous parliez. Et, de fait, si vous êtes seul, pourquoi ne les prononceriez-vous pas à demi-voix? Cette contrainte arrache à ce vague de la pensée, qui est le grand mal des pratiques journalières, et transporte tout à coup dans le réel.

Quelques personnes, au lieu de parler ainsi, préfèrent écrire. Laissant aller leur plume, elles expriment à Dieu, à Jésus, à Marie, des choses qui ne leur viendraient pas autrement. S'il y a là quelques inconvénients faciles à deviner, il s'y trouve aussi de précieuses ressources.

3° Ce que vous avez vu et senti demande à être traduit en résolutions pratiques : je ferai ceci, j'éviterai cela, j'emploierai tel ou tel moyen. — Prenez des résolutions appropriées au sujet, s'il se peut, ou du moins des résolutions générales, comme : attention plus grande sur vous-même, prières mieux faites, retours vers Dieu plus fréquents. — Il suffit souvent de renouveler d'un cœur plus décidé la résolution de la confession précédente.

III. — Il va de soi que la prière doit se mêler à tous ces mouvements de réflexion, de sentiments et de résolutions. Selon les besoins, on demande la lumière, le désir, un peu de cœur, du regret, le ferme vouloir.

Quand un sentiment vous saisit, gardez-le; ne cherchez pas ailleurs, exprimez-le pour l'entretenir et le développer. Quelques instants passés ainsi produisent tout l'effet voulu.

Ce n'est pas à dire qu'il n'existe des méditations plus élevées et plus fructueuses; ce n'est pas à dire que l'effort, qui tend nos puissances intimes, ne leur donne pas, comme à la flèche, une force de pénétration plus lointaine; mais déjà l'humble lecture méditée remet en lumière des vérités disparues, réveille dans le cœur des sentiments endormis, et rapproche toujours de son Père l'enfant oublieux, parfois même l'enfant coupable.

VI. — Méditation

1° Si vous aspirez timidement à une méditation plus personnelle et plus intime, ne craignez pas. Comme aux premiers disciples, le divin Maître vous dit en ce moment ces simples paroles : « Venez et voyez. » Et il vous conduira dans son humble demeure. Vous la trouverez douce et sereine; vous verrez comme tout y est aisé, familier, aimable. Sous ces impressions heureuses, votre âme se fera disciple. Ce que vous savez déjà, vous le verrez, et mille choses ignorées vous seront apprises. Quand et de quelle manière? vous ne pourriez le dire.

Il vous semblera même parfois que votre silence ne recueille aucune parole d'en haut et que votre attente n'est que paresse... Persistez, espérez; après des jours longs, tristes et vides, un jour plein vous apportera l'effet lentement élaboré par la patience.

2° Méditer, c'est chercher à voir, à voir plus loin et à voir mieux. Or, pour voir ainsi, il faut regarder longuement; il faut aussi revoir souvent les mêmes choses.

Méditer, c'est entrer dans la région de la lumière. La lumière n'est pas étroitement renfermée dans le ciel; elle s'en échappe par de nombreuses issues, elle remplit le monde de ses parcelles flottantes. — La belle ordonnance des créatures fait rayonner sans cesse les perfections divines : ce sont de toutes parts des éclairs de puissance, de bonté, de sagesse, de magnificence, d'amour. — La conscience personnelle et la conscience de l'humanité nous livrent les préceptes du bien, lumière morale; la révélation de l'Évangile vient y ajouter la loi de perfection qui convenait à l'homme, mais que l'homme ne connaissait pas. — D'un petit nombre de vérités dogmatiques naît un code admirable : chacune des paroles de Jésus, chacun de ses exemples, cet ensemble si riche qui s'applique à tout, voilà la pâture de l'âme en quête de lumière, voilà déjà commencée cette vie qui s'appelle la vie éternelle de vérité.

3° Le mouvement continuel de Dieu est de se porter vers nous. Par la méditation, nous

allons à sa rencontre. Ainsi se trouve combattu le triste mouvement de notre être, continuel lui aussi, qui nous ramène vers nous-même. Or, aller à Dieu, c'est aller au **bien,** non seulement pour le contempler, mais pour s'y conformer et s'y unir; et, en s'y unissant, pour se perfectionner à l'égard de toute chose, qu'elle s'appelle travail, détachement, souffrance, ou bien amour des siens et accomplissement joyeux de la vie qui nous est faite.

4° Dans la méditation, Dieu se fait entendre d'une façon secrète; il communique des vues que la science ne donne point, il transforme les goûts, il suscite la générosité, il divinise l'âme tout en la laissant aussi humaine que le demande sa condition personnelle.

5° Une âme ne se trouve réellement incapable de méditer que si elle est rendue telle par des goûts opposés, ou par des lâchetés habituelles. Nous méditons instinctivement sur tout ce qui nous intéresse.

Cette incapacité, qui est réelle, est pourtant guérissable : une méditation, d'abord imparfaite, mais généreuse, en est même le meilleur moyen. Il y faut l'effort, et l'effort persévérant; il y faut aussi des secours, comme le choix d'un bon livre et l'application patiente à quelques règles tracées par l'expérience.

Petites industries. — Si vous n'avez pas de livres ou si les livres ne vous plaisent pas, ayez recours à l'une des industries que voici :

1° Représentez-vous le plus vivement que vous pourrez une station du Chemin de la Croix (le **lieu, les personnes,** etc.), puis laissez aller votre cœur à la compassion, à l'**amour,** aux regrets, aux ardents désirs, — reprenez confiance, rassérénez votre âme et soyez généreux dans vos résolutions;

2° Quelques personnes se trouvent bien de faire parfois leur méditation sous forme d'examen de conscience : examen plus approfondi et plus pieux que celui du soir, examen qui creuse davantage tantôt un devoir, tantôt un autre. — On peut suivre les commandements de Dieu et de l'Église pour en saisir l'importance, l'étendue, les applications; ou encore les péchés capitaux. — Le sommaire de la morale chrétienne que nous donnons dans le deuxième volume pourrait servir au même objet;

3° Lancinius propose un ingénieux moyen qui consiste à **se confesser** à Jésus-Christ. Mettez-vous à genoux et, dans la forme habituelle, demandez sa bénédiction; récitez le *Confiteor*, puis faites très explicitement vos aveux. — Après avoir terminé le *Confiteor*, vous écoutez en silence tout ce que Notre-Seigneur vous répond : affection témoignée, tendres reproches, encouragements, désirs, espoir, — moyens indiqués. — Remerciez-le, adoptez ses vues, acceptez ses volontés, faites-lui des promesses. — Enfin, courbez la tête pour recevoir l'absolution;

4° Si, à certains jours, vous vous trouvez tellement absorbé par des préoccupations que vous ne puissiez en écarter le souvenir, prenez

tout bonnement le parti d'en parler à Notre-Seigneur (non pas de vous en parler à vous-même, ce qui ne ferait qu'aggraver votre mal). Épanchez-vous auprès de lui longuement, mais en le regardant toujours, lui, et en vous arrêtant pour l'écouter. Vous reprendrez votre sujet habituel le lendemain;

5° Pourquoi ne pas recourir, à la rigueur, aux prières vocales? On les récite lentement, pesant chaque mot, ne craignant pas de s'y appesantir longuement. C'est une ressource précieuse pour les jours de sécheresse absolue.

6° Les méthodes sont nombreuses : vous les trouverez ailleurs : nous préférons vous proposer ici, sous forme de *memento*, un tableau indicatif des actes que comprend une méditation. Copiez-le sur une page que vous aurez sous les yeux pour féconder la pensée que vous aurez lue.

Tableau indicatif pour la méditation

PRÉPARATION

Impression de la présence de Dieu.
Vif sentiment de votre impuissance.

MÉDITATION

Après avoir lu un point dans votre livre, **travaillez-le** par la réflexion, le sentiment et la volonté :

I. **Réflexions.** — S'il s'agit d'un fait, représentez-vous :

1° Le lieu;
2° Les personnes;
3° Ce qu'elles font;
4° Ce qu'elles disent;
5° Ce qu'elles pensent et sentent;

S'il s'agit d'une vérité, voyez :

1° Sa nécessité, — ses avantages, — les désirs de Dieu;

2° Ce qu'ont été vos sentiments et votre conduite à cet égard : estime? efforts? manquements?

3° Ce que vous devez être à l'avenir.

II. **Affections.** — Selon les cas :

1° Admiration, — louange, — action de grâce, — amour;

2° Confusion, douleur, — amende honorable;

3° Offrande, — promesses, — désirs (sentiments toujours sincères, sinon sensibles) — exprimés, — répétés; — prières et appels à Marie, au Sacré-Cœur, etc.

III. **Résolutions.** — 1° Pas générales et vagues, mais particulières et actuelles;

2° Pratiques, c'est-à-dire comprenant les moyens de réussir.

Nota. — Pénétrer de prière tout ce travail de l'âme, — le recommencer à chaque point.

§ II. — Essai de vie intérieure

OU RETRAITES SPIRITUELLES ET ASPIRATIONS

I. Importance de ce moyen et son adaptation à la vie tiède. — II. Ses deux exercices distincts. — III. Conseils touchant l'exercice de la présence de Dieu; divers moyens; fréquence et durée. — IV. Conseils touchant les aspirations : elles sont, chez l'âme tiède, plutôt commandées que spontanées. Moyens pratiques. — V. L'union de ces deux exercices.

I. — Du rôle de la vie intérieure et de son adaptation à la vie tiède

Les exercices de piété présentent plutôt le caractère de relations officielles; ils ont lieu à certaines heures et revêtent certaines formes convenues. La vie avec Dieu rappelle au contraire l'intimité. Toute heure lui convient, toute situation lui est acceptable, et elle prend toutes les formes de nos dispositions présentes.

Mais ne serait-ce point là une voie trop haute et réservée à la faveur? Peut-on utilement l'ouvrir à ces pauvres âmes que la tiédeur retient encore bien bas? Sans doute, la vie intérieure est la vie des parfaits; mais elle est plus que cela, elle est **la vie** tout simplement; aussi doit-elle se retrouver à un certain degré, en

toute âme comme en tout exercice. Sans elle, la prière est vide et nos actions ordinaires ne sont que des corps inanimés. Intense, elle devient la vraie vie d'oraison; faible et laborieuse, elle est encore l'effort surnaturel.

Ne nous étonnons pas de voir saint François de Sales mettre au dessus de tout, comme efficacité, cet exercice dont il dit : « En lui, gît la grande œuvre de la dévotion; il peut suppléer à tous les autres, mais il ne pourrait être suppléé par aucun autre moyen. »

Lisez en entier et relisez souvent les deux chapitres de l'*Introduction à la vie dévote* (livre II, chap. XII et XIII), où le saint Docteur a traité amplement ce sujet. Son magistral enseignement n'a point vieilli; ses conseils, ses pieuses industries et ses comparaisons elles-mêmes seront de tous les temps, comme il arrive quand un sujet est vital et que l'auteur a profondément connu l'âme humaine.

Notre rôle est d'appliquer ce puissant moyen à la régénération de l'âme tiède, c'est-à-dire de l'âme qui sait peu et qui veut à peine. Saint François de Sales s'adressait à l'âme fervente, qui, pour s'unir à son Dieu, n'a qu'à se recueillir et qui, pour lui dire mille paroles aimantes, n'a qu'à laisser parler son cœur. L'âme tiède ne trouve point en elle ces ressources. Pour penser à Dieu, il faut qu'elle se le commande, et, pour s'entretenir avec lui, il faut souvent qu'elle emprunte jusqu'à des sentiments et des formules. Eh bien ! pauvre âme tiède, puisque ce moyen nous reste, allons à Dieu par volonté

et non par attrait, par devoir et non par inclination. Qu'importe, d'ailleurs? Le tout est d'arriver à Lui; or, nous y arriverons sûrement, puisqu'il est écrit : « *Le royaume du ciel souffre violence et les violents en font la conquête.* »

Vous ressemblez à ces malades sans appétit à qui le médecin prescrit de manger quand même. Ils le font par obéissance d'abord; mais peu à peu, la santé revenant, ils le feront bientôt avec goût. De même, vous vous recueillerez de temps en temps, parce qu'on vous le conseille; vous ferez des aspirations comme on récite une prière obligatoire; et le recueillement vous apportera un peu de l'air du ciel si vivifiant, et les aspirations mettront en jeu vos facultés engourdies. Alors même que vous croiriez tout sentiment éteint, ne vous découragez pas : la science ne vient-elle pas de démontrer la puissance imprévue des tractions rythmées sur la mort apparente?

Essayons d'abord de donner des explications très nettes qui vous décident, et d'indiquer des pratiques faciles qui vous soient comme une route aplanie.

II. — Ses deux exercices distincts

1° Sachez d'abord que cette vie intérieure se compose de deux exercices distincts qui s'unissent naturellement et se complètent : les **retraites spirituelles** et les **aspirations.** Les unes appellent Dieu en notre cœur; les autres jettent notre cœur en Lui.

Le premier exercice arrête la dissipation de

l'esprit et fixe son attention sur Dieu toujours présent; il **recueille,** c'est-à-dire il rassemble nos pensées qui sont habituellement éparses sur les objets de la vie et les met en contact avec l'invisible. Nous sommes alors des voyants; nous nous sentons des êtres éternels : le Dieu et sa créature se rencontrent.

Le second exercice répond au premier. L'invisible évoqué réveille nos sentiments. Les aspirations les dégagent et les expriment. Sans elles, l'impression reçue ne s'achevant pas, le mouvement de vie ne se produirait pas.

2° Ces deux exercices sont trop souvent confondus. Le mal ne serait pas grand s'il ne consistait qu'en un simple défaut d'analyse; mais le défaut d'analyse est ici une méconnaissance du mécanisme de l'âme et de ses lois. Conseillez uniquement à une personne de multiplier les invocations, et elle se trouvera bientôt sans souffle, toute lasse et ennuyée, comme vide enfin : on n'a pas remis d'eau dans la citerne et la citerne ne coule plus. Il fallait dire à cette âme : Recueillez-vous de temps en temps; renouvelez votre provision de bonnes pensées, d'impressions favorables; vous alimenterez ainsi la source d'où s'écouleront ensuite les aspirations de votre cœur. Cette recommandation est de la plus grande importance pour les âmes tièdes; elle en aurait beaucoup moins auprès des âmes ferventes, au recueillement habituel, et dont la source est toujours pleine.

D'autre part, ne parlez que de la présence de Dieu, et vous vous exposez à laisser l'âme

muette et inactive. Elle pensera que Dieu est là et la regarde; mais elle ne s'efforcera pas de lui **exprimer** des sentiments; elle le fera sans doute aux heures où l'impression pieuse est plus chaude, mais ces heures sont rares; le plus souvent elle restera morne et inféconde, comme nos campagnes sous le regard d'un soleil d'hiver. Concevez, formulez des affections, cherchez et répétez de courtes prières : la chaleur ne se produit que par le mouvement; les habitudes ne se forment, les sentiments ne se développent que par la fréquence des actes.

Ne vous contentez donc pas de penser à Dieu plus ou moins vaguement; appliquez-vous à lui dire sinon ce que vous ressentez pour lui (ce serait, hélas! trop vite achevé), mais du moins quelques-unes de ces douces choses qu'ont exprimées les saints et que, dans votre indigence, vous lui offrez sous la forme modeste et facilement vraie d'un **désir.**

— Saint François de Sales a donc grandement raison de traiter à part et des retraites spirituelles et des aspirations; mais, avec le sens si juste qui le caractérise, il n'a garde de les séparer : la retraite spirituelle alimente les aspirations et, à leur tour, les aspirations la fécondent. C'est un tout complet dont chaque partie a cependant ses lois et aussi ses industries particulières.

III. — Conseils touchant la présence de Dieu

Se rappeler la présence de Dieu, avons-nous dit, c'est en quelque sorte attirer en soi Dieu

lui-même, ou plutôt c'est l'y découvrir . l'âme s'en impressionne, ou, du moins, elle l'envisage avec une attention sérieuse.

1° Tous les maîtres de la vie spirituelle enseignent que ce recueillement peut se faire par une simple **vue de foi.** Oui, Dieu est partout. Il est là, il me regarde, il me pénètre. C'est lui qui fait battre mon cœur et qui envoie jusqu'aux extrémités de mes artères le sang qui alimente ma vie. Il est dans l'air que je respire, dans le grain de sable que je foule aux pieds· et partout il est l'infini. « *Vraiment Dieu était dans ce lieu et je ne le savais pas !* »

2° Cette vue de foi peut être aidée par des comparaisons **sensibles**; je suis en Dieu comme l'oiseau qui vole dans l'espace, comme l'éponge au sein de l'Océan, tout imbibée de ses eaux (Voir l'*Introduction à la vie dévote*, IIe partie, chap. II);

3° Voulez-vous un moyen de rapprochement plus vivant et plus tendre? Comme saint Étienne, au moment de son martyre, aimez à répéter : « Je vois le ciel ouvert et Jésus assis à la droite de son Père. » En vérité, Jésus, qui n'est point partout, nous suit cependant du regard partout où nous sommes; c'est un privilège de son rôle de chef de l'humanité. Ah ! pourquoi le laisser nous regarder ainsi toujours et vainement?

4° Vous pouvez vous représenter encore Jésus dans l'attitude qu'il semble préférer de nos jours. Il est debout et le front triste. Sur sa poitrine incendiée de flammes, sa main nous désigne son cœur. Ce cœur, entouré par une

couronne d'épines, se montre traversé par une grande blessure et surmonté d'une croix : emblème vivant et parlant de son amour, de ses douleurs et de son attente;

5° Avez-vous un attrait plus confiant pour la Très Sainte Vierge, suivez-le, n'hésitez pas. Cette bonne Mère vous voit sans cesse, non pas directement comme fait Jésus, mais en Dieu où tout se reflète. Oui, tout ce que vous faites lui apparaît, tout ce que vous dites lui arrive : je vais, je viens, je parle comme l'enfant sous les yeux de sa mère. Quelle sauvegarde ! quel encouragement ! quelle consolation !

6° La Sainte Écriture nous offre mille paroles pleines de Dieu. « *Oh ! Seigneur, et moi je suis toujours avec vous; — je vois mon Dieu sans cesse présent devant moi. — J'ai élevé mes yeux vers vous, mon Dieu, qui habitez au ciel. — Mes yeux sont toujours vers le Seigneur.* » (Citées par saint François de Sales.)

Cherchez dans les psaumes quelques-unes de ces images saisissantes qui valent mieux que nos propres pensées; une grâce les accompagne. Les paroles de Dieu sont seules créatrices; il est vrai que les paroles de ses amis le sont aussi par lui.

7° Cette pratique des retraites spirituelles s'unit à la méditation, dont elle est le souvenir et le rappel. Vous vous êtes pénétré d'un mystère; vous conservez l'impression du lieu où il s'est passé; vous avez pris la résolution de vous y transporter de temps en temps pendant la journée; oh ! la belle pratique ! Saint François de Sales la conseille dans son admirable

langage : « Les oiseaux ont leur nid pour s'y retirer au besoin; les cerfs ont leurs forêts et leurs buissons pour s'y mettre à l'abri de la poursuite des chasseurs et des ardeurs du soleil; notre cœur doit aussi choisir tous les jours une place, ou dans les plaies de Jésus-Christ, ou dans quelque autre endroit auprès de lui, pour s'y retirer de temps en temps... »

— Une retraite spirituelle, si courte qu'on la veuille faire, comporte un arrêt positif. C'est une halte; il ne suffit donc pas d'un souvenir passager. C'est un reprise de vous-même, ou mieux, une courte ascension vers le ciel. Sans doute, vous aurez à vous **commander** ces haltes saintes, il faudra vous imposer d'y songer et mettre toute votre énergie à y être fidèle; mais le résultat en vaut la peine, et l'habitude bientôt vous affranchira même de cet effort.

Quelle doit être la durée de ces retraites spirituelles? L'expérience seule l'apprend à chacun. Prolongez-les de telle sorte que vous vous trouviez remis vraiment sous le regard de Dieu et **pénétré de sa présence**. Tel est le but. Il est atteint plus ou moins promptement selon nos dispositions du moment; à certains jours, un instant suffit; à d'autres heures, un effort plus prolongé devient nécessaire. Il faut pourtant éviter toute persistance qui deviendrait une fatigue.

Ne dédaignez pas les moyens extérieurs : se mettre à genoux quand on est seul, traduit **sensiblement** l'adoration et prête un corps à la pensée — regarder longuement une image

pieuse — baiser à plusieurs reprises son crucifix — prier les bras en croix — se tourner vers une église où Jésus réside... Voilà qui agit sur nos sens et nous impressionne. Ne vous imposez aucune pratique trop pénible, vous vous en détourneriez bientôt; mais gardez-vous, sous ce prétexte, de rejeter tout moyen qui coûte. Encore une fois rappelez-vous qu'un malade a besoin parfois de faire effort, même pour l'acte si simple de respirer.

IV. — Conseils touchant les aspirations

Que n'êtes-vous de ces âmes dont parle saint François de Sales : « Les personnes qui s'aiment d'un amour humain et naturel sont tout occupées de cet amour. Que de souvenirs, que de réflexions, que de louanges, que de protestations!... Ainsi, ceux qui sont bien pénétrés de l'amour de Dieu ne se lassent jamais de penser à Lui, de parler de Lui. Ils voudraient, s'ils étaient les maîtres des cœurs de tous les hommes, y graver le saint et sacré nom de Jésus! »

Hélas! pauvre âme tiède, vous ne trouvez dans votre cœur ni ce mouvement qui porte vers Dieu, ni cette impression qui fait tressaillir en sa présence, ni ces paroles qui s'épanchent d'un cœur trop plein; vous voulez simplement, mais vous voulez sincèrement prendre un moyen qui vous rapproche de lui et qui stimule votre amour. Courage! Dieu ne peut manquer de répondre à vos avances, et il est, vous le savez, le seul être qui se contente d'être **aimé par raison.** D'ailleurs, ne voit-il pas l'avenir et, dans

cet avenir, la ferveur, l'intimité peut-être, que préparent ces efforts.

Comme moyen facile, nous vous conseillons de répéter avec foi quelque invocation enrichie d'indulgences, quelques sentiments que vous aurez recueillis dans vos lectures et surtout ceux que votre cœur aurait déjà ressentis.

« Il existe plusieurs recueils d'oraisons jaculatoires, dit saint François de Sales, et je les crois fort utiles. » S'il ne conseille pas à sa Philothée de s'y assujettir, c'est que sa Philothée peut trouver en elle non pas des paroles plus suaves peut-être, mais des paroles qui seront toutes siennes.

Certes! dites à Dieu ce que vous ressentez pour lui, ce que vous attendez de sa paternité; dites-lui surtout les sentiments que **vous voudriez avoir** (le désir est la ressource du pauvre), mais ne dédaignez pas les aspirations apprises. Plusieurs sont sorties du cœur même de Dieu. Elles ont passé par l'âme ou des prophètes ou des apôtres. Elles ont réchauffé le cœur des martyrs. Des lèvres pieuses les ont semées le long de leur route, ou en ont parfumé leur solitude. D'autres sont le trait qui résume une direction tout entière, et l'Église désire tant nous les voir répéter qu'elle attache à leur récitation ses richesses spirituelles.

Faites-vous un choix de ces flèches sacrées qui portent jusqu'au ciel et, pour avoir votre arsenal toujours sous la main, recueillez-les sur des petites feuilles que vous répandrez dans tous vos livres de prière.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'user d'un grand nombre de ces formules : deux ou trois, une seule même qui revient souvent, en voilà assez pour animer une journée, une semaine. C'est comme un refrain que l'on murmure en travaillant et qui, par sa répétition, s'enfonce dans les secrètes profondeurs de notre être : « Doux cœur de Jésus, soyez mon amour ! — Doux cœur de Marie, soyez mon salut ! » — Seigneur, venez à mon secours ! — « O mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que vous êtes bon ! » — « Gardez-moi à l'abri de vos ailes ! etc. »

Il est bon parfois de s'en tenir à ce qu'il y a de plus simple et de moins absorbant : « O mon Dieu ! je suis votre enfant et je vous aime. » — « Votre amour, ô mon Dieu ! »

Durant les **occupations,** contentez-vous même d'affirmer votre union à la **volonté de Dieu :** « Votre volonté, ô mon Dieu ! — J'aime votre volonté ! — C'est pour vous, ô mon Dieu ! »

Vous arrive-t-il, d'une confession à l'autre, de retomber et de vous sentir découragé, gardez-vous bien d'abandonner ce moyen des aspirations ; recommencez, si vous voulez, par des regrets ou par des désirs d'avoir ces regrets et, si les fautes ne sont pas des fautes mortelles, ne vous croyez pas moins aimé par suite de cette nouvelle faiblesse et reprenez le cours de vos témoignages d'affection. Êtes-vous même gravement coupable, exprimez des actes de repentir qui peuvent être déjà des actes d'amour.

V. — L'union de ces deux exercices

Que vos moments de retraite ne restent pas à l'état de **pensée;** qu'ils se développent en **aspirations :** « Considérez ce que Dieu fait et ce que vous faites; vous verrez qu'il a toujours les yeux attachés sur vous avec un amour incroyable. » — Voilà pour le recueillement. — « O mon Dieu, direz-vous, pourquoi est-ce que je ne vous regarde pas toujours comme toujours vous me regardez? Pourquoi pensez-vous tant à moi, Seigneur, et pourquoi pensè-je si rarement à vous? Où en sommes-nous, ô mon âme, notre vraie place est en Dieu et où est-ce que nous nous trouvons? « (Saint François de Sales.) Voilà pour les aspirations.

Que vos aspirations à leur tour soient un recueillement, une émotion durable, éveillée par un long regard.

Vous trouverez dans l'*Introduction à la vie dévote* de nombreuses et belles applications de cette doctrine que nous avons essayé d'adapter aux impuissances de l'âme tiède. L'abondance des points de vue et des conseils vous est offerte uniquement pour éclairer et guider votre choix; gardez-vous bien, nous ne saurions trop le dire, d'embarrasser cet exercice de pratiques compliquées et pénibles.

§ III. — Du bon usage des Sacrements

Ce n'était pas sans crainte que, pour le premier état, nous indiquions ce remède d'un usage si puissant, mais si délicat.

Ici, sans hésitations, nous disons à l'âme qui veut enfin secouer toute tiédeur : Confessez-vous et communiez le plus souvent que vous pourrez; peu à peu, sans vous en douter, vous vous trouverez transformée. A ce conseil et à cette promesse, nous ne mettons qu'une condition, mais elle est indispensable, c'est que vous vous y prépariez avec un **soin convenable** toujours.

1.

Une erreur des plus pernicieuses est celle qui fait dépendre la fréquence des communions, soit de la **perfection acquise,** soit du **goût ressenti.** La vérité est qu'elle doit être réglée d'après les **résultats.**

L'erreur provient de ce qu'on envisage trop dans ce sacrement cet idéal d'**union** qui nous élève à Jésus dans la joie, sans remarquer assez cet autre idéal qui rapproche Jésus de nos misères : l'**action de la miséricorde.**

Qu'on le sache bien, la communion est faite pour les hommes **tels qu'ils sont** : voilà pourquoi elle sert de **remède;** or, le remède se prend souvent sans goût et par pure volonté. « O Jésus, serait-il donc permis à la pauvre âme tiède, indifférente, lâche, remplie encore de ferments

mauvais, d'aller à vous sans trop vous désirer vous-même et de vous y recevoir dans son cœur sans vous y réchauffer de son amour? » — Oui, oui, pourvu qu'elle y cherche la guérison.

A votre tour, ô âme tant aimée, consentirez-vous à tout recevoir sans rien donner? Oh! vous vous verriez entourée d'un amour qui étonne, même chez un Dieu, et vous ne vous révolteriez pas contre une froideur qui finit par être la pire des ingratitudes? Plusieurs communions passeront peut-être sans que votre cœur se dilate, sans que vos lèvres muettes expriment des paroles d'amitié; mais il arrivera pourtant un jour où vos sentiments de dignité, de justice et de tendresse s'éveilleront, où le sang que vous avez bu si souvent bouillonnera enfin dans vos veines; ce ne sera pas la guérison complète, mais la convalescence, et déjà la convalescence a ses forces comme ses douceurs; elle a surtout ses espérances.

Comment tout cela se fait-il?

Le rôle de l'Eucharistie est de nourrir. Elle est le pain et le vin, l'aliment **usuel** : « *Mon corps est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage... Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en lui.* »

Or, quelle est la caractéristique de l'âme tiède, c'est l'appauvrissement de la vie et par suite l'impuissance à réagir. Qu'on lui infuse des éléments réparateurs, qu'elle se les assimile, et la voilà qui relève la tête, se soulève et marche.

Toutefois, ne l'oublions point (et cette remarque explique le triste phénomène trop sou-

vent constaté de communions qui n'améliorent pas), s'il suffit au sacrement, pour augmenter la **grâce sanctifiante,** de la trouver existante, même au degré le plus infime; il lui faut, pour augmenter la **vitalité** spirituelle, qu'elle la trouve agissante : notre coopération y est nécessaire. Un remède a beau posséder la vertu de guérir, il ne l'exerce que s'il est secondé par une action correspondante de nos énergies intimes.

Le confesseur a grâce pour fixer le nombre des communions. Sa décision se base ici sur l'**utilité.** Certaines fautes renouvelées, des défauts persistants, ne sont pas une cause suffisante de les diminuer, moins encore une insensibilité persistante. Tant que vous entourerez vos communions d'une **préparation** et d'une **action de grâces sérieuses,** vous n'aurez pas à craindre l'abus.

Si vous hésitez encore, pauvre âme tiède, vous regardant comme une étrangère, entendez la voix du divin Maître criant à ses serviteurs : « *Allez par les chemins, le long des haies, invitez les mendiants et les infirmes, forcez-les à entrer* »; et si vous rougissez à la vue de vos haillons, rappelez-vous que, dans le vestibule du bon Dieu comme chez les Juifs d'autrefois, se trouvent des vêtements de fête pour tous les invités : le confessionnal, vestiaire divin, revêt l'âme des mérites de Jésus.

Du moment que Jésus s'est fait nourriture et qu'il a voulu se livrer aux infirmes; du moment qu'il a refusé de les guérir par des

miracles habituels, il prévoit les longues attentes, les rechutes désolantes, et il ne compte pas le nombre de ses futurs pardons. Or, malgré toutes les apparences et toutes les craintes humaines, la guérison se prépare en secret : quelque chose s'émeut au fond de l'âme; des efforts, même malheureux, sont cependant des actes vitaux; l'âme élève ses aspirations un peu plus haut, et Dieu s'incline davantage.

I. — Nous avons accueilli avec joie le décret du 20 décembre 1905 sur la *communion fréquente et quotidienne*. Son esprit se faisait sentir, à l'avance, dans ces pages, publiées pour la première fois en 1900. Aujourd'hui, des règles officiellement édictées donnent à nos principes une sécurité complète et à leur application une latitude plus grande : ce n'est plus la ferveur qui est requise, mais une certaine bonne volonté.

II. — Nous ferons remarquer ensuite que ce décret, dans sa teneur, confirme implicitement la distinction établie entre l'accroissement de la **grâce sanctifiante** et l'accroissement de la **vitalité spirituelle,** distinction qui sert de **base** aux règles pratiques qu'il promulgue, comme à celles que nous proposons. En effet, puisque la communion, fût-elle faite dans l'indifférence la plus complète, augmente la grâce sanctifiante en toute âme exempte de péché grave, et c'est l'enseignement de l'Église, pourquoi le décret exigerait-il autre chose, si cette augmentation

comportait **en même temps** celle de la vitalité spirituelle?

Or, il ne se contente pas de conseiller, mais il **exige** « l'*intention de plaire à Dieu, de s'unir plus étroitement à lui par la charité et d'opposer ce remède divin à ses infirmités et à ses défauts.* » Plus loin, il recommande expressément « *de veiller à ce qu'une préparation soigneuse précède la sainte Communion, et à ce qu'une action de grâce convenable la suive...* »

III. — Si maintenant on tient à savoir comment il se fait que l'accroissement de la grâce sanctifiante, qui est un véritable accroissement de l'**être surnaturel,** n'augmente point, par le fait même, sa **vitalité,** nous renvoyons aux explications assez complètes que nous en donnons aux pages 284 et 292 du second volume de cet ouvrage, et nous nous contentons d'en indiquer ici le sommaire : 1° La vitalité spirituelle dépend des grâces **actuelles.** — 2° La communion donne des **droits** à ces grâces. — 3° Pour faire valoir ces droits, notre **coopération** est nécessaire : le mouvement, commencé par la grâce actuelle, s'évanouit, si nous n'y faisons pas entrer notre action personnelle. (Voir encore : « *Les sources de la piété* », page 231).

IV. — Terminons par une remarque importante : il ne faut pas craindre l'abus dans la communion fréquente, journalière même, si les deux conditions essentielles du décret se trouvent accomplies. L'intention **droite** écarte les motifs humains et la routine; l'intention **pieuse**

apporte des dispositions surnaturelles. — Pratiquement, on doit juger que cette dernière disposition existe, si, pour communier, on est obligé de s'imposer quelque gêne. Les âmes sans ferveur se lassent vite.

II

Il règne, par rapport à la **confession,** l'usage fâcheux de n'y recourir qu'à l'occasion des communions, ce sacrement n'étant alors qu'une sorte d'accessoire préalable.

Si la communion est un remède, la confession l'est plus encore. Elle rend **la vie,** stimule l'activité, soutient **le courage** et imprime **une direction.** Certes! elle n'a besoin que d'elle-même pour être une grande force.

Êtes-vous privé par les circonstances du secours de la communion? raison de plus pour chercher celui de la confession. La confession peut avoir lieu à toute heure et se renouveler aussi souvent qu'on le désire. Si vous n'avez pas de bonnes dispositions, allez-y quand même. Qui sait si vous ne les y trouverez pas? Car, au fond, votre démarche est un acte de naïve confiance et de bon vouloir imparfait : Dieu en tient compte. Et puis, vous vous placez sous l'influence sacrée du prêtre. Les âmes tièdes ont besoin d'un secours étranger. d'un témoin visible, d'une action encourageante. Des promesses réitérées, de prompts relèvements disposent à la guérison.

Est-ce à dire que le fait de se confesser amé-

liore infailliblement? non, certes! car l'abus peut produire un résultat contraire.

Ce n'est pas toujours à tort que ses ennemis reprochent à la confession d'**affaiblir** et d'**avilir** : vous accusez des fautes sérieuses et, dès qu'elles sont pardonnées, vous perdez, avec le sentiment de votre culpabilité, l'**impression** du mal commis, la **crainte du mal** à venir et **la volonté des résistances efficaces.** Que sont, en effet, des fautes si facilement et si vite effacées? et pourquoi s'en garder avec tant de soin quand on a sous la main la ressource inépuisable de s'en débarrasser ensuite par un aveu secret? Qui ne voit à quel point un tel abus altère le **sens moral** et combien il rend méprisable? Telle âme tiède ne s'avouera pas de si basses pensées, mais c'est en réalité sous leur **réelle influence** qu'elle agit.

La confession, pour atteindre son but, qui est de guérir, doit donc conserver jalousement tout ce qui, en nous, est de nature à seconder l'action du Sacrement : la **sensibilité** de la conscience et la **dignité** du repentir. Vous vous mettrez dans ces conditions si vous avez le courage de suivre les prescriptions de cette méthode progressive, dont nous n'avons à faire ici qu'un rappel sommaire :

1° **Netteté.** — Porter votre attention sur un petit nombre de fautes, et aller jusqu'à leur cause;

2° **Intensité.** — Vive contrition qui repousse fortement le mal et ramène la vitalité de l'âme;

3° **Moyen pratique.** — Une seule résolution chaque fois : résolution adaptée à vos besoins et soumise au confesseur.

II. — FORMER ET CONSOLIDER

1. Pour former la vie spirituelle et surtout pour la consolider, rien n'est à la fois plus pratique et plus efficace qu'un **Règlement.**

Ne vous effrayez pas de ce mot, prenez la chose simplement et voyez-la comme elle est. S'imposer un règlement n'est pas aliéner sa liberté, mais la discipliner : le bon ordre multiplie le temps et assure la paix. Vivre sans un règlement (écrit ou usuel) : c'est s'abandonner au caprice; or, le caprice est le grand dissipateur de toutes choses, de nos énergies comme de nos heures. Quand on ne sait pas d'avance ce qu'on fera, on est mal à l'aise pour se décider à agir, et surtout mécontent de n'avoir pas agi ou d'avoir agi mal à propos.

Le règlement peut se comparer à la vertu : comme elle, il donne la **facilité** qui résulte de l'habitude. Tracé selon les vues de Dieu, il **nous fixe** dans sa volonté et devient **partie intégrante** de son plan universel. Chacune des actions qu'il détermine se revêt de toutes les **intentions** belles et méritoires qui ont présidé à son élaboration, et reçoit l'**influence directe** de la grâce.

Dieu qui est l'Être libre par excellence, Dieu lui-même s'impose un plan à réaliser et un ordre à suivre. S'il faisait autrement, il cesserait d'être sage et parfait.

Pour vous, âme tiède, un règlement est particulièrement utile. Vous n'êtes pas portée, comme les âmes ferventes, aux exercices de piété et aux devoirs gênants; vous ne les ac-

complirez pas longtemps, si vous ne les mettez pas sous la sauvegarde d'une **sorte de loi,** qui demain se présentera d'elle-même à votre fidélité et vous ressaisira.

Le grand mal de votre état, mal profond qui vous retient dans une vie inférieure, c'est la faiblesse de la volonté; or, la pratique constante d'un règlement, même très modeste, **développe** cette puissance de la façon la plus heureuse, car elle se compose de mille petites victoires journalières.

Par exemple, nous nous garderons bien de vous conseiller un règlement compliqué et difficile qui serait décourageant. Ne fût-il que rudimentaire, il commencerait déjà à vous fixer, à vous rasséréner et à vous apprendre à vouloir; un peu plus étendu, il contribuera à une formation plus sérieuse, pourvu qu'il ne dépasse pas vos forces; l'essentiel est de ne pas être amené à s'en décharger comme d'un fardeau trop lourd.

Les indications que nous allons donner ne seront nombreuses que pour vous permettre un **choix** mieux approprié.

II. Un règlement portera sur deux objets : la **réglementation** proprement dite et la **direction** de la vie, ce qui constitue en quelque sorte l'organisation matérielle et l'organisation morale.

§ I. — La réglementation

Vous déterminerez non seulement les **choses** que vous aurez à faire, mais aussi le **moment** où vous ferez chacune d'elles. Il est bien entendu que tout cela reste approximatif et admet toutes les exceptions justifiées.

1° Certaines personnes ne savent jamais avoir des heures fixes : le coucher est retardé au gré de la fantaisie ou de l'insouciance et le lever subit le contre-coup de ces variations; or, de l'inexactitude du lever dépendent ordinairement et la fidélité aux exercices de piété et la bonne distribution du temps. Il faut donc lui assigner une heure exacte et la maintenir en dépit même d'une fatigue passagère;

2° Commencez votre journée par la prière et la lecture pieuse; vous accomplirez ainsi ce devoir avec plaisir, avec facilité et avec constance. Si vous laissez flottante l'heure de ces exercices, vous vivrez dans le malaise toujours, vous serez infidèle souvent et vous finirez par tout abandonner;

3° Vous avez des devoirs d'état qui constituent le fond de votre vie. Regardez-les comme la part d'action qu'attend de vous le Maître suprême. Donnez-leur tous vos soins et rappelez-vous que là, comme partout, l'ordre est une condition indispensable du succès.

4° Voyez à quel moment vous devrez placer

chacun des autres exercices de piété que vous avez cru devoir adopter : lecture, visite au Saint-Sacrement, chapelet, etc. — Déterminez les jours de confession et de communion. — Le règlement peut prévoir aussi la **manière** dont on fera telle ou telle chose. — Ces vues s'oublient. Écrites, on les retrouve. — Évitez les minuties et les longueurs : au milieu des résolutions compliquées, les résolutions vitales seraient moins en vue.

§ II. — La direction morale

Elles sont bien rares les personnes qui, en dehors des affaires, se proposent un but et le poursuivent avec méthode. Choisir une carrière et s'y avancer, s'appliquer aux moyens d'augmenter sa fortune : voilà ce que tout le monde comprend. Rectifier sa nature et en perfectionner les qualités, est un soin dont on reconnaît sans doute l'importance, mais dont on ne se préoccupe que très peu. On songe encore moins à donner à son activité un but utile et noble qui n'est pas réclamé par les circonstances.

Qu'arrive-t-il? C'est que nos défauts demeurent, c'est que notre valeur morale ne s'acroît pas, c'est que notre vie reste inutile au bien général.

La pratique religieuse elle-même, trop souvent étroite et à courte vue, s'enferme dans

des habitudes de convention, piétine sur place, et laisse l'âme sans élévation et sans fécondité : au bout d'un certain temps, tout s'est immobilisé.

Concevez donc un idéal qui oriente votre générosité et la stimule.

— Deux vastes champs s'ouvrent devant vous : le perfectionnement de vous-même et l'utilisation de votre vie.

Si vous êtes jeune, songez que vous pouvez tout. Si vous êtes déjà d'un certain âge, vous pourrez encore beaucoup, surtout pour l'équilibre à rétablir : vous avez l'expérience et la maturité, vous aurez le secours de Dieu à qui rien n'est impossible. Il n'a peut-être manqué à telle âme, pour prendre son essor, que d'avoir compris ce qu'elle doit et ce qu'elle peut.

Qu'est-ce donc que cette partie du règlement qui nous occupe? C'est la détermination d'une **ligne de conduite** morale : je veux me débarrasser de tel défaut, je veux me tenir à l'écart de tel écueil, je veux m'employer à telle œuvre, d'où ces trois objets : se perfectionner, se précautionner, s'utiliser.

I

Se perfectionner

Voyez d'abord ce qui serait défectueux en votre nature : **Indigence, excès, travers,** tels sont les points de vue auxquels il est bon de soumettre chacune de nos dispositions princi-

pales. Nous allons donner rapidement quelques indications sur ce sujet, qui demanderait tout un volume.

Pour saisir le **défaut**, l'**excès**, le **travers**, c'est-à-dire ce qui manque, ce qui va trop loin, ce qui sort de la règle, rien ne vaut la vue claire du bien lui-même. Le bien, en effet, s'impose à la conscience : il n'a qu'à se montrer pour qu'on le reconnaisse et pour que, du même coup d'œil, on remarque en soi-même ce qui le contredit.

Il a de plus cet heureux privilège de commander l'estime et d'attirer la sympathie; il est donc un encouragement ainsi qu'une lumière..

Ne porter son attention que sur le mal à découvrir et à corriger, constitue une méthode à la fois incomplète et peu efficace. Elle rétrécit les idées et glace le cœur. Ainsi s'explique l'insuccès de ces directions timides qui en font leur seul objectif.

Élevez donc vos regards à la hauteur des **qualités** qui vous manquent : vous les admirerez; vous les appellerez, aussi bien par vos regrets que par vos désirs; elles descendront dociles et peu exigeantes dans votre esprit d'abord, pour le former, et peu à peu, par une pénétration lente et insensible, elles s'étendront à votre volonté, à vos actes, à votre vie pour s'y établir par l'habitude :

Élévation de sentiments avec son noble besoin d'admirer et d'être digne en tout. — Défauts opposés : motifs bas, intéressés, — vulgarité de goûts (les manières la trahissent),

— voir avec indifférence son infériorité, — s'inquiéter peu des fautes qui ne peuvent être connues, — facilité à mentir, — jamais d'enthousiasme.

Par contre, chercher à se surélever, à rabaisser les autres, — travers comme vanité, morgue, fierté déplacée.

Bonté de cœur avec son beau cortège de sensibilité, d'affabilité, de dévouement. — Défauts opposés : sécheresse, — indifférence, — dureté (souvent inconsciente), — sévérité à juger, — rigueur pour la revendication de ses droits, même dans la vie commune, — peu de générosité pour les pauvres, les ouvriers, les domestiques, — aversions, — et, plus au fond, l'égoïsme ou son diminutif, l'esprit personnel. — Travers : susceptibilité, trop d'exigence dans ses affections, etc.

Fermeté. — Décision, fixité. — Défauts opposés : esprit hésitant, — faiblesse, — céder aux influences, — mener rarement les choses à bonne fin, — se décourager, — être infidéle à ses résolutions. — Travers : entêtement, fermeté mal éclairée qui est le propre des médiocrités et surtout des esprits faux.

Qualités de caractère. — Égalité d'humeur, facilité d'accommodation, gaieté qui plaît. — Défauts opposés : subir dans sa manière d'être toutes les fluctuations des événements comme de ses propres dispositions, — passer pour un rien de la joie à la tristesse. — Se laisser aller à la mauvaise humeur, — récriminer sans cesse.

Prudence. — Défauts opposés : se décider sans réflexion, — ne pas se dégager des causes

qui peuvent égarer, — ne pas savoir attendre, — ne pas aimer à consulter. Une personne, naturellement peu prudente, se plaindra toujours que rien ne lui réussit comme aux autres.

— Laquelle de ces dispositions me serait le plus nécessaire? — par quels moyens la développer! — quels obstacles rencontrerai-je?... Voici ce que je ferai...

I

Se précautionner

Le milieu défavorable où l'on vit, telle circonstance difficile où l'on se trouve, réclament également notre attention. Nous devons sans doute faire la part de ce qui est acceptable et de ce qui est inévitable aussi, mais il y aura par contre telle relation à abandonner, telle situation à modifier, du moins telles précautions à prendre. C'est à cela surtout que s'applique le mot que nous écrivions plus haut : une ligne de conduite. Trop souvent, au lieu de donner à sa vie une direction, on l'attend des événements : c'est l'abdication d'un devoir de dignité d'abord, puis de sagesse.

Mettez par écrit ce que vous constatez et ce que vous vous proposez de faire. C'est le moyen de découvrir une foule de points qui échappent à la simple réflexion et de mieux voir ce que l'on voyait déjà. C'est en même temps un grand secours contre l'oubli. Le temps efface, en effet,

bien vite les souvenirs que de prime abord, nous croyions éternels !

Nota. — Vous trouverez quelques idées indicatrices dans la partie de ce livre, où nous traitons des causes de la tiédeur moindre (page 189 et suivantes).

III

S'utiliser

Ce n'est pas tout de corriger ses défauts et de prévoir les dangers. Un autre soin s'impose, celui d'utiliser sa vie.

Ce soin concerne d'abord le meilleur accomplissement des devoirs d'état. Croirait-on que certaines personnes chrétiennes en sont à violer jusqu'à des obligations de justice? Par exemple, elles feront attendre leur salaire aux ouvriers, exigeront trop des domestiques; seront tenaces et quelquefois peu consciencieuses dans les petites transactions; elles laisseront dépérir ce dont elles ont charge et ne songeront pas à se le reprocher, par l'étrange raison qu'elles font aujourd'hui tout simplement ce qu'elles faisaient hier et depuis longtemps.

Les devoirs rigoureux de charité courent des risques plus grands encore. On rend la vie pénible à son entourage; on fausse les caractères par ses exigences; on excite les querelles par ses agacements... On s'en confesse, sans doute, mais on recommence ! Comment se reprocher d'ailleurs de tels écarts qui laissent subsister quand même une certaine affection de

famille? Mais la bonne entente et le contentement qui en résultent ne sont-ils pas l'objet d'un devoir, comme aussi la condition plus favorable au progrès de l'âme?

Non, vous n'utilisez pas vraiment votre vie, si vous n'en faites pas l'exercice normal de la vertu.

— Une autre manière plus visible de ne pas l'utiliser, c'est de perdre son temps; beaucoup de personnes qui n'ont presque rien à faire, en arrivent à trouver toutes leurs journées prises. Parlez-leur d'études qui élèvent, de pratiques pieuses qui sanctifient, d'œuvres de zèle qui arrachent à l'égoïsme et contribuent au bien général; elles vous répondront de bonne foi qu'elles n'ont pas le loisir de s'y adonner. Rien ne remplit la vie comme les inutilités! Il s'agit donc de la dégager de toutes ses dissipations parasites et de la tourner vers des objets utiles. Voici quelques règles pratiques : s'interdire de perdre son temps et se surveiller à cet égard. Se créer des occupations et s'y assujettir. Chercher ce que l'on pourrait faire pour les siens. Choisir dans l'immensité des œuvres de charité celles qui s'adaptent le mieux à nos moyens et à notre attrait; travailler pour les pauvres et les secourir à domicile; visiter plus souvent, parmi nos connaissances, les personnes affligées ou délaissées; entretenir des correspondances utiles, etc. Ces choses remplissent aisément le vide des existences inoccupées et, par un privilège de grâce, trouvent aussi leur place dans les vies qui s'appartiennent le moins.

Conclusion. — Voyez ce qui conviendrait à

votre position et à vos goûts eux-mêmes. N'exigez pas trop de vos premiers essais. Après avoir mis dans vos journées quelques occupations régulières, vous sentirez croître votre désir d'action; l'habitude rend tout facile, et la pratique du bien, quand le bien ne coûte pas trop, satisfait plus que le laisser-aller du caprice.

Inscrivez ceci dans vos résolutions : Je veux m'instruire, ou je veux me perfectionner en telle qualité, même en forces physiques; je veux me rendre utile à telle sorte de bien, etc., beau programme qu'il sera bon de tracer durant une retraite et nécessaire de relire souvent.

Fait d'après ces principes, votre règlement ne sera pas cette banalité anodine, que les directeurs d'âmes ont l'ennui comme le chagrin de retrouver dans la plupart des communications de ce genre.

Conseil final : Une retraite

C'est dans ces dispositions améliorées qu'une retraite pourrait être vraiment décisive. En suivre les exercices à l'occasion; ou mieux se retirer pour quelques jours dans une maison religieuse. Si cela ne se peut, prendre courageusement le parti de la faire chez soi. On y réussira, si l'on veut fortement. Recourir à l'expérience de son confesseur ou à l'aide de quelque personne pieuse. Ce livre, et sans doute quelques passages du volume suivant, pourront vous servir à la fois de sujet de lecture et de méditation.

Signes de Progrès

I

Quand on ne commet qu'un très petit nombre de péchés véniels bien connus et bien voulus, et qu'on s'en repent sincèrement.

II

Quand on veille sur soi et que l'on pense plus souvent à Dieu.

III

Quand on a non seulement le désir de sortir de la tiédeur, mais celui d'aimer Dieu, de le dédommager, d'être à lui davantage.

IV

Surtout quand on reprend les moyens que l'on sait utiles et qu'on y est fidèle, du moins habituellement, malgré l'ennui et le dégoût.

Nota. — A ces signes, on reconnaît que les obstacles tombent et que l'activité spirituelle reprend.

Quand l'âme sera entièrement soumise à Dieu par la détermination de ne plus commettre aucun péché véniel et vraiment désireuse de l'aimer, la guérison de la volonté sera accomplie; celle de la **nature** morale restera en partie à faire, puis à parfaire; ce sera l'œuvre de la ferveur. On en trouvera la pratique dans la seconde partie de cet ouvrage qui a pour titre : ***De la Ferveur à la Perfection.***

ÉTUDE SPÉCIALE

SUR

LE RELACHEMENT

I. — Sa nature

Le relâchement est une déchéance humiliante, dangereuse, mais guérissable.

Nous croyons utile d'ajouter ici, au risque de nous répéter souvent, une étude particulière sur le **relâchement** [1], c'est-à-dire sur l'état si malheureux de ces âmes qui ont laissé se relâcher les liens qui les unissaient à Dieu, les énergies de l'âme et les habitudes pieuses.

D'autant plus chères qu'elles ont été plus belles; d'autant plus coupables qu'elles ont mieux connu ce qu'elles ont délaissé; d'autant plus éloignées du retour qu'elles ont abusé de plus de grâces, ces pauvres âmes ont besoin à la fois d'une tendre indulgence et d'une vigoureuse leçon.

Essayons d'abord de mettre vivement sous leurs yeux les caractères attristants de cette déchéance.

Non, vous ne voyez pas, vous ne sentez pas .. Vous vivez si peu ! Peut-être même un certain dédain a-t-il accompagné votre défection : châ-

1. Se rappeler la distinction établie (p. 13) entre la tiédeur et le relâchement.

timent parfois, effet d'orgueil souvent : on dédaigne ce que l'on n'a pas le courage d'atteindre. Il en coûterait de s'avouer en contradiction avec ses principes; alors ces principes ne sont plus qu'exagération et fanatisme : on s'est mis au point... La sagesse ne dit-elle pas qu'il faut en prendre et en laisser?... et on en a laissé beaucoup !

Cependant vous avez conservé la foi, ses espérances et ses craintes, ses pratiques essentielles aussi. A l'extérieur, rien n'est changé, et les personnes qui vous connaissent vous croient fervente. Quelques-unes peut-être vous infligent inconsciemment l'humiliation de louer votre vertu.

Ouvrez les yeux et comparez le présent avec le passé. Quel contraste ! Autrefois, vous trouviez du repos et quelques joies dans la prière; aujourd'hui, vous ne savez plus parler à Dieu ! Les communions d'alors vous unissaient vraiment à Jésus; les communions d'aujourd'hui sont une contrainte; elles font songer à ces rapports gênés de deux personnes qui ne se comprennent plus ! Le regard de Dieu brillait sur votre vie, il embellissait toutes choses; ce regard reste caché sous d'épais nuages. S'il reparaît encore par moments, c'est comme une lueur vague et froide. Cet état, il est vrai, pourrait n'être qu'épreuve, involontaire lassitude? Hélas ! le péché véniel **facilement admis,** le **juste effort habituellement refusé** accusent nettement l'état de déchéance.

Toute vertu n'est point détruite, surtout dans sa forme extérieure. Vous pouvez être actif, aimable, généreux, chaste, patient... Parce que vous l'étiez autrefois, vous l'êtes encore : l'**habitude** prise poursuit son mouvement. Mais l'**habitude** est une force qui va en déclinant si elle n'est pas entretenue. Les belles apparences de votre vie ressemblent à ces fleurs coupées, aussi belles que sur leur tige, mais qui se flétriront bientôt, car elles ne puisent plus leur sève aux sources de la vie.

Votre persévérance, toute relative d'ailleurs, ne tient-elle pas aux **conditions favorables** où vous vous trouvez? Ce qui est certain, c'est qu'elle ne repose pas sur Dieu. Or, sans Dieu, l'édifice est bâti sur le sable; sans Dieu, la demeure est toujours mal gardée! Comment se promettre la persévérance, quand cette persévérance, depuis la chute originelle, exige impérieusement le secours de grâces spéciales qui ne nous sont point dues? Si elles ne sont point dues, est-ce que votre lâcheté est faite pour les attirer? Mais la prière elle-même, la vraie prière, n'est plus là pour les obtenir [1].

Ah! certes, si vous tendiez la main vers ce Père qui n'attend que cela; si, reconnaissant votre mal, vous étiez sincèrement résolu à le guérir, vous verriez accourir autour de votre faiblesse tous les pieux secours de sa tendresse.

1. Voir notre livre intitulé : *Formation à l'humilité* (IX^e^ méditation).

Dieu a une si belle mémoire ! Tels et tels petits actes généreux, perdus dans votre passé et oubliés de vous, restent présents à son besoin d'aimer; votre ferveur première a laissé dans son cœur des cordes prêtes à vibrer, et ses bras habitués à vous serrer sur sa poitrine, ne demandent encore qu'à pouvoir s'ouvrir !

Hélas ! hélas ! si vous sentiez ces choses, vous ne seriez plus tiède, et, malgré vos défauts, malgré vos fautes même, vous palpiteriez déjà des frissons de la vie ! Vous êtes tombé d'une sphère supérieure et vous avez pris vos habitudes dans les satisfactions d'en bas, dans les paresses du laisser aller. Vous avez amoindri votre idéal. Vous vous êtes rapetissé. Votre vie est sans activité, comme sans joie. Elle est si fragile qu'un rien peut la briser.

A ce rappel de vues qui vous furent chères et qui vous restent familières, si vous sentez pourtant quelque désir de retrouver votre cœur et votre Dieu, votre idéal d'avenir et vos élans d'autrefois, ouvrez votre âme à l'espérance. Ne dites plus que, descendu trop bas, la force vous manque pour remonter; que tout en vous est mort, tout, jusqu'à la puissance de vouloir, et, que des efforts tardifs pour vous relever, ne feraient que rendre plus douloureuses les déceptions d'une chute nouvelle.

Oh ! ne dites pas, ne pensez pas cela ! Vous parlez comme si vous étiez seul, seul avec vos difficultés, vos attaches, vos habitudes prises, seul et sans ce Père qui peut tout... Et il vous a attendu, et en ce jour il vous appelle; et, s'il

vous appelle, c'est qu'il vous aime encore, c'est qu'il tient pour vous, toutes préparées, des grâces, et des grâces proportionnées à vos besoins, si grands qu'ils soient. Vous ne pouvez rien, l'expérience le proclame; mais vous pouvez tout en Celui qui est votre force : et cette force n'est-elle pas à la merci de votre repentir !

Sans doute, il vous sera pénible de sonder votre mal, de chercher et de prendre les moyens de le guérir; mais n'est-ce pas un devoir qui vous incombe de par la loi morale? Demanderiez-vous à Dieu de vous ramasser comme un être inerte et de vous porter comme par miracle dans la région de la ferveur? Mais ce serait, chez lui, une faiblesse, chez vous une honte ! Un être doué de liberté a la charge de sortir de l'abîme où il est descendu et de refaire ce qu'il a défait : Dieu lui sera en aide toujours !

Nota. — Dans cette étude sur le relâchement, nous avons plutôt à analyser les **causes** spéciales de ce mal qu'à en indiquer les **remèdes,** car ils ne sont pas autres que ceux de la tiédeur.

II. — Ses causes les plus délicates

§ I. — Tentations et chutes

Remontons à l'origine de votre relâchement. N'auriez-vous pas été victime de ces tentations violentes qui amènent des désastres? Au lieu de détourner votre pensée, au lieu de fuir telle occasion, au lieu de prier davantage, au lieu de vous ouvrir plus franchement au confesseur, n'avez-vous pas fait défection à cette conduite prudente, sur toute la ligne?... Et alors, vous vous êtes trouvé envahi, obsédé, perdant volontairement, quoique avec effroi, la direction de vos pensées, la possession de vos sentiments, la maîtrise de votre volonté.

1. — Peut-être n'êtes-vous pas tombé alors jusqu'au péché mortel, et vous vous êtes rassuré; mais une langueur invincible s'est emparée de vous; tout votre effort s'est concentré sur un seul point : ne pas aller jusqu'à l'abîme; avec combien de peines et de perplexités, vous vous en souvenez! Des confessions médiocres, rigoureusement suffisantes, suivies de communions froides, convenables pourtant, vous ont maintenu; mais, au milieu de ces imaginations,

de ces désirs, de ces tentations qui renaissaient bien vite, la ferveur déconcertée s'est définitivement retirée, comme fit la colombe après avoir parcouru en vain la surface vaseuse d'une terre où elle ne pouvait poser le pied.

Et puis, les circonstances changeant, la crise passa, mais la ferveur disparue ne revint pas. Il en fut de votre âme comme de ces santés compromises par une grave maladie, qui n'arrivent pas à se relever. Il reste une vie diminuée, parfois souffrante, souvent exposée au retour du mal primitif et à une mort prochaine.

II. — Et vous, qui êtes tombé dans des fautes graves, vous êtes allé peu après au pardon; vous y êtes allé peut-être pour suivre le mouvement de votre entourage, peut-être poussé par le sentiment de la crainte; mais vous n'y avez pas apporté votre cœur, vous n'y avez pas repris une vie nouvelle, vous n'avez pas laissé aux pieds de Jésus toute arrière-pensée. Certaines **habitudes** coupables n'étaient point franchement désavouées. Toujours vivantes, elles vous attendaient à quelques jours de distance, et contre elles vous n'aviez pris aucune résolution virile, aucun moyen sérieux. Ou bien vous vous êtes retrouvé dans des **occasions** que vous aviez promis de fuir, et vous êtes retombé, retombé souvent, à intervalles toujours plus rapprochés... Et vous avez obtenu des pardons réitérés; pardons douteux, mais qui vous rassuraient; pardons réels si vous voulez, mais qui purifiaient l'âme comme qui dirait à la surface, sans porter jusqu'aux racines la guérison.

C'est ainsi que l'âme se gâte; c'est ainsi que la volonté perd tout ressort; c'est ainsi que le sentiment de la dignité s'avilit et ne soulève plus la répulsion du mal. De là des déchéances plus profondes, des habitudes plus violentes; de là le sentiment grandissant de votre impuissance, la mort de tout bon désir, et, enfin, cette paix redoutable qui naît de la lassitude. On est las de combattre, las de se voir lâche, las de craindre, et l'on s'abandonne à l'incertain, à l'imprévu, parfois au doute, l'absence de foi étant un repos relatif, et, dans tous les cas, une excuse.

Et dire que plusieurs de ces âmes continuent leurs prières, quelles prières ! leurs communions, quelles communions ! et leurs confessions, qui ne font que cautériser des plaies sur d'autres plaies !

§ II. — Le simple laisser aller

Mais non, rien de violent ne vous a bouleversé. Votre vie, sans grandes tentations, est restée honnête et d'apparence vertueuse; voilà pourtant que tous les ressorts de votre âme se trouvent détendus et restent inertes. Vous n'avez plus de temps, ni, hélas ! plus de goût pour les choses de Dieu. Toute prière vous est un ennui. Tout ce qui parle de piété vous laisse mécontent : vous n'y voyez que sentiments exagérés, conseils contre nature, exigences inad-

missibles. La langue du pays natal vous est devenue étrangère, et ces syllabes, autrefois si douces, blessent aujourd'hui vos oreilles. Votre notion du bien s'est abaissée; vous vivez en pleine vie de nature. Une âme païenne devait fort ressembler à la vôtre !

Si vous n'êtes pas hostile encore, vous êtes indifférente; or, l'indifférence suffit pour éteindre la vie morale.

Comment se fait-il que vous en soyez là? Comment s'est opérée cette triste descente? Tout simplement parce que vous vous êtes laissé aller. « *Le royaume du ciel souffre violence* », et vous n'avez pas été de ces violents qui s'en emparent. La nature va d'elle-même aux choses de la nature; ce n'est que par force qu'on l'élève aux choses de Dieu. Agir, parler, multiplier ses relations, se distraire, s'ennuyer, se plaindre, s'occuper des autres et de tout ce qui passe, s'intéresser à des riens, se passionner pour des questions locales, personnelles, publiques..., telle est la vie qu'on s'est faite; telle est la fuite par où se perdent toutes les ardeurs, tel est l'inextricable fouillis où l'on ne se retrouve plus soi-même, l'obsession sous laquelle on succombe ! Il n'y a plus aucune place pour les vues supérieures; les devoirs chrétiens que l'on accomplit encore sont des corps sans âme, les prières, des formules vides. Hélas ! ces restes de bien eux-mêmes, il faut vous les signaler aussi comme des illusions dangereuses, car ils vous tranquillisent !

— Le plus souvent, c'est d'un changement

de position que date votre relâchement. Vous aviez vécu jusque-là dans un milieu qui vous soutenait. Votre vie pieuse s'en allait doucement dans le chemin tracé. Un courant favorable l'entraînait au bien. C'était le pensionnat, la famille chrétienne; l'existence libre de soucis, libre de désirs absorbants...

Mais voilà qu'un nouveau milieu s'empare de votre existence. Vous ne retrouvez plus les mêmes visages; vous ne respirez plus le même air. D'autres goûts, d'autres jouissances remplissent votre cœur. Vos anciennes habitudes sont bouleversées. Vous pourriez, vous devriez sauvegarder vos pratiques pieuses en les disposant autrement. Vous ne trouvez pas le temps d'y songer, et le bien-être que vous éprouvez dans l'affranchissement de ces devoirs se fait le complice de votre négligence. Un certain remords parfois fait entendre sa plainte, mais si timidement qu'il ne se fait pas écouter. On le rassure d'ailleurs par l'éternel prétexte : je n'ai pas le temps ! On l'endort aussi en le berçant de l'illusoire promesse : je m'y remettrai plus tard !...

On ne s'y remet pas !... Le temps passe; la foi reste, mais la piété a disparu ! Regardez de près cette pauvre âme; vous ne la reconnaissez plus. Elle ressemble à son entourage. Le milieu actuel l'a saisie, comme ces machines puissantes qui marquent nos monnaies, et lui a imprimé son image. La tiédeur ambiante l'a anémiée comme ces climats amollissants, qui, peu à peu, boivent le sang de nos veines.

Oh ! de grâce, secouez cette indifférence qui

n'est pas encore une invincible torpeur; n'attendez pas que des surprises ennemies renversent votre faiblesse; élevez vers le Dieu oublié un regard timide, mais confiant. Avec son aide, vous vous dégagerez de cet encombrement qui vous étouffe; et vous ferez place aux influences chrétiennes qui, peu à peu, rendront la vitalité aux bons éléments que la négligence a laissés impuissants, mais qu'elle n'a pas foncièrement détruits.

§ III. — Déception du côté de la piété

Parmi les causes qui amènent la tiédeur, il en est une qui présente quelque noblesse et qui est, par là, plus touchante : vous êtes devenue tiède à la suite de quelque déception du côté de Dieu !

Certes ! la déception fut toute faite de vos illusions ou de vos exigences; et le relâchement qui en résulte demeure tout entier votre ouvrage, mais enfin Dieu en fut en quelque sorte l'occasion : — Consolations premières qui ont disparu. — Malheurs que vos instantes prières n'ont pas conjurés. — Vocation sainte vivement désirée, poursuivie peut-être et sans succès : objets différents, mais déception égale !

Tombé de ces hauteurs et comme effondré, vous voilà l'esprit troublé et le cœur fermé. Quoi ! tant de prières sans effet, tant d'efforts

sans résultat ! Votre confiance se croit trahie et se détourne. Votre aile meurtrie n'a plus d'essor !

Analysons séparément chacune de ces trois situations.

I

Consolation disparue

Vous vous étiez donné tout à Dieu et Dieu vous avait ouvert ses bras. Vous jouissiez de ses consolations dans la prière et dans la communion, le long du jour et jusque dans les occasions de sacrifice. Des semaines, des mois, quelques années peut-être se sont écoulées de la sorte. Tous les moments n'avaient pas la même douceur. Certaines froideurs vous glaçaient parfois au milieu de ce printemps, mais elles se fondaient bien vite au contact des sacrements, ou dans le sursaut de vos sentiments attristés.

Ce qu'on aurait pu remarquer sans doute, et ce qui malheureusement échappait à votre attention, c'est que **rien en vous ne s'affermissait.** Vous étiez doux, patient, affable, quand rien ne vous contrariait trop. Votre fidélité aux exercices de piété dépendait, elle aussi, de vos dispositions présentes : vous les délaissiez ou, du moins, vous les accomplissiez négligemment aux jours de sécheresse. Peu nombreuses étaient vos fautes, mais elles se reproduisaient toujours les mêmes, signalant ainsi l'absence d'une lutte sérieuse. Cependant, une certaine satisfaction

de vous-même planait sur votre vie. De l'humilité vous aviez certainement les formes et jusqu'au sentiment, mais vous n'en aviez pas la vertu. Mille circonstances en témoignaient. En somme, on voyait beaucoup de fleurs autour de vous, des espérances ! Pieux, vous l'étiez; vertueux, vous ne le deveniez pas !

— L'épreuve vint, l'épreuve qui fortifie ou qui abat, l'épreuve qui révèle toujours l'état réel de l'âme. La consolation disparut et, avec elle, disparurent tous les secours qu'elle apporte. Mais, remarquez-le bien, ces secours sont en quelque sorte extérieurs et surajoutés. Vous gardiez toutes les vraies forces : force de la grâce qui ne fait jamais défaut, force permanente de la vertu acquise, force de la volonté si elle est vraiment généreuse. Et pourtant, vous vous êtes senti tout à coup seul, faible, indécis. Après quelque temps de persévérance douteuse, après quelques conseils reçus sans confiance, vous vous êtes **laissé aller.** Se laisser aller veut dire négliger ce qui coûte, céder à ce que réclame la nature, et, sur cette pente, on descend toujours par gradations successives. Les premiers pas sont timides et circonspects; on ne voudrait pas descendre jusqu'au péché... Plus tard, la marche se précipite.

Les sécheresses de quelques jours, vous les connaissiez; mais les voilà qui durent des semaines, des mois, un temps indéfini... alors la prière lentement s'en va; les goûts dangereux, les recherches personnelles, les préoccupations d'amour-propre, les irritations, les mécontentements se mettent à vous dominer; ils remplis-

sent votre vie et l'on en voit partir ces hôtes austères qui en étaient l'honneur et les gardiens : l'oubli de soi, l'humilité, la mortification.

L'épreuve où l'on succombe vient rarement de Dieu. Presque toujours, ce sont nos erreurs ou nos fautes qui l'ont introduite. Mais d'ailleurs, quelle qu'en soit l'origine, c'est notre lâcheté qui la fait dégénérer en relâchement.

Vos retours à la ferveur n'eurent pas de durée. Vous descendiez toujours plus bas, du moins dans l'indifférence et la torpeur; vous êtes devenu tiède, parce que la consolation a disparu. Que de ravages depuis cet instant! Si elle revenait tout à l'heure, elle serait comme ce pâle soleil qui luit assez pour éclairer des ruines, mais qui n'a pas la vertu de les ranimer.

Voulez-vous donc rester assis à cette ombre qui glace, le front dans vos mains et la pensée absente? Voudriez-vous avancer plus loin dans ce désert et vous enfoncer dans la nuit? C'est une question de vie ou de mort peut-être. Que feriez-vous si votre éternité était suspendue à la décision que vous allez prendre à cette heure?

Pour vous reconnaître et vous réconforter, parcourez dans ce livre les divers passages qui vous concernent; méditez attentivement les motifs de contrition; réfléchissez sur les moyens proposés. Ces motifs et ces moyens ont sauvé d'autres âmes, pourquoi n'atteindraient-ils pas la vôtre?

Redevenez confiant; ouvrez votre cœur à l'es-

pérance; reprenez les prières négligées, les communions omises. **Surtout n'y cherchez pas la consolation.** La force doit vous suffire. Accomplissez avec résolution vos devoirs de chaque jour. Portez vos peines avec esprit de foi. Réapprenez à votre cœur les douces appellations des heures plus heureuses. Vivez plus près de Dieu et si, dans le chemin qui conduit au relèvement, vous subissez parfois ce brusque passage des bons désirs aux dégoûts renaissants, ne vous étonnez pas : c'est la maladie qui produit une crise nouvelle; c'est la nature qui lutte contre la grâce; c'est le long passé qui revit et qui ne trouve pour le dominer qu'une volonté faible encore; c'est l'ennemi qui tente de vous barrer le passage. Allez de l'avant. Peu à peu, des habitudes opposées aux anciennes vous rendront la victoire facile et la domination paisible dans la ferveur retrouvée.

II

L'épreuve du malheur

Les âmes ordinaires ont besoin d'un peu de bonheur humain pour rester pieuses. Leur fidélité dépend beaucoup de ce que Dieu fait pour elles. S'en rendent-elles bien compte? Non, sans doute. Elles sont pieuses comme elles sont heureuses, assez naturellement. Les inévitables misères de la vie leur paraissent la part qui suffit à l'épreuve d'ici-bas, et cette part même leur est déjà lourde. Mais voilà que le ciel s'obscurcit étrangement; un danger s'élève plein de me-

naces. « O vous qui pouvez tout, s'écrient-elles, épargnez-moi cette peine trop dure! O vous que l'on n'invoque jamais en vain, voyez, je suis à genoux; j'ai les mains jointes; je baise mon crucifix, ce gage de toutes les pitiés, je l'élève entre le ciel et ce que je veux préserver à tout prix! O Christ, parlez, offrez encore votre sang, vous avez bien remis entre nos mains vos mérites, et ils sont infinis! Si je ne suis pas capable de vous toucher, moi tout seul, j'appelle à mon secours votre Mère qui est ma Mère, cette toute-puissance qui ne souffre pas de refus! »

Telles furent vos prières, jour et nuit peut-être, devant le lit de mort d'un être chéri, en face de quelque désastre imminent, devant toute menace qui se dressait contre votre bonheur. Que de neuvaines ferventes! Que de prières demandées partout! Que de messes offertes à ces intentions! Tout le ciel, avec ses puissances, semblait être convoqué là par votre confiance .

Et votre confiance déçue : le malheur ne fut pas écarté! Et avec votre bonheur s'est effondrée votre piété. Votre âme est devenue comme un temple désert et plein de ruines. Une douleur sombre s'y est établie à demeure. Votre cœur amer ne sait dire que sa désespérance : Pourquoi Dieu m'a-t-il donc frappé? Pourquoi m'a-t-il laissé répandre en vain tant de prières? Peines perdues dont il ne reste rien! Et pourtant, je ne lui demandais qu'une chose juste, nécessaire, et qu'il pouvait si bien m'accorder!... — N'ira-t-on pas, dans son égare-

ment, jusqu'à répéter ce vers d'une femme sans croyance :

Las de le trouver sourd, il croira le ciel vide !

Pauvre âme, mais vous méconnaissez la religion tout entière, la vraie vie qui est l'éternité, pleine de Dieu ! Vous ravalez le sang de Jésus-Christ ! Ne comprenez-vous pas que le ciel, même à votre prière, ne saurait se mouvoir infailliblement en faveur d'un bien qui passe, et que ces sortes de biens ne sont l'objet que de promesses conditionnelles? Pensez-vous qu'avec du sang et des douleurs, avec le sang et les douleurs de son fils, Dieu n'entend constituer que ce bonheur médiocre, imparfait, dangereux peut-être, que vous exigez aveuglément? Pensez-vous qu'il aurait laissé ce sang couler, ces douleurs atroces se poursuivre jusqu'à la mort, s'il n'avait eu à sauvegarder que votre bonheur de la terre? Vous-même, oseriez-vous élever la voix et vous écrier : « Jésus, par votre amère Passion, rendez-moi mes joies humaines, et si vous me les refusez, je ne vous comprends plus? »

Oh ! non, vous ne le comprenez pas comme Dieu, car vous rabaissez ses hautes pensées; vous ne le comprenez pas comme ami, car vous ne songez qu'à vous-même; vous ne le comprenez pas dans ses intentions sur vous, car il vous offrait d'être l'image de son Crucifiement, l'associée de sa Rédemption; il vous offrait la conquête d'un grand amour, d'une grande vertu, d'un bonheur éternel immensément accru !

De grâce ! laissez fléchir cette raideur qui vous rend injuste. Pleurez des larmes résignées, elles seront plus douces. Mêlez votre douleur humaine à la douleur divine, et vous commencerez à les comprendre l'une et l'autre, à les aimer peut-être. Nos peines ne sont-elles pas des préparations très hautes, des préservations quelquefois nécessaires? Vous les aimerez comme on aime, doux ou amer, ce qui procure le vrai bonheur. Le bonheur n'est point perdu pour vous. Il a quitté la terre froide, où il ne donne que des fleurs grêles et sans parfum, pour s'envoler au Ciel, sa terre natale, le vrai climat qu'il lui faut pour s'épanouir !

III

Troubles au sujet de la vocation

Il n'est pas rare de voir tomber dans le relâchement des personnes qui, ayant caressé longtemps la pensée de la vie religieuse, ont fini par rester dans la vie commune. Essayons d'analyser les causes qui ont réduit à ce triste état aussi bien des âmes qui n'ont rien à se reprocher que celles qui doivent à des torts réels le malheur de cet abandon.

Chez les unes comme chez les autres, cette cause est l'impression d'une déchéance, et d'une déchéance due à l'infidélité. Que cette impression soit fondée ou non, elle existe, et elle produit ses mauvais effets.

L'idée de déchéance atteint ce secret amour-

propre qui se révolte ou s'affaisse en face de l'humiliation. **L'idée d'infidélité** trouble la conscience et dispose à une crainte universelle. Cette âme encore vertueuse accepterait l'humiliation dont elle sait tout le prix, mais comme elle est imparfaite, elle l'accepte à contre-cœur, par raison. Elle en souffre, et son amour-propre blessé va, par une répercussion naturelle, exalter sa voisine, l'impression d'infidélité. On n'oserait pas pleurer sur les ruines de son orgueil, on se fait un mérite de pleurer sur les ruines de sa vocation. Oh ! que ces larmes sont pernicieuses ! Elles n'ont pas leur source réelle dans le sentiment du regret : voilà pourquoi, au lieu de relever, elles démoralisent. Une profonde tristesse pèse sur la vie; le dégoût s'étend des choses de Dieu à plusieurs choses humaines. L'affaissement moral s'accentue. Au bout d'un certain temps, c'est la tiédeur, la vraie tiédeur.

Pauvre âme, à présent, vous négligez vos devoirs; vous cherchez à vos déceptions des satisfactions compensatrices, et vous les prenez jusque dans des licences peu délicates. Les fautes se multiplient et s'aggravent. Peu à peu, l'aiguillon du remords s'émousse contre les duretés croissantes de votre indifférence, et l'habitude vient enfin donner sa lamentable fixité à toutes ces réelles déchéances.

Et dire que, parmi ces âmes, beaucoup n'ont pas été infidèles, n'ont pas contrarié les desseins de Dieu, n'ont pas manqué leur vocation ! La **persuasion** contraire a seule fait tout le mal.

Il est donc extrêmement important de ne pas

tomber dans cette erreur. On y est entraîné par certaines notions inexactes sur la vocation :

1° Rien au monde n'est plus grand et plus beau que l'état religieux. On y trouve la réalisation parfaite des Conseils évangéliques, l'abri sûr contre les dangers de la vie, le sacrifice de soi-même dans sa plus haute noblesse. Les vœux unissent à Jésus par des liens aussi intimes que sacrés et le Ciel contemple avec amour une existence qui semble lui appartenir déjà. Est-il étonnant qu'il se rencontre de très belles âmes qui ressentent pour une telle destinée un attrait qui ne soit pas cependant un appel? Ici, leur attrait, c'est leur admiration. Cette admiration résulte, soit des dispositions d'une nature enthousiaste, soit des multiples influences d'un entourage où la vocation religieuse est en grand honneur.

Il faut être expérimenté pour discerner, parmi des effets semblables, des différences d'origine. Qui dira les charmes de l'appel que l'on croit entendre, la fraîcheur des espérances qui font tressaillir, les nobles motifs qui pressent, l'ardeur généreuse qui ouvre les bras au sacrifice, l'amour qui en sent déjà la douceur cachée !

Est-ce que tout cela était le pur effet de l'imagination, puisqu'en fait ce n'était pas l'appel de Dieu? Non, l'imagination a été ici le **rendez-vous** des sentiments les plus vrais et les plus beaux; Dieu lui-même les animait de sa grâce et leur souriait.

Comment Dieu peut-il donc montrer à une

âme des sommets qu'il ne veut pas lui faire atteindre, stimuler des offrandes généreuses qu'il n'entend pas recevoir d'elle, mettre en mouvement tout un monde de sentiments qui retombera, incapable de se soutenir, comme ces nuages de poussière que le vent soulève sur un grand chemin?

Oui, Dieu le peut et, quand il le fait, sa sagesse et sa bonté l'accompagnent. Après tout, que lui importent tel but immédiat et notre courte logique? Son grand but n'est-il pas de **façonner les âmes?** Or, dans le cas présent, il les façonne par divers effets. Il les met en face de l'idéal pour qu'elles en prennent le sens, comme on envoie devant les toiles des grands maîtres de modestes artistes dont on n'attend point des chefs-d'œuvre. Sans ces vues déployées à ses yeux, telle nature fût restée vulgaire. Sans ces essais commencés, tel cœur eût toujours ignoré l'intimité divine. Sans ce mouvement vers la vie religieuse, l'âme ne fût jamais entrée dans le mouvement de la perfection, car l'idée qui en émane : être à Dieu, résume tout, le **détachement** et l'**union;** et parce qu'elle est une idée **vivante,** elle est une puissance créatrice. En laissant cette âme tendre à un but spécial qui n'est pas le sien, Dieu la fait donc marcher vers le but général de toute vie sainte. Plus tard, quand il écartera l'objectif poursuivi pour en montrer un autre, il sera là, aidant ce passage difficile et veillant à ce que ces perfectionnements acquis, au lieu de s'effondrer, s'utilisent. Au besoin, sa paternité daignera tolérer quelque impatience passagère,

et maintenir au fond du cœur ce qui semble un moment l'avoir déserté.

Oui, car le coup est rude, mais c'est là encore un autre moyen de formation : l'humilité réelle s'apprend par ces sortes de déceptions, le brisement de la volonté propre se fait par cette violente secousse, et, si l'âme sort de l'épreuve fidèle et confiante, elle est à Dieu pour jamais !

Disons-le toutefois, Dieu en cela n'a point trompé cette âme. Il ne peut tromper même pour le bien. Ce n'était pas sa voix qui murmurait à ses oreilles ces mots magiques : vie religieuse, donation totale, immolation; il les laissait simplement sortir comme des voix amies de toutes les belles choses qui parlent à notre âme, de tous nos propres sentiments qui exprimaient ainsi leur généreuse ardeur.

2° Adressons-nous maintenant aux personnes à qui Dieu réellement s'était fait entendre. Leur dirons-nous à toutes indistinctement : si vous êtes dans la tiédeur vous l'avez mérité; vous vous êtes retirées de Dieu, et Dieu à son tour s'est retiré de vous; c'était justice !

Non ! En vérité, à aucune de ces âmes nous ne tiendrons ce langage parce que ce langage est trop dur. Dieu souffre. Dieu diminue ses grâces, il s'irrite parfois. Mais rejeter ces âmes ! ce serait aller contre son cœur; que dis-je? ce serait aller, à l'égard d'un grand nombre du moins, contre son sentiment d'équité.

En effet, si quelques-unes se sont montrées positivement rebelles, combien d'autres ont douté de leur appel ! L'illusion qui contient

toujours quelque faute, ne fût-ce qu'un manque de prudence, contient pourtant sa part d'excuses. Elle fait que le refus n'est point formel, que la résistance n'est pas pleinement consciente : on avait cru devoir attendre, et le temps a fait son œuvre; il a permis aux difficultés de se produire, à l'inconstance humaine de se lasser. La vue d'un mal à épargner à d'autres, ou d'un bien à leur procurer, vint tout à coup changer l'orientation de la vie, ou encore le désir d'un bonheur légitime tourna vers des affections humaines des aspirations qui se portaient plus haut. Il restait bien au fond de tout cela le sentiment confus d'une certaine infidélité. On n'eut point recours aux conseils établis de Dieu pour fixer les incertitudes : on les redoutait peut-être sans se l'avouer... peut-être n'eut-on pas le courage de les suivre? Mais de refus précis, blessant, il n'en fut pas question.

3° Allons plus loin. Eh bien! oui, vous avez négligé l'appel de Dieu; vous avez refusé de suivre la voie qu'il vous ouvrait. S'en suit-il que vous soyez coupables? Peut-on même affirmer que vous ayez profondément compromis votre avenir?

Nous voyons dans l'Évangile ces deux sortes d'appels : l'appel qui ordonne en quelque sorte, celui des apôtres : « *Quittez votre barque, suivez-moi* », et l'appel qui fut fait à ce jeune homme, que Jésus aimait : « *Si tu veux être parfait, va, vends tes biens et suis-moi!* »

Ici, ce n'est qu'une invitation : Si tu veux?

Jésus propose. Il est infiniment sage de se rendre à de telles avances. C'est un moindre amour que de les décliner. La suite de la vie court assurément le risque de rencontrer des chemins dangereux; dans tous les cas, les actes qui la remplissent ne seront pas surélevés par une donation totale; mais où il n'y a que conseil, il n'y a point en soi matière de péché, et Dieu, qui n'a pas fait un péché de cette défection, ne saurait la punir ni du refus de son amour, ni du refus de sa grâce, ni du refus définitif de la perfection elle-même. Dans les relations du monde et jusque dans la famille, n'accepte-t-on pas des affections sincères quoique incomplètes, et ne se reprocherait-on pas de faire défaut, par une sorte de vengeance, à ceux qui nous les offrent? Eux-mêmes ne sont-ils pas tout prêts à nous rendre de nombreux services, et la part de leur cœur qu'ils nous donnent est-elle donc à dédaigner?

S'il en est ainsi pour le cas d'un **refus certain et formel,** que penser des pauvres âmes qui se désolent toute leur vie pour un refus douteux et inconscient? Certes! quoi qu'il en soit, le découragement qui suivit fut bien plus grave que le manque d'amitié où il prit naissance!

4° Enfin, poussons jusqu'au bout. Vous étiez l'objet d'une vocation impérative et vous n'en doutiez point. Votre nature elle-même, par ses dangers spéciaux imposait à votre prudence l'obligation de chercher un abri secourable. Certaines aspirations élevées vous attiraient

d'ailleurs à la vie religieuse, et des conseils sages confirmèrent en outre cet appel. Le courage vous manqua, soit pour embrasser la vie parfaite, soit pour y persévérer. Après avoir mis la main à la charrue, vous regardâtes en arrière avec tant de regret que le sillon ne fut pas tracé!... Votre tiédeur date de ce moment décisif, et elle est devenue extrême. Votre cœur s'est fait indifférent ou amer. Aucune douce lumière ne brille devant vos pas. Le découragement règne en maître absolu. Ne cherchons pas si des fautes l'ont suivi plus ou moins graves, si vos défauts se sont accentués, si votre vie fut triste... Admettons la supposition la plus pessimiste. Eh bien! vous, tel que vos infidélités vous ont fait, vous gardez la plus certaine et la plus large faculté non seulement de redevenir bon, mais de marcher vers ce qui est parfait.

Toute vie possède une puissance mystérieuse d'adaptation. A l'extérieur, elle finit par s'acclimater dans les milieux malsains; au dedans, elle trouve des suppléances aux forces normales qui viennent à manquer. Le climat où votre infidélité vous a conduit n'est pas celui qui convenait à vos besoins. Vos écarts, vos habitudes prises sont en contradiction avec les exigences du service de Dieu. Votre tempérament moral est altéré... Ne désespérez pas!

Les suppléances dont nous parlions se trouvent ici dans la **volonté** et dans la **grâce,** les deux principes vitaux qui demeurent.

Il faut se résoudre aux sa rifices et aux

efforts nécessaires, et c'est dur; il faut prier, et c'est ennuyeux. Qu'importe que ce soit dur et ennuyeux? On le fait quand même, et peu à peu le mouvement devient plus facile; quelque lueur perce çà et là.

Des crises surviennent. Si l'on en triomphe, c'est un grand pas en avant; si l'on y succombe, on se relève, un peu las sans doute, mais toujours en possesssion des mêmes moyens de guérir.

Par une juste prudence, on place sa vie dans les conditions les plus favorables; on cherche son secours dans les sacrements; on s'appuie sur une direction ferme; et de la sorte, par des conquêtes successives, on reprend le bon vouloir, le progrès, la ferveur.

Ah! pourquoi douter de Dieu? Ne peut-il pas nous ouvrir une nouvelle route vers les hauteurs!

Exhortations et Conseils

A toutes les âmes relâchées

O vous toutes qui êtes déchues de votre ferveur première, vous avez un besoin commun, besoin immense, celui de vaincre le découragement, car c'est le découragement seul qui vous tient esclaves.

Mille causes diverses ont introduit le relâchement; mille effets différents en ont résulté; la désorganisation morale peut se montrer plus ou moins profonde chez celle-ci ou chez celle-là; lui seul, le **découragement,** se retrouve chez toutes invariablement, et c'est lui seul aussi qui les opprime sans merci. Quels que soient leur posture et leur degré de déchéance, c'est la même chaîne qui les retient.

Cette chaîne, rompez-la par un acte vigoureux de juste confiance; marchez à la conquête de votre entière liberté; faites comme ces soldats résolus qui, sur un signe de leur chef, s'en vont vers le but sans regarder les obstacles, autrement que pour les franchir. Que rien ne vous arrête, rien, pas même les blessures. Portez-vous si loin d'une vie tiède que vous n'y puissiez plus revenir.

Mais si vous vous sentez faibles et languissantes, espérez quand même. N'entendez-vous

pas descendre du Ciel, à l'arrivée de Jésus, ces invitations authentiques dont le temps n'a point refroidi la chaleur : « *Venez, venez tous. La force sera rendue aux mains défaillantes, l'énergie aux genoux tremblants... O vous qui êtes pauvres et qui n'avez aucun droit, ne craignez pas, venez, vous achèterez sans argent; ce n'est pas la justice qui échange, c'est la miséricorde qui donne pour rien ! O vous tous qui avez soif, venez aux sources qui coulent pour tous.* » Elles sont intarissables; c'est le flot des mérites de Jésus, flot de sang et d'amour, flot purificateur qu enlève toute souillure, flot brûlant qui ranime, flot vivant qui fait couler la sève divine, dans les âmes ouvertes enfin par la confiance et le bon vouloir.

Oui, tout peut se refaire, et votre innocence, et votre force, et votre amour, et même votre bonheur d'autrefois.

Oui, tout peut se refaire, parce que Dieu est tenu de le vouloir. Il n'est pas un moment dans son éternité où il ne veuille tout bien et chaque bien. Il n'est pas une grâce parmi les plus grandes grâces qui n'ait été déjà méritée par Jésus. Il n'est pas une exception dont il ait restreint ses promesses ! Nous le répéterons sans fin : vos lâchetés, votre délabrement, vos inerties, cette tiédeur enfin qui vous déprime, reste toujours guérissable. Même après des années et des années passées dans cet état, même après mille et mille avances brutalement repoussées, vous gardez le pouvoir certain de remonter et de vivre.

Tout être a ce droit : Jésus est mort pour tous. Le baptisé l'a bien mieux encore : Jésus se l'est incorporé. Que dire d'une âme qui fut longtemps aimante? Aux droits universels s'ajoutent les droits particuliers de l'amitié. L'amitié, c'est-à-dire l'amitié intime, ne vit plus, mais elle laisse derrière elle bien des souvenirs, bien des parfums. Les cœurs, de part et d'autre, en gardent l'impression et le regret. Ah ! qu'une affection ressentie déjà reprend vite son mouvement et son empire !... Et puis, n'avons-nous pas des circonstances atténuantes S'il y eut infidélité dans l'abandon qui sépara, il y eut aussi quelques efforts et quelques sacrifices, il y eut surtout beaucoup de déceptions et beaucoup de douleurs. Jésus ne l'a pas oublié. Ah ! si vous compreniez bien son cœur, tout serait gagné, car vous retrouveriez aussitôt cette disposition qui vous manque et qui suffit : le courage dans la confiance.

Que sera ce courage? Un **courage résolu** qui veut se remettre au devoir; un courage **humble** qui, comptant peu sur lui-même, se propose de recourir à Dieu; un courage **patient** qui ne s'étonnera pas de retrouver demain peut-être la nature ennuyée, lasse, dégoûtée, parfois même positivement hostile.

L'âme du courage, c'est la confiance. Redisons-le sans fin, la confiance est un droit, elle est un devoir, elle est un besoin. Vous n'aurez jamais une confiance trop grande, si votre bonne volonté l'accompagne.

Réchauffez ce sentiment au contact de Dieu,

pensez souvent à sa miséricorde, à ses promesses, à sa paternité. Reprenez l'habitude de l'appeler à votre secours. Aimez à le remercier d'une victoire remportée.

Ce n'est pas lui qui met des réserves à l'expansion de ses bontés, c'est nous qui les lui imposons. Faisons-le libre d'être généreux, d'être Lui !

— Vous **persévèrerez** dans le courage et la confiance au milieu des impressions déprimantes qui pèseront sur leur expansion, en dépit des défaillances passagères qui viendront les déconcerter, en dépit de cette lâcheté qui se retourne avec une envie instinctive vers le relâchement, parce qu'il lui semble un repos.

Craignez le démon, il exploitera toutes ces dispositions imparfaites. Tantôt il vous les montrera coupables et odieuses pour vous faire douter des sentiments de Dieu; tantôt, au contraire, il essaiera d'endormir vos craintes en vous représentant la tiédeur comme un état sans danger parce qu'il est celui du plus grand nombre. Il provoquera de légères négligences, de légères fautes; il fera reculer le jour de la confession, de la communion, sous prétexte que ce n'est qu'un retard sans conséquence; il ranimera les convoitises, excitera de vives irritations, rendra l'orgueil très sensible : toutes choses qui font sortir l'âme d'elle-même et dissipent violemment ses bonnes résolutions.

O vous qui voulez sortir de la tiédeur, sachez bien que la victoire se trouve dans la fidélité

de chaque jour et de chaque détail. Pour vaincre même les grandes tentations, rien n'est plus efficace que le continuel accomplissement des devoirs présents : on s'y astreint, on s'y enferme, on ne se permet pas de regarder imprudemment à côté; ainsi, le démon, dédaigné, se retire et la nature mauvaise, enfin maîtrisée, s'assouplit.

Si le chemin des simples devoirs, des paisibles exercices et des continuelles petites victoires vous paraît monotone et pénible, songez qu'il est le chemin du retour et l'expiation d'un passé coupable.

Si la lenteur de cette œuvre vous désespère, songez à ces grâces progressives dont nous parlons ailleurs : elles augmentent comme nos forces après chaque relèvement partiel, après chaque défaite vivement regrettée.

Peu à peu, vous sentirez renaître la vie. Les pratiques pieuses se feront une place tranquille dans vos journées. Les actes de vertu deviendront plus faciles. Vous sentirez Dieu plus proche et votre cœur plus ouvert. La route aura perdu son aspect désolé : vous êtes dans le voisinage de la maison paternelle. Ne voyez-vous pas, à travers la nuit, scintiller une petite lumière? Hâtez le pas; au choc léger de votre humble appel, la porte hospitalière s'ouvrira, et le Père et l'enfant se retrouveront cette fois pour ne plus se quitter !

TABLEAU TRÈS UTILE

Pour préciser les résolutions et pour en suivre l'accomplissement

(REMPLIR UN TABLEAU SEMBLABLE APRÈS CHAQUE CONFESSION OU BIEN TOUS LES MOIS.)

Ai-je été fidèle ou infidèle à ma résolution?	*à quoi l'attribuer?*
Je m'observerai sur...	*J'emploierai tels moyens...*

Rien de plus facile que de se tracer des tableaux de ce genre et de les garder secrets.

Si l'on n'a pas le courage de fixer ainsi, par écrit, ses remarques et ses résolutions, que l'on veuille bien, à chaque confession, relire le présent tableau et se donner à soi-même une réponse.

Rendre compte au confesseur, assure à ce moyen toute son efficacité.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVIS POUR LA TROISIÈME ÉDITION 5

PRÉPARATION IMMÉDIATE
à la Confession

Dispositions préalables.

Se mettre en la présence de Dieu. 11
Demander son assistance 13
Invoquer le Saint-Esprit 15
Invoquer la Très Sainte Vierge 16
Examen. — Avis généraux 17
Questionnaire commun aux âmes tièdes . . . 18
Questionnaire spécial aux élèves des pensionnats 20
Examen spécial aux personnes d'âge plus mûr. 20
Méthode pour la réforme de la vie . . . 24
Contrition. — Avis généraux 25
Considération préliminaire 26
En face de Dieu 26
I. — **Considérations plus spéciales à la tiédeur extrême** 31
Vers l'abîme 31
Dans l'abîme 34
L'ignominie 35
La tiédeur traînée au grand jour. . . 36
Le silence de Dieu 38
Ni heureux ni bon 39
Le chemin du retour 41
Exhortation au renoncement généreux 43

II. — **Considérations plus spéciales à la tiédeur moindre** 46
Ce que Dieu voulait 46
Ce que Dieu voit 48
Ce que Dieu ressent 49
Responsabilité imprévue. 50
« Ne me délaissez pas ! » 52
« Pourquoi, mon Dieu, vous retirer si loin? » 54
Appel à la confiance. 56
Ferme propos. — Avis généraux . . . 60
Nombreux sujets de résolutions et d'examen particulier 62
Au Confessionnal : Avis 68
Après la Confession : Avis 69
Sentiments : « Non, je ne mourrai pas ! » . . . 70
« Gardez-nous comme la prunelle de vos yeux ! », 73
« A l'ombre de vos ailes ! » 75
« Prenez garde à la chute ! » 76

PRATIQUE PROGRESSIVE
de la Confession

I. — MÉTHODE

I. Son esprit. — II. Sa pensée maîtresse. — III. La base de ses divisions. — IV. Divisions théoriques et divisions pratiques. — V. Succession des États dans la vie spirituelle. — VI. Marche de cette méthode . . 81

II. — PRINCIPES

Observations préliminaires. — I. Ce qu'il faut

se proposer dans la confession. — II. Ce qu'il faut éviter 85

1° L'esprit de Jésus dans l'Évangile.

I. Ses sentiments. — II. Ceux qu'il communique au prêtre. — III. Erreur étrange de certaines âmes. — IV. Le rôle de la miséricorde dans le sacrement de pénitence. . . 88

2° L'esprit de l'Église dans la Théologie.

§ I. — DE L'ACCUSATION DES PÉCHÉS. . . . 91
1° Principes; 2° conseils.
§ II. — DE LA CONTRITION 94
1° Dans son expression; 2° dans sa qualité; 3° dans son efficacité; 4° principes.
§ III. — DU BON PROPOS 98
1° Sa nature; 2° erreur; volonté et velléité; prévoir et vouloir.
§ IV. — DE LA SATISFACTION 102
1° Son rôle méconnu; 2° son rôle désirable : restauration de l'âme. — Du rôle du confesseur et du rôle de l'âme dans cette restauration.

Nota. — Ce qui précède sert de base commune aux deux volumes.

TOME I

DE LA TIÉDEUR A LA FERVEUR

DE LA TIÉDEUR EN GÉNÉRAL

I. Sa notion successivement dégagée. — II. Ses signes. — III. Ses espèces. — IV. Ses

causes. — v. Son traitement ou réforme de la volonté et de la nature 111

Premier état de tiédeur ou tiédeur extrême

CHAPITRE PREMIER

SES CARACTÈRES ET SES CAUSES

I. — Ses caractères.

I. Ses caractères descriptifs. — II. Ses caractères théologiques par rapport au péché mortel, au péché véniel et à l'activité spirituelle 129

II. — Ses causes.

I. *Insuffisance* d'alimentation spirituelle. — II. *Altération* : 1° affections dangereuses; 2° aversions; 3° mauvaises dispositions par rapport à la foi; 4° la vanité; 5° le découragement 134

CHAPITRE II

TRAITEMENT DE LA TIÉDEUR EXTRÊME

1. — ALIMENTER LA VIE. 140
I. Prières du matin et du soir.
II. Offrande de son cœur à Dieu; *Benedicite* et *Grâces*.
III. L'examen du soir.
IV. La messe du dimanche.
V. Confession et communion.

VI. Quelques lectures pieuses.
VII. Pratique fidèle de l'honnêteté.
2. — COMBATTRE LES CAUSES QUI ALTÈRENT LA VIE 147
I. Remèdes aux affections qui troublent.
II. Remèdes aux fautes plus matérielles.
III. Remèdes aux aversions.
IV. Remèdes aux impressions du doute.
§ 3. — RECOURIR A LA MISÉRICORDE 158
I. Le plan et le rôle de la miséricorde . 158
II. Ses manifestations : 1° Jésus et son Sacré-Cœur 160
2° Marie 165
3° Les Saints 170
4° Faire plaisir à Dieu 172
5° Se garder humble 177
§ 4. — PRATIQUE DE CES TROIS ORDRES DE MOYENS 179
I. Le nœud de la situation. — II. Les moyens d'attaque. — III. La méthode.
Signes de progrès 182

Deuxième état de tiédeur ou tiédeur moindre

CHAPITRE PREMIER

SES CARACTÈRES ET SES CAUSES

I. — Ses caractères.

I. Ses caractères apparents. — II. Ses caractères théologiques par rapport au péché mortel, au péché véniel et à l'activité spirituelle. 185

II. — Ses Causes.

§ 1. — Causes plus particulières a la jeunesse 189
1° La légèreté et la dissipation; 2° le désir excessif du succès; 3° la rêverie; 4° l'influence des milieux malsains.
§ 2. — Causes plus particulières a l'age mur 197
1° Le naturalisme; 2° vie absorbée; 3° âme tourmentée; 4° âme triste; 5° âme aigrie; 6° fautes qui éloignent la grâce.

CHAPITRE II

SON TRAITEMENT

Indications générales 205

I. — Activer la vie spirituelle.

§ 1. — Les exercices de piété. — 1° Les dévotions d'Église 207
2° La Sainte Messe 209
3° La visite au Saint-Sacrement . . . 211
4° La lecture spirituelle 214
5° La lecture méditée 216
6° La méditation 220
Industries diverses 223
Tableau indicatif pour la méditation. . 225
§ 2. — Essai de vie intérieure ou retraites spirituelles et aspirations.
1. Importance de ce moyen et de son adaptation à l'âme tiède. — 2. Ses deux exercices distincts. — 3. Conseils touchant l'exercice de la présence de Dieu : divers moyens; fréquence et durée. — 4. Conseils touchant les aspirations : chez l'âme

tiède, elles sont plutôt commandées que spontanées; moyens pratiques. — 5. L'union de ces deux exercices . . 226
§ 3. — Du bon usage des Sacrements.
1° Communion; règles et conseils . . . 238
2° Confession; remarque très importante; résumé de la méthode 243

II. — Former et consolider.

Avis généraux 245
§ 1. — La réglementation : indications pratiques 247
§ 2. — La direction morale : son importance 248
I. Se perfectionner : étude des qualités à acquérir 248
II. Se précautionner 252
III. S'utiliser. 253
Une retraite 255
Signes de progrès 256

ÉTUDE SPÉCIALE SUR LE RELACHEMENT

I. — SA NATURE
II. — SES CAUSES LES PLUS DÉLICATES

§ 1. — Tentations et chutes 264
§ 2. — Le simple laisser aller 266
§ 3. — Déceptions du côté de la piété . 269
1° Consolations disparues 270
2° L'épreuve du malheur 273
3° Troubles au sujet de la vocation . . 276
Exhortations et conseils 285
Tableau pour préciser ses résolutions 290

PARIS

Librairie LETHIELLEUX, 22, rue Cassette
Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette

Ouvrages du même auteur

On trouvera sur la couverture les conditions de vente; nous allons citer ici, sur ces livres, divers témoignages de nature à indiquer aux personnes qui ne les connaissent pas l'utilité spéciale de chacun d'eux. (Ces lettres ont été adressées à des personnes étrangères à l'auteur).

Formation à l'humilité

Un Supérieur de Communauté à un prêtre : « Je vous recommande un livre que l'on m'a fait connaître récemment. Je l'ouvris avec défiance, je l'avoue, car nos livres de spiritualité sont en général assez pauvres de doctrine et assez médiocres de style; et puis, l'humilité est un sujet où le vague et l'exagération si souvent se donnent libre carrière, eh bien ! mon ami, je n'y ai trouvé ni l'un ni l'autre; c'est un vrai traité d'une logique puissante. Tout y est clair, au point d'y être lumineux. L'œuvre psychologique est supérieure. Ce livre demande une étude, mais cette étude vous cloue littéralement dans l'humilité; il n'y a rien à répliquer... »

Un Père de la Compagnie de Jésus, directeur éminent : « Ce livre fait merveille dans les communautés; au Carmel de P..., il a excité un véritable enthousiasme... »

Une Supérieure déclare qu'elle ne cesse de le méditer depuis des années, et qu'elle y trouve toujours des lumières nouvelles.

Un Supérieur de Grand Séminaire : « Peu de livres de notre temps ont une telle valeur; rien d'aussi fort n'a encore été écrit sur ce sujet. Quelle

richesse pour notre spiritualité si nous avions des monographies semblables sur chacune des principales vertus... »

Un prêtre : « Ce qui m'a le plus frappé, c'est la partie intitulée : *Jésus humble;* ça été pour moi une révélation. »

Une personne pieuse : « La dernière partie me ravit : l'humilité s'y montre agrandie, élevée, touchante, toute détrempée d'amour. J'ai compris, et là seulement, les rapports de l'humilité et de l'amour. »

Un directeur de Séminaire : « Pour avoir une idée du livre, commencez par lire le chapitre intitulé : *De la prudence dans l'humilité,* c'est absolument neuf et absolument vrai. »

Une religieuse à sa Supérieure : « Ma mère, je vous demande la permission de faire ma retraite dans le livre *l'Humilité* que m'a envoyé le P. X... Je l'ai médité déjà deux fois, mais il me tarde de m'y enfoncer complètement... »

Méthodes et formules pour bien entendre la Messe

Une Supérieure de Communauté : « Que ces messes sont élevées et touchantes, elles débordent de surnaturel [1]; la première fois qu'on les lit, on les dévore

1. L'examinateur officiel pour l'imprimatur avait signalé ce livre comme une *œuvre de puissante vie surnaturelle.* — Voici en quels termes l'*Ami du Clergé* présentait le premier volume : « La *Pratique progressive de la Confession* fut un des plus solides succès de la littérature ascétique en ces dernières années; plus pratique encore et d'un usage plus universel est le nouvel opuscule du même auteur : *Méthodes et formules pour la Messe...* Le pieux auteur s'exprime avec un accent pénétré qui n'est qu'à lui et qui pénètre sûrement jusqu'au plus intime des âmes. Des simples et grandes paroles du catéchisme il dégage quelques-unes des merveilles que Dieu a faites (dans l'Eucharistie) et qui ouvrent vraiment devant

et l'on s'écrie : Que c'est poétique et pieux ! quand on y revient et qu'on les médite à loisir, on se ravise et l'on dit : Que de substances sous ces belles formes ! »

Un religieux : « Ce qui caractérise cet ouvrage, et d'ailleurs toutes les œuvres du même auteur, c'est la parfaite vérité des sentiments; ils naissent de la situation, et ils sont si naturels qu'on croirait les avoir trouvés soi-même. »

Une personne pieuse : « Ce livre est inépuisable (le premier volume); je m'en sers chaque jour, non seulement à la messe, mais aussi à la visite au Saint-Sacrement; il y a des profondeurs où l'on découvre toujours des beautés nouvelles... »

Un prêtre : « Jamais je n'avais compris au même point la présence réelle, je l'ai comme sentie en lisant ces pages ».

Une personne pieuse : « Je viens de parcourir le second volume des *Messes;* il m'a ravie comme le premier; je crois qu'il conviendra à un plus grand nombre d'âmes. »

Un aumônier : « Il n'y a rien là de rebattu et de cent fois connu. C'est toujours la doctrine catholique, mais mise en relief par des aperçus ravissants. Sous ces horizons nouveaux, tout fidèle est on ne peut plus heureux d'entendre la messe. (Deuxième volume.)

Pratiques d'examen particulier

Ce petit livre est comme le germe d'où est sortie la *pratique progressive de la confession et de la direction;* il lui a communiqué ses méthodes et son esprit d'analyse.

Les approbations qu'il a reçues sont innombrables; il est devenu le livre classique de toute âme

l'âme pieuse une terre nouvelle et un ciel nouveau. Jamais vous n'aurez senti plus vivement, plus lumineusement la réalité de la présence réelle de Jésus sur l'autel... »

sérieusement pieuse. Dès son apparition, un prêtre, devenu plus tard archevêque, après l'avoir analysé dans un long article, concluait : « C'est une œuvre magistrale de psychologie, ce petit opuscule ira loin ». Il est, en effet, arrivé à son 150e mille.

On peut en dire autant de l'opuscule intitulé : *Préparations et Actions de grâces pour la sainte Communion.* Il vient d'atteindre son 190e mille.

Pratique progressive de la confession et de la direction

Après l'*Ami du Clergé*, la *Revue du Clergé Français,* dans son numéro du 1er juillet 1905, a publié sur cet ouvrage et sous ce titre : *Un livre plein* une étude très approfondie, due à une plume bien connue au *Correspondant* comme à la *Revue;* nous en extrayons les passages suivants :

« ...Aux âmes sacerdotales qui, d'instinct, sentent le besoin de s'éclairer par des clartés puissantes et sereines..., je veux indiquer un ouvrage de nature à puissamment les aider; en le lisant, en l'étudiant ils ne seront pas écœurés par les lieux communs et les fades niaiseries que, tout à l'heure, je déplorais, et jouiront de se trouver en pleine psychologie expérimentale. En l'auteur, le prêtre manieur d'âmes donne la main au philosophe manieur ou remueur d'idées. Dans cet ouvrage, — un traité complet de spiritualité, — ils auront un guide lumineux et sûr pour se conduire et pour conduire les autres dans les successives ascensions de la vie surnaturelle. L'analyse suivante... fera entrevoir quelle somme de philosophie on peut mettre dans une œuvre de pure spiritualité. La nature sert de substratum à la grâce. bien loin que celle-ci la détruise; la psychologie doit de même servir de base et d'appui à une bonne spiritualité... »

— Il est impossible de donner ici cette analyse, qui, pourtant, ferait bien connaître l'ouvrage : quoique très succincte et très nette, elle occupe plusieurs pages de la *Revue*.

Les Sources de la piété

Ce livre est venu récemment compléter « la *Pratique progressive* », en établissant les *principes* dont elle était l'application anticipée. On y trouve clairement exposées des notions précises sur la vie spirituelle, ses origines, ses lois, ses divers états, ses actes fondamentaux, toutes questions généralement réservées à la théologie, et, là même, rarement réunies en synthèse.

Un prêtre distingué, auteur lui-même d'ouvrages fort estimés, écrit à une de ses filles spirituelles : « ...J'ai déjà pu lire presque complètement le nouveau livre de... (*les Sources de la piété*). — Un exemplaire vous attend. — C'est une œuvre remarquable. La plus haute théologie y est mise à la portée des âmes assez intelligentes pour désirer s'instruire du fond du christianisme; et ceux qui savent déjà sont souvent ravis de la netteté de l'exposition dans une si grande profondeur de doctrine et du charme du style : en certains endroits, l'imagination se joue gracieusement, tandis, qu'ailleurs, l'enthousiasme déborde... »

— *Une femme du monde :* « Au premier abord, cette hauteur de vues me déconcertait; mais, peu à peu, en lisant et en relisant, l'obscurité du mystère devient lumineuse, et, si l'on ne comprend pas ce fond impénétrable, on l'entrevoit, on se sent pénétré et le cœur, plus intuitif que la raison, s'écrie : Oui, ce doit être ainsi, j'en ai la certitude intime... »

— *Un homme du monde :* « C'est là que j'ai appris une religion que je ne connaissais pas; j'en éprouve une joie profonde. Pourquoi ne nous enseigne-t-on pas cette magnifique doctrine? »

Formation religieuse et morale de la jeune fille.

Nous avons du même auteur deux autres volumes d'une doctrine moins austère, mais d'une utilité non moins grande. L'un, sous ce titre : « *Première formation* », s'adresse à la jeune fille dès l'âge de dix à douze ans; l'autre, sous ce titre : « *Formation supérieure* », s'adresse à celle qui vient de terminer son éducation.

Le premier, publié en 1907, a reçu l'accueil le plus charmant des chères âmes à qui il s'offrait.

« ...Chacune de nos premières communiantes veut avoir le sien », écrit une maîtresse de pensionnat. Et elle ajoute : « Quand elles le lisent, on ne les voit, chose rare, ni lever les yeux, ni s'agiter. Je ne saurais dire tout le bien qu'il fait... »

« Le ton si paternel de ce livre, sa piété si pénétrante ouvrent le cœur. C'est très agréable à lire. Tout y est si juste, si bien présenté qu'on croit l'avoir pensé soi-même. » (*Un prêtre catéchiste.*)

« Ma fille, une grande personne de neuf ans ! ne passerait pas un jour sans lire quelques pages de « son cher petit livre ». Elle assure qu'elle le comprend très bien et ses réflexions me le persuadent. »
(*Une mère.*)

« ...J'ai fait suivre avec exactitude la méthode indiquée. Les résultats dépassent mes espérances : entrain joyeux de la part de tous les enfants, grande dilatation de cœur, progrès très sensibles chez le plus grand nombre, remarquables chez quelques-unes... »
(*Un vicaire.*)

Le second volume : « *Formation supérieure* », vient combler une vraie lacune de la « *Pratique progressive* », tome Ier. Ce dernier livre, en effet, ne pouvait s'adresser *qu'en passant* à la jeune fille, tandis que

celui qui paraît aujourd'hui (19 mars 1911), lui est exclusivement consacré. D'autre part, elle trouvera dans la *Pratique progressive* » un grand nombre de conseils qu'il importe de connaître, mais qu'il était inutile de répéter.

Dans ce volume : « *Formation supérieure* », l'auteur a commenté toute la substance de l'enseignement et de la direction qu'il a donnée, durant presque un demi siècle, à des jeunes filles de toutes les conditions. Bien informé des besoins actuels par l'ensemble de son ministère, il a été amené à aborder dans ce travail certaines questions aussi importantes que délicates, dont ne se sont pas occupés jusqu'ici les livres de nos jours.

A lire et à méditer par les jeunes filles. Servira utilement pour les réunions de patronages et de congrégations comme lecture, et mieux, comme sujet de commentaires.

« L'éminent auteur aura été l'un des meilleurs éducateurs du temps présent. Il connaît les âmes; il voit leurs aspirations et leurs besoins; il saisit au vif les sentiments qui les animent; il donne des avis appropriés avec une précision qui ne laisse aucun doute sur la conduite à tenir; il s'élève, à l'occasion, aux conceptions les plus hautes de la vie spirituelle... » (*Bulletin de la Société générale d'éducation,* 15 avril 1911.)

« L'auteur, on le sait, est un maître dans l'art de la direction. Ses ouvrages, extrêmement répandus, font le bien partout où on les lit. Le nouveau livre que nous signalons, sain et fort comme les précédents, continuera l'œuvre si chrétienne de notre éminent ami. » (*Revue pratique d'apologétique,* 15 avril 1911.)

Imprimerie de Montligeon (Orne). — 4081-9-12.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les sources de la piété. — Vol. in-16. Prix : 1 fr. 50; *franco*, 1 fr. 70.

Ce traité substantiel, d'une lecture facile, sert de complément à la « *Pratique progressive de la Confession* ». Paru depuis peu, il va atteindre le 18e mille.

Formation à l'humilité et, par elle, à l'ensemble des autres vertus. — In-16, 8e édit. (50e mille), prix 1 fr. 50; *franco*, 1 fr. 70.

« C'est le traité le plus complet, le plus élevé, et, en même temps, le plus pratique sur ce sujet » (*Ami du Clergé.*)

Méthodes et Formules pour bien entendre la messe — 2 volumes in-16, 5e édit. (29e mille), se vendent séparément, chacun : 1 fr. 50; *franco*, 1 fr. 70.

« Ce livre ouvre devant l'âme pieuse une terre nouvelle et un ciel nouveau. Jamais vous n'aurez senti plus vivement, plus lumineusement, la présence de Jésus dans l'Eucharistie. » (*Ami du Clergé.*)

Formation religieuse et morale de la jeune fille — 2 volumes in-16 se vendent séparément : chacun 1 fr. 50; *franco*, 1 fr. 70.

Le tome I, *Première formation*, dès qu'il parut, fut jugé par le P. Lescœur, de l'Oratoire, « un livre vraiment supérieur », et par l'*Ami du Clergé*, « comme un livre hors ligne ». (29e mille.)

Le tome II, *Formation supérieure*, publié récemment a permis à l'auteur de concentrer en 346 pages toute la substance de l'enseignement et de la direction qu'il a donnés, durant un demi-siècle, à des jeunes filles de toutes les conditions. (12e mille).

Pratique de l'examen particulier d'après saint Ignace — 170e mille. Se vend cartonné : 0 fr. 30; *franco*, 0 fr. 35

Préparation et actions de grâces pour la sainte Communion. — Prix : 0 fr. 15; *franco*, 0 fr. 20 (210e mille)

Vient de paraître :

MÉDITATIONS AFFECTIVES ET PRATIQUES SUR L'EVANGILE. — Fort volume in-16. Prix : 1 fr. 50 *franco*, 1 fr. 70.

Cédant à des demandes réitérées, l'auteur a essayé de rajeunir des sujets de méditations propres à faire aimer notre divin Maître, à former à la piété et à introduire dans la vie intérieure.